Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SS 136/248

L'ÉGLISE,

LA RÉFORME, LA PHILOSOPHIE ET LE SOCIALISME.

Luxembourg. — Imprimerie de Pierre BRUCK.

Digitized by Google

L'ÉGLISE,

LA RÉFORME, LA PHILOSOPHIE ET LE SOCIALISME,

au point de vue de la civilisation moderne

PAR

Eugène MAHON de MONAGHAN,

V.-Consul de France, Membre de plusieurs Académies et Sociétés savantes.

Vous reconnaîtrez les arbres par leurs fruits.
(Evangile selon Saint Mathieu.)

Deuxième édition.

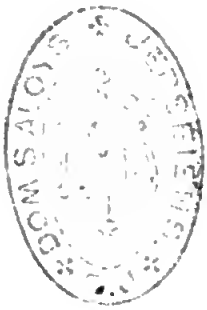
BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60500 CHANTILLY

PARIS
Librairie de P. LETHIELLEUX,
rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
Librairie de H. CASTERMAN,
rue aux rats, 11.

LUXEMBOURG.
Pierre BRUCK, Éditeur.
1864.

ÉCOLE SAINTE GENEVIÈVE
B.D.J



BREF DU SAINT PÈRE A L'AUTEUR.

Dilecto Filio **Eugenio Mahon**
Luxemburgum.

PIUS PP. IX.

Dilecte fili, Salutem et Apostolicam Benedictionem.

Observantissimæ Tuæ nobis redditæ sunt Litteræ, quibus ad nos misisti exemplar manuscriptum operis gallica lingua a Te exarati, cui titulus

L'Eglise, la Réforme, la Philosophie et le Socialisme, au point de vue de la Civilisation moderne.

Et si ob assiduas, gravissimasque Supremi Nostri Pontificatus curas et occupationes nihil adhuc de hujusmodi Tuo opere degustare potuerimus, ta-

Digitized by Google

men Tuas litteras, munusque libenter accepimus. Gratum autem nobis accidit, exeisdem Tuis litteris intelligere, Tibi in animo fuisse, hoc opere ostendere, funestissima damna ex falsis erroneisque doctrinis in omnium animos redundare, atque excatholica Ecclesia, ejusque Salutari doctrina veram omnium prosperitatem maxime pendere. Dum vero pro dono Tibi agimus gratias, paternæ nostræ caritatis pignus Apostolicam Benedictionem toto Cordis affectu Tibi ipsi, Dilecte Fili peramenter impertimus.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum die 23 Junii anno 1864.

Pontificatus nostri anno Decimo nono.

(Signé) **PIUS PP. IX.**

Digitized by Google

TRADUCTION.

Bien-aimé fils **Eugène Mahon**,
Luxembourg.

PIUS PP. IX.

Bien-aimé fils, salut et bénédiction apostolique.

Votre lettre, pleine de respect, nous a été remise et avec elle l'exemplaire manuscrit que vous nous avez envoyé de l'ouvrage composé par vous en langue française sous le titre de:

L'Eglise, la Réforme, la Philosophie et le Socialisme, au point de vue de la civilisation moderne.

Quoique à raison des soins et des occupations très graves de notre Pontificat suprême, nous n'ayons pas encore pu prendre une

connaissance approfondie de votre œuvre, nous l'avons néanmoins reçue avec plaisir ainsi que votre lettre. Nous avons du reste remarqué avec satisfaction, par les termes de cette lettre, que vous avez eu la pensée de démontrer dans votre ouvrage que les conséquences les plus funestes qui découlent des doctrines fausses et erronées exercent leur pernicieuse influence sur toutes les âmes, tandis que de l'Eglise catholique et de sa doctrine salutaire découle particulièrement le bonheur de l'humanité.

En vous remerciant de votre présent, nous sommes heureux, bien-aimé fils, de vous donner comme un gage de notre amour paternel, la Bénédiction Apostolique avec toute l'affection de notre cœur.

Donné à Saint-Pierre de Rome, le 23 juin 1864.
La dix-neuvième année de notre Pontificat,

(Signé) **PIUS PP. IX.**

Digitized by Google

NOTE DE L'ÉDITEUR.

Une des hautes intelligences de l'Église, un digne prêtre dont la foi a enfanté des prodiges, M. l'abbé MERMILLOD, curé de Genève, vient d'adresser à M. MAHON DE MONAGHAN, la lettre ci-après qui apprécie avec une grande justesse la portée du présent ouvrage et le caractère de son auteur :

Genève, le 14 juin 1864.

« Merci, Monsieur, de la bonne pensée que vous avez eue de m'envoyer votre livre. Je viens de le parcourir à la hâte, et j'ai été heureux de voir avec quelle intelligence vous montrez la solidarité des erreurs religieuses et sociales; vous avez vu avec justesse les périls des temps présents et vous savez mettre en relief les remèdes dont la sainte Église a le secret et le perpétuel trésor.

Je crois utile de travailler à la diffusion de votre livre; je le ferai lire et j'espère que plus d'une âme vous devra les joies et la certitude de la vérité. Je prie Dieu de vous accorder ce succès, le meilleur que puisse ambitionner une âme telle que la vôtre!

Je ne suis pas un chef de cette armée dont vous êtes un vaillant soldat, mais plus que personne je sens le besoin d'unir toutes nos forces: il y a dans les rangs ennemis, malgré leurs profondes divisions, une incroyable union contre nous. »

Permettez-moi donc de vous tendre une main fraternelle et de vous dire: Merci et courage!

Agréez, Monsieur, l'expression de ma reconnaissance et de mon respect.

L'abbé G. MERMILLOD.

INTRODUCTION.

Digitized by Google

INTRODUCTION.

„Une religion qui a pour ennemis „mortels les plus mortels ennemis de „toute morale, de toute vertu, de „toute humanité est nécessairement „amie de la morale, de la vertu, de „l'humanité: elle est donc bonne!..“

La Harpe. — *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire.*

„Toujours l'erreur marche au mi„lieu de nous, portant sur son dra„peau un mot dont elle se fait une „domination et souvent une tyrannie „sur la pensée populaire.“

R. P. Félix. — *Le progrès par le Christianisme.* Tome VII.

La publication de mon dernier ouvrage intitulé *Rome et la Civilisation* a eu pour moi un double résultat : elle m'a créé d'irréconciliables adversaires, ce à quoi je devais m'attendre, et elle m'a valu des sympathies précieuses dont je me glorifie, mais que je n'osais ambitionner. Des ennemis de la vérité m'ont imputé à crime de m'être fait le défenseur de l'Église. Parce qu'ils attaquent une institution, de tels gens ne peuvent

concevoir qu'on ose la défendre. Il faut savoir ce que sont ces prétendus partisans de la liberté lorsqu'on ne partage ni leurs opinions, ni leurs rancunes, ni leurs croyances, en admettant qu'ils en aient. Ils n'ont pu m'accuser dumoins d'être venu soudain me ranger sous la bannière du Saint-Siége à l'heure des prospérités. Tout en respectant le chef du Catholicisme, tout en lui obéissant avec vénération, je m'étais jusqu'alors tenu à l'écart de ces luttes dans lesquelles s'exaltent les consciences, occupé que j'étais de questions plutôt statistiques et littéraires que politiques et religieuses. Mais l'âme du catholique ne pouvait rester indifférente en présence des périls dont l'élément révolutionnaire menace aujourd'hui la papauté. Il est des moments où l'inaction devient un crime: c'est quand le fils voit sa mère en danger, c'est quand le soldat voit son drapeau prêt à disparaitre emporté par des mains ennemies dans l'ardent tourbillon de la bataille. D'ailleurs en défendant l'Église, on défend l'ordre, on défend le droit, on défend la civilisation, on défend le peuple; car comment se recrute cette Église catholique si calomniée, si honnie?... Dans le peuple. D'où viennent ces héros qui s'immortalisent par leur dévoûment, leur savoir et leurs vertus?... Du peuple. Mais ici c'est le peuple

discipliné, soumis à la règle, fidèle à la loi; ce n'est pas ce peuple turbulent, avide de jouissances impossibles à satisfaire et d'une autorité qui dégénérerait en tyrannie si elle pouvait s'établir d'une manière triomphante; c'est le peuple grave, digne, laborieux, honorable et honoré, le peuple plein de sève et de foi, tel que Dieu l'a créé, et non pas le peuple souverain, tel qu'au gré de leurs ambitions et de leurs caprices l'ont façonné les hommes de parti.

C'est sans doute ainsi que ma pensée a été appréciée du public, car l'accueil bienveillant fait à ce travail, qui résumait quinze siècles en un volume, et dans lequel au surplus j'ai déployé plus de conscience que de talent, a complétement surpassé mon attente. Cet accueil, joint à certaines considérations spéciales que je vais faire connaître, m'a déterminé à exécuter sans retard le présent ouvrage qui est destiné à servir de suite et de complément au premier.

D'ailleurs, je dois le dire, les grandes autorités de l'Église ont bien voulu m'engager à poursuivre l'œuvre commencée, à donner à ma pensée tout le développement qu'elle comportait. Le plus magnifique génie de la chaire moderne, l'illustre Père Félix, m'a fait l'honneur de m'adresser ces belles paroles d'encouragement qu'on me pardonnera de rap-

peler ici avec un certain sentiment d'orgueil :

«... J'ai remarqué dans votre livre une lacune regrettable. Vous vous êtes arrêté au XVIe siècle, c'est-à-dire à l'aurore des temps nouveaux. C'était, si vous me permettez de le dire, vous arrêter au point le plus vivant de l'attaque et de la défense. Beaucoup d'ennemis de la papauté vous accorderont, sans trop de peine, dans les premiers âges et même dans le moyen-âge de l'Église, l'influence de Rome sur la civilisation. Mais, s'il fallait les en croire, cette puissance civilisatrice s'arrêterait là précisément à l'heure où l'esprit humain s'affranchit de la tutelle de l'Église. Depuis ce jour, c'est-à-dire depuis bientôt trois siècles, et plus spécialement depuis un siècle, la civilisation, disent-ils, marche en-dehors de l'Église et souvent contre l'Église. C'est à faire tomber des esprits cet immense préjugé que doit travailler aujourd'hui l'apologie chrétienne. Il ne faut pas craindre de planter dans l'arène ardente des luttes contemporaines le drapeau glorieux de la civilisation catholique et romaine.

« Sans doute il est indispensable de montrer dans le passé de l'Église le miracle de son action civilisatrice; mais il importe encore davantage de montrer au flambeau de l'histoire moderne que cette action, sous des formes

diverses, est encore aujourd'hui ce qu'elle était hier et ce qu'elle sera demain.

« Permettez-moi donc de considérer votre livre comme une pierre d'attente qui appelle l'achèvement de l'œuvre. Ce précieux volume trouvera son complément dans un autre qui montrera, l'histoire à la main, comment l'Église, et particulièrement la papauté, continue, sous les yeux mêmes de ce siècle, son influence civilisatrice commencée il y a dix-huit siècles. Avec la sagacité et la pureté de regard qui caractérisent votre intelligence, il vous sera facile de voir et de montrer que la civilisation, même depuis trois siècles et même de nos jours, ne vit et ne se soutient que parcequ'elle conserve encore d'éléments chrétiens et de sève catholique, et, qu'au sein de cette immense dépravation de notre temps, Rome, avec ses influences si profondes, demeure le sel conservateur qui empêche le monde de se corrompre tout-à-fait et de retomber dans la barbarie. »[1]

Une voix plus imposante encore, descendue des hauteurs du Trône de Saint-Pierre, celle de l'auguste Pie IX, parlant à son tour avec cette douce, mais irrésistible autorité d'un père s'adressant au plus humble de ses

[1] *Extrait d'une lettre du Rév. P. Félix à l'auteur*, 24 mai 1863.

fils, daignait me faire entendre ces encourageantes paroles :

« Nous vous exhortons vivement à poursuivre ce travail commencé et à continuer à faire briller votre science pour la défense et le soutien de la vérité. » [1]

En présence de pareils encouragements, qu'accompagnaient les témoignages de bienveillance les plus flatteurs, je n'ai pas eu un moment d'hésitation. Mettant de côté divers motifs de convenance personnelle, oubliant les considérations de santé qui me faisaient désirer un repos plns prolongé entre l'exécution du travail que je venais de finir et celle du travail que je m'étais proposé d'entreprendre, je me suis mis immédiatement à l'œuvre. Mes notes étaient préparées, ma pensée suffisamment mûrie et j'ai écrit le volume que je livre aujourd'hui à la publicité.

Voici en peu de mots le plan que j'ai suivi:

Dans *Rome et la Civilisation* je m'étais appliqué à esquisser sommairement le tableau de l'action de l'Église romaine sur l'amélioration de la condition sociale, civile, politique, matérielle et intellectuelle des peuples, depuis l'établissement du Christianisme jus-

[1] *Extrait du bref de Sa Sainteté* PIE IX *à l'auteur*, 19 août 1863.

qu'au XVI• siècle. J'avais mis en lumière cette vivifiante, intelligente et sage influence, ayant son foyer à Rome et à laquelle le monde entier doit l'éclosion de tout ce qui est bon, avantageux, utile.

Il me restait à examiner quelle a été la part prise dans la continuation de l'œuvre civilisatrice par cette même puissance catholique, qu'après les princes débauchés et simoniaques du moyen-âge, les réformateurs, les philosophes, les socialistes, les égalitaires, les révolutionnaires enfin de toutes les écoles ont vainement essayé de détruire en même temps qu'ils s'attribuaient la gloire acquise par elle au prix d'innombrables dévouements. J'ai tenu à établir que ces sectateurs zélés de la destruction ont produit toutes les épreuves dont l'humanité gémit depuis plus de trois siècles, qu'en un mot, le mal procède d'eux seuls et qu'à eux seuls aussi en incombe la responsabilité toute entière aux yeux de Dieu et de l'humanité. Ma tâche est facile. Il me suffit d'exposer dans leur ordre inflexible, sous leur jour véritable des faits dont la mauvaise foi et l'intérêt de parti ont pu dénaturer le caractère, mais qu'ils ont été impuissants à changer.

Considérant le sujet à son point de vue le plus réel, il faut de toute nécessité reconnaître que le mal a suivi un mouvemennt pro-

gressif parfaitement caractérisé. Le fait de son invasion peut être distingué en trois phases :

1° La Réforme qui, aux XVIe et XVIIe siècles agite les esprits, trouble les consciences, remplit le monde d'incertitude, transforme l'Europe en une vaste arène de conflits et, partout où régnaient l'harmonie, l'ordre, la règle, introduit la confusion et sème l'idée de révolte ; la réforme, en ouvrant la porte aux guerres religieuses, qu'on peut considérer comme les avant-coureurs des guerres politiques et sociales, soulève les passions mauvaises, et prépare pour l'avenir les grands ébranlements dont le monde souffre encore. Son arme redoutable est le sophisme d'abord et bientôt la violence.

2° La Philosophie, qui exerce son action dissolvante au XVIIIe siècle, qui corrompt froidement les mœurs, déprave méthodiquement les intelligences et, sous le prétexte de les éclairer dans la route obscure où elle les entraîne, tend à retirer aux âmes tout point d'appui divin ; elle tue en elles la foi, cette force suprême qui vient d'en haut et qu'aucune théorie ne saurait remplacer. C'est par l'ironie, c'est par le sarcasme qu'elle insulte et cherche à avilir tout ce qui est saint, grand et digne de respect. Son arme est la raillerie.

3° La Révolution enfin, fille des deux autres, qui, de la fin du XVIIIe siècle jusqu'à ce jour, déploie résolument son drapeau. Celle-là du moins a le mérite de la franchise : elle ne connaît pas les artifices du fard ni les finesses du langage; elle ne se couvre point du manteau de la vérité religieuse ni du prestige de la raison pure; le blasphême à la bouche, le fer à la main, la fièvre au corps elle proclame hautement les théories les plus effroyables, elle accomplit les actes les plus sauvages. C'est par la lueur des incendies qu'elle éclaire le genre humain, c'est à l'aide de l'échafaud qu'elle établit l'égalité et qu'elle nivèle toutes les conditions. Cet élément destructeur, c'est le peuple déchainé, égaré par ses flatteurs et enivré jusqu'au délire par l'excitation capiteuse des infernales maximes qu'on lui a fait entendre.

Tels sont les trois termes du mal. Ils ne peuvent se diviser: un lien indestructible les unit irrévocablement l'un à l'autre dans une terrible solidarité. Tout procède de la source. Cette source, c'est le XVIe siècle.

Voilà ce que je me suis proposé de démontrer. L'histoire à la main, j'ai voulu faire saillir les doctrines des réformateurs, leur caractère, leur morale, leurs principes, leurs

œuvres et l'influence qu'ils ont fatalement exercée sur l'état de la société moderne.

J'ai agi de même à l'égard des philosophes, des socialistes et des révolutionnaires. Cela fait, j'ai opposé à ces forces destructives, non les principes de l'Église catholique, non sa morale qui sont suffisamment connus, mais ses œuvres. Et, les ayant ainsi placés face à face, il me reste à demander au lecteur de prononcer lui-même.

Comme le juré d'une grande cause, il dira du fond de sa conscience de quel côté est le mal, de quel côté est le bien ; il dira où est l'erreur, où est la vérité ; il appréciera d'où vient l'ombre et qui a répandu la lumière ; il dira qui a détruit et qui a édifié ; qui a rempli les âmes de découragement et qui les a pénétrées d'espérances ; d'où vient, chez les peuples modernes, ce profond malaise résultant de l'affaiblissement du sens moral et des lueurs de la foi ; en un mot, quelle a été la véritable part de chacun dans la grande œuvre de la civilisation du monde.

PREMIÈRE PARTIE.

LES RÉFORMATEURS.

Leurs principes, leur morale.

Digitized by Google

PREMIÈRE PARTIE.

LES RÉFORMATEURS.

Leurs principes, leur morale.

— Satan est-il infaillible dans ses révélations? . .

— Oui, Satan est infaillible dans ses révélations, parceqn'il sait tout... ce que Dieu ne veut pas savoir.

— Satan est-il bien puissant? . .

— Oui, Satan est tout puissant... là où la voix de Dieu n'est pas écoutée.

La Morale des factieux, p. 51. (Liége 1833.)

Par d'incessants efforts, au prix d'immenses sacrifices et d'héroïques abnégations, l'Église romaine était parvenue à arracher la société aux plus tristes vicissitudes qui puissent

jamais frapper la grande famille humaine. Ainsi elle l'avait trouvée en proie à toutes les dépravations physiques et morales et l'avait sortie de cette fange païenne où chaque jour elle s'enfonçait plus profondément; elle l'avait trouvée misérable, plongée dans les ténèbres de l'ignorance et de l'idolâtrie et lui avait donné, avec le bien-être, le savoir et la foi; elle l'avait vue livrée aux barbares, elle l'avait sauvée de ce fléau; elle l'avait trouvée esclave et l'avait affranchie; enfin l'Église avait accompli le miracle de la résurrection d'un corps gangréné, mort déjà, en proie aux vers attirés par sa pourriture et, l'ayant relevé, le soutenant, le protégeant, le dirigeant, l'avait conduit par les plus rudes chemins jusqu'au large seuil du XVIe siècle.

Disons mieux, l'Église avait créé une société nouvelle sur les ruines de l'ancienne: avec la foi, avec les mœurs, la science et la liberté elle lui avait donné des institutions, des droits, une morale; elle lui ouvrait des voies inconnues jusqu'alors, des horizons

lumineux, et préparait les éléments de bien-être matériel et intellectnel qui, en même temps qu'ils constituent les bases positives de toute civilisation, en représentent le terme le plns avancé.

Ce XVIe siècle s'ouvrait plein de promesses. Il y avait comme nn apaisement des passions, besoin d'expansion, activité et mouvement progressif des esprits. L'humanité plus calme sentait des forces vives, refoulées jusque là par le souci des grandes crises, s'agiter impatiemment dans son sein; déjà même elle entrait en travail au bruit des harmonies de la pensée se développant librement sons les formes les plus variées et les plus heureuses. Sans doute les turcs étaient menaçants encore, mais ils venaient être vaincus et l'on goûtait les premières douceurs d'une paix chèrement acquise et sncédant à de rudes calamités. Cette paix épanouissait les âmes, elle promettait de faire fructifier l'œuvre de l'Église et de remplir l'Europe régénérée de tous les rayonnements du triple soleil de la foi, de la science et de l'art.

Le protestantisme allait naître et briser le lien à peine formé entre les nations chrétiennes; il allait les isoler, jeter entre elles l'abîme infranchissable de la diversité des croyances; il allait, non seulement les rendre étrangères, mais encore hostiles les unes aux autres; semer la division au sein des États et jusque dans les familles; déchainer les passions mauvaises si naturelles au cœur de l'homme et que le Catholicisme avait eu tant de peine à apaiser; armer les citoyens contre les princes, les multitudes contre les lois, les populaces avides contre les propriétés; sonner le tocsin des discordes; mêler le bruit des clairons militaires aux discours véhéments des temples; souffler l'incendie, faire couler le sang, violer les droits, déchainer le plus terrible des arbitraires, l'arbitraire de la foule; en un mot, allumer tous les brandons d'une effroyable guerre civile qui n'est pas encore éteinte. Voilà ce que le schisme apportait au monde.

Ces jours sombres approchaient.

Le 10 novembre 1483 était né à Eisleben, en Saxe, un homme qui commençait à se faire une étrange renommée. On l'appelait Martin Luther. Sous le prétexte de réformer quelques abus, il entra ouvertement en antagonisme avec le Saint-Siége et attaqua les dogmes qui, depuis quinze cents ans, régissaient l'univers chrétien. Il puisait cette audace dans un orgueil sans limite qui le conduisit bientôt aux portes mêmes de la folie, et aussi dans l'appui de quelques princes dont ses complaisantes doctrines autorisaient les vices. A vingt-et-un ans il était entré dans les ordres. Ce n'est qu'après bien des années employées à injurier l'Église qu'il se détermina à les quitter. Longtemps, à l'ombre des autels, il conteste, il renie, il blasphème la puissance sacrée à laquelle il a juré obéissance devant Dieu.

Le voilà donc en révolte ouverte, le voilà parjure, apostat, sacrilége. On ne commet pas de tels crimes sans que l'âme soit torturée par des remords. Après avoir outragé

le pape publiquement, après avoir déversé sur l'Église l'insulte et le sarcasme, saisi tout-à-coup d'épouvante, Luther s'humilie. Le jour de la Trinité de l'année 1518 il écrit à Léon X :

« Très-Saint Père, je m'offre et je me jette à vos pieds, moi et tout ce qui est en moi. Donnez la vie ou la mort ; appelez, approuvez, désapprouvez, je reconnais votre voix pour la voix du Christ qui règne et parle en vous. Si j'ai mérité la mort, je ne refuserai point de mourir, car la terre et la plénitude de la terre sont au Seigneur, qui est béni dans les siècles : puisse-t-il vous sauver éternellement. Amen. »[1]

Malgré l'indulgence du pontife, Luther ne tarde point à retomber dans les mêmes égarements ; puis de ces égarements il revient encore, poussé par les derniers cris de sa conscience, vers cette source éternelle de vérité de laquelle le méchant lui-même a tant

[1] Michelet. — *Mémoires de Luther écrits par lui-même*, Tome 1er p. 29.

de peine à s'éloigner, parcequ'elle le pénètre encore lorsqu'il la nie.

Le 3 mars 1519, Luther écrit de nouveau au pape en ces termes:

« Maintenant, Très-Saint Père, j'en atteste Dieu et les hommes, je n'ai jamais voulu, je ne veux pas davantage aujourd'hui toucher à l'Église Romaine ni à votre sainte autorité. Je reconnais pleinement que cette Église est au-dessus de tout, qu'on ne lui peut rien préférer de ce qui est au ciel et sur la terre, si ce n'est Jésus-Christ Notre Seigneur. »[1]

Lorsqu'il s'incline ainsi, après sa révolte, Luther n'est plus un jeune homme : il a trente-huit ans, c'est-à-dire qu'il possède la plénitude de sa volonté et de ses facultés et que l'effervescence des premières passions ne doit plus produire en lui ces fluctuations au moins étranges chez l'individu qui prétend renverser l'œuvre indestructible de Dieu consolidée par le temps.

[1] Michelet. — *Mémoires de Luther*, Tome 1er p. 29.

Mais ses actes de résipiscence sont de courte durée. Ce saxon possédé, maniaque, joint à la tenacité particulière aux peuples germaniques la mobilité des hommes du midi.

Enfin il met le comble à ses rébellions. Il s'élève contre les couvents. Il veut détruire ces asiles de la science, de la faiblesse et du malheur, ces retraites d'où sont sortis tant d'éléments de bien-être, de savoir et qui ont répandu tant de consolations dans les âmes souffrantes ou affligées. C'est alors qu'il abandonne la robe sous laquelle il a volontairement abrité sa jeunesse et trop longtemps dissimulé les passions effrénées qui l'obsèdent. Il n'observe plus de retenue. Il prêche contre la confession, contre la continence, contre la chasteté. Il sait bien qu'en poussant les autres au désordre il ne se singularisera pas lorsqu'il agira comme eux. Le démon, son compagnon assidu, lui inspire des paroles comme celles-ci :

« J'aime fort ces mariages que vous faites de prêtres, de moines et de nonnes ; j'aime

cet appel des maris contre l'évêque de Satan; j'aime le choix qu'on a fait pour les paroisses. Que dirai-je? Je n'ai rien appris de vous dont je n'aie une joie extrême. Poursuivez seulement et avancez en prospérité... Je dirai plus: on a, dans ces dernières années, fait assez de concessions aux faibles. D'ailleurs, puisqu'ils s'endurcissent de jour en jour, il faut agir et parler en toute liberté. Je vais enfin songer moi-même à rejeter le froc que j'ai gardé jusqu'à présent pour le soutien des faibles et en dérision du pape. »[1]

Moins d'une année après ces paroles, Luther contracte, avec une religieuse d'origine noble, Catherine de Bohren, cette monstrueuse union qui n'est pas le moindre des méfaits de sa vie. Saper les institutions, briser les liens moraux est chose grave: grande est la responsabilité qu'on en assume; mais consacrer par son exemple les préceptes démoralisateurs qu'on a prêchés voilà où le crime devient irrémissible.

[1] *Lettre à Capiton et Bucer*, du 25 mai 1524.

A un autre de ses amis, Luther écrit ces paroles :

« Il nous faut, nous aussi, porter plus haut la tête. C'est dans ce but que, pour ne plus attester l'Évangile de parole seulement, mais par mes actions, je viens d'épouser une nonne. Mes ennemis triomphaient, ils criaient : Io ! Io ! J'ai voulu leur prouver que je n'étais pas encore disposé à faire retraite, quoique vieux et faible. Et je ferai d'autres choses encore, je l'espère, qui troubleront leurs joies et appuieront mes paroles. » [1]

Je n'entends pas ici écrire la vie de Luther, mais seulement indiquer quelques traits affirmés par lui qui mettent suffisamment en relief son caractère, sa morale et ses principes. L'Église catholique avait régénéré le monde par la chasteté, Luther n'aspire qu'à rompre cette digue. Laissons-le parler :

« Si tu brûles, il faut prendre femme... Tu voudrais bien en avoir une belle, pieuse et riche. Très-bien, mon cher ! On t'en donnera

[1] *Lettre à Amsdorf*, du 16 août 1525.

une en peinture avec des joues roses et des jambes blanches. Ce sont aussi les plus pieuses, mais elles ne valent rien pour la cuisine ni pour le lit... Il n'est guère plus possible de se passer de femme que de boire ou de manger. »[1]

Ailleurs il dit encore sur le même sujet et avec le même cynisme :

« Quand on aurait le don de rester chaste dans le célibat on doit encore se marier pour faire dépit au pape. »

Voilà certes un argument d'une singulière espèce ; mais ne nous étonnons de rien : laissons-le dire : les remarques ne valent pas le texte pour faire apprécier l'homme :

« La tentation de la chair est petite chose : la moindre femme dans la maison peut guérir cette maladie. Eustochia aurait guéri Saint-Jérôme. Mais Dieu nous garde des grandes tentations qui touchent à l'éternité! Alors on ne sait point si Dieu est le diable ou si le

[1] *Lettre à un ami. — Voir Mémoires de Luther*, Tome 1er p. 73.

diable est Dieu. Ces tentations ne sont point passagères. »[1]

Dans une lettre citée par Michelet je relève aussi ce passage :

« Il faut que le mari soit certain, par sa propre conscience et par la parole de Dieu, que la polygamie lui est permise.... Pour moi, j'avoue que je ne puis mettre d'opposition à ce qu'on épouse plusieurs femmes et que cela ne répugne pas à l'Écriture sainte. »[2]

Il est évident qu'en prenant la robe du cénobite, en se vouant à l'austérité, cet homme là avait complètement méconnu sa vocation. Il était né Epicurien. Au lieu des paisibles occupations du cloître il lui fallait les agitations tumultueuses de la place publique, au lieu des chastes épanouissements de l'âme les fiévreuses concupiscences d'un corps dévoré de luxure. La lutte et non la prière, la volupté antique et non la conti-

[1] *Mémoires de Luther*, T. II. 184.
[2] *Lettre du 13 janvier 1524.*

nence chrétienne. Mais voulez-vous savoir ce qu'il y a au fond de ses emportements. Lui-même, en un seul mot, a peint l'état de sa conscience :

« Je ne puis plus prier sans maudire. » [1]

Ne sent-on pas dans cet aveu toute la profondeur de l'abîme au-dessus duquel flotte cette âme coupable ?

« J'espère, dit-il ailleurs, qu'au milieu des déchaînements du monde, le Christ va hâter son jour et fera crouler l'univers, *ut fractus illabatur orbis.* » [2]

Tout-à-l'heure je le montrerai arrivé au terme de sa vie. Les approches de son dernier moment sont navrants. Mais j'ai besoin de lui laisser encore exposer sa morale. Je Je ferai sans y joindre trop de commentaires, laissant au lecteur le soin de faire ceux qu'elle lui inspirera :

« Il faut enseigner aux chrétiens qu'à moins d'avoir le superflu ils doivent garder pour

[1] *Mémoires de Luther.*
[2] *Lettre du 12 février 1538.*

leur famille le nécessaire et ne rien dépenser pour leur péchés. »[1]

« Il n'y a en la nature, par-devant Dieu, rien que concupiscence. Il est faux que cette concupiscence puisse être réglée par la vertu de l'espérance, car l'espérance est contraire à la charité qui cherche et désire seulement ce qui est de Dieu. L'espérance ne vient pas de nos mérites, mais de nos passions qui effacent nos mérites. »[2]

« Il y a deux hommes dans l'homme. L'homme intérieur, l'âme; l'homme extérieur, le corps. Aucun rapport entr'eux. Comme les œuvres viennent de l'homme extérieur, leurs effets ne peuvent affecter l'âme; que le corps hante des lieux profanes, qu'il mange, boive, qu'il ne prie point de bouche et néglige tout ce que font les hypocrites, l'âme n'en souffrira point. »[3]

Comme si le corps n'obéissait pas à la volonté qui prend sa source dans l'âme. En

[1] *Mémoires de Luther.*
[2] *Thèse dogmatique publiée en 1517.*
[3] *Livre de la liberté chrétienne.*

vérité, cette manière d'accommoder les choses procède d'une morale assez peu scrupuleuse. Luther désire que le corps jouisse, mais il voudrait bien que son âme fût sauvée, c'est pourquoi il brise tout lien de solidarité entre l'une et l'autre. Veut-on à présent connaître sa manière d'envisager les œuvres :

« Le juriste estime et vante la justice des œuvres, comme si c'était par là qu'on est juste devant Dieu. »[1]

« La grâce est donnée gratuitement aux plus indignes, aux moins méritants ; on ne peut l'obtenir par des études, des œuvres, des efforts petits ou grands ; elle n'est pas même accordée au zèle ardent du meilleur, du plus vertueux des hommes qui cherche et suit la justice. »[2]

« Les œuvres ne méritent point le ciel, mais elles ornent la foi qui nous justifie. Dieu ne couronne que les dons mêmes qu'il a faits. »[3]

[1] *Mémoires de Luther.*
[2] *De servo arbitrio*, p. 520.
[3] *Lettre à Mélanchton.*

Voilà, il faut le dire, de singulières et assez décourageantes maximes, qui présentent Dieu sous l'aspect d'un père injuste envers beaucoup de ses enfants, accordant souvent aux mauvais ce que les bons ont mérité. C'est bien assez qu'il en soit ainsi des hommes. Vraiment, il ne valait pas la peine d'entreprendre une réforme pour arriver à produire cela : le Catholicisme nous offre mieux. Voyons à présent la réalité de sa foi :

«... Je donnerais mes deux mains pour croire en Jésus-Christ aussi fermement, aussi sûrement que le pape croit que Jésus-Christ n'est rien. »[1]

« Nous buvons d'excellent vin de la cave du prince et nous deviendrions de parfaits évangéliques si l'Évangile nous engraissait de même. »[2]

Il est à remarquer que les plaisanteries de Luther sont en général d'un goût douteux.

Tandis que la papauté calomniée, outragée réunissait à sa voix les efforts de la chrétienté

[1] *Mémoires de Luther.*
[2] *Lettre à Spalatin*, 8 mars 1523.

entière pour sauver l'Europe d'une nouvelle invasion des turcs, Luther, peu soucieux des grands intérêts de l'humanité, écrivait sous l'impression de ses rancunes contre les princes indociles à sa doctrine :

« J'exhorte tout bon chrétien à prier avec nous pour ces princes aveugles que Dieu nous a sans doute envoyés dans sa colère, et à ne pas les suivre contre les turcs. Le turc est dix fois plus habile et plus religieux que nos princes. » [1]

Un écrivain philosophe, admirateur et traducteur du sectaire, Michelet, dit à propos de l'invasion musulmane et des sentiments de Luther à ce sujet :

« Luther crut voir d'abord dans les turcs un secours que Dieu lui envoyait. Ce sont, dit-il, les ministres de la colère divine (1526). *Prœliari adversus Turcas, est repugnare Deo visitante iniquitates nostras per illos.* Il ne voulait point que les protestants s'armassent

[1] *Observations sur deux mandements de l'Empereur contre Luther, 1523.*

contre eux pour défendre les papistes; car, conclut-il, « ceux-ci ne valent pas mieux que les turcs. »[1]

Il est, d'après cela, permis de croire que s'il eût existé, ce n'est pas le protestantisme qui eût sauvé le monde ancien des invasions barbares. Ce novateur avait d'autres idées qui donnent une juste mesure de l'étendue de son jugement; il disait:

« Les fous, les boiteux, les aveugles, les muets, sont des hommes chez qui les démons se sont établis. Les médecins qui traitent ces infirmités comme ayant des causes naturelles sont des ignorants qui ne connaissent point toute la puissance du démon. »[2]

Que penseront de cette appréciation les boiteux, les muets et les aveugles? Qu'en pensera aussi la raison qui, selon Luther, devait servir de règle absolue et primer la loi? Pauvre raison!.. Son nom sert à couvrir bien des folies!

[1] Michelet. — *Additions et éclaircissements aux mémoires de Luther*, T. 11 p 223.
[2] *Lettre du 14 juillet 1528.*

Tandis qu'il accusait les français et les italiens d'être superstitieux, Luther disait d'un ton doctoral :

« Les astrologues ont tort d'attribuer aux étoiles la mauvaise influence qui appartient en effet aux comètes. » [1]

Il joignait à la superstition la plus grossière, les formes les plus brutales du langage. Qu'on en juge :

« La nuit, quand je me réveille, le diable vient bientôt, dispute avec moi et me donne d'étranges pensées jusqu'à ce que je m'anime et que je lui dise: baise mon c... ! Dieu n'est pas irrité comme tu le dis. » [2]

Ainsi parlait le fondateur, le grand pontife du protestantisme ; c'est dans ce langage élevé que s'exprimait l'homme qui entraîna tant d'esprits à sa suite ! On conviendra qu'il y avait accord parfait entre les pensées et le style, entre le fond et la forme. Mais

[1] *Mémoires de Luther*
[2] id. T. 11. p. 186.

poursuivons, afin de bien démontrer qu'il ne s'agit pas ici d'un simple écart :

« Mais, disent-ils, vous allez contre le droit impérial. J'emm.... ce droit qui fait tort au pauvre homme. » [1]

Je n'invente pas, je copie et j'indique la source. Pourtant je crois devoir demander pardon au lecteur et l'assurer que je ne me permettrai point, même dans l'intérêt de la vérité, de continuer de telles citations. Un moraliste, un réformateur a sans doute des privautés que je ne me suppose point le droit de rapporter au-delà de ce qui est strictement nécessaire pour donner une juste idée de sa manière. « On ne peut, dit Voltaire, sans rire de pitié, lire la manière dont Luther traite ses adversaires et surtout le pape. » A ce propos, le philosophe rapporte quelques-unes des insultes du moine-apostat contre le successeur de Saint-Pierre, puis il ajoute : « Ces basses grossièretés, aujourd'hui si dégoûtantes, ne révoltaient point des esprits

[1] *Mémoires de Luther*, T. II. p. 143.

assez grossiers. Luther, avec ces bassesses d'un style barbare, triomphait dans son pays de toute la politesse romaine. » [1]

Luther se connaissait bien et savait se juger à certaines heures d'abandon. Par exemple il disait :

« J'ai trois mauvais chiens : *ingratitudinem, superbiam et invidiam* (l'ingratitude, l'orgueil et l'envie). Celui qu'ils mordent est bien mordu. Dans la colère mon tempérament se retrempe, mon esprit s'aiguise et toutes les tentations, tous les ennuis se dissipent. Je n'écris et ne parle jamais mieux qu'en colère. » [2]

Quant à sa tolérance, outre qu'il persécutait, comme on le vit faire en 1532, [3] les protestants qui s'éloignaient de ses opinions, il proclamait cette maxime : « Nous ne devons pas souffrir les juifs parmi nous. On ne doit ni boire ni manger avec eux. » [4]

[1] **Voltaire.** — *Essai sur les mœurs.* Ch. CXXVIII.
[2] *Mémoires de Luther.*
[3] *Voir Cochlaus*, p. 218.
[4] *Mémoires de Luther.*

Il est vrai que lui et ses disciples se montrent plus tolérants lorsqu'il s'agit des vices de princes qui ont embrassé la nonvelle doctrine et qui leur prêtent leur appui. En 1539, le landgrave de Hesse désire contracter un mariage polygamique. Luther consulté, en même temps que Mélanchton, Bucer, Corvin, Adam Lening, Vintfert et Mélanther, accorde le double mariage, sous la seule condition que la seconde femme ne sera point reconnue publiquement, sans doute en vertu de cet axiôme: « Péché caché est à demi pardonné. » — « Je vous autorise à mal faire, mais ayez soin qu'on l'ignore. » Morale facile et avantageuse qui, par malheur, ne sauvegarde ni la dignité, ni les droits de la famille. N'oublions pas de dire qu'à l'appui de cette coupable autorisation, Luther ajoutait, comme pour l'acquit de sa conscience, dans l'un de ses écrits:

« Le mariage secret des princes et des grands seigneurs est un vrai mariage devant

Dieu : il n'est pas sans analogie avec le concubinat des patriarches. » [1]

Voilà certes un raisonnement casuistique dans lequel le ridicule le dispute à l'odieux. J'en veux rapporter un autre qui contient en soi sa moralité :

« L'autorité et les pasteurs doivent favoriser les mariages, même contre la volonté des parents, selon les diverses occurrences... Les enfants doivent citer à leurs parents l'exemple de Samson. Nous ne sommes plus au temps de la papauté où l'on suivait la loi contre l'équité. » [2]

C'est-à-dire qu'il préconise la désobéissance à la loi et la désobéissance à l'autorité paternelle. N'est-ce pas la substitution de la volonté de chacun à toute règle ?.. Quelle société doit sortir de pareils principes !

Erasme disait de Luther : « Luther est insatiable d'injures et de violences ; c'est comme Oreste furieux. » [3] De son côté le

[1] Luther. — *Propos de table* p. 320.
[2] id. id.
[3] Erasmus. — *Epist. non sobria Luther.*

fougueux sectaire ne faisait pas difficulté de reconnaître lui-même la brutalité de son tempérament. En 1521, on l'entendit confesser publiquement :

« La troisième et dernière partie de mes livres est de nature polémique. J'avoue que j'y ai été souvent plus violent et plus âpre que la religion et ma robe ne le veulent. Je ne me donne pas pour un saint. » [1]

Si maintenant il était besoin de prouver l'inanité de sa doctrine et le vide dans lequel elle laisse les âmes, je ferais voir Luther arrivé au terme de son existence; anéanti, abattu, sans courage, sans la foi pour y puiser la consolation qui lui manque, il se lamente, il gémit et s'écrie le cœur gonflé d'amertume :

« Je suis paresseux, fatigué, froid, c'est-à-dire vieux et inutile. J'ai achevé ma route; me voilà rassasié de vie, si cela peut s'appeler de la vie... Le monde me semble être venu à sa dernière heure et avoir vieilli

[1] *Conférence de Worms en 1521.*

comme un vêtement, selon l'expression du Psalmiste : voici l'heure qu'il en faut changer. — (5 Décembre 1544) — Je tiens que depuis cent ans il n'y a pas eu un homme que le monde haït plus que moi. Je suis aussi ennemi du monde ; je ne sais rien *in tota vita* à quoi j'aie plaisir ; je suis tout-à-fait fatigué de vivre. »[1]

A ce dégoût profond du monde et de la vie on reconnaît l'homme livré à toutes les inquiétudes d'une conscience troublée. Celui qui a le sentiment d'avoir accompli une tâche utile, n'éprouve pas au bord de la tombe cette défaillance et cette profonde amertume. Une existence bien remplie donne, au contraire, un certain contentement à l'âme chrétienne prête à s'envoler. Elle sourit au passé et salue l'avenir. Libre de remords, elle se dispose dans le recueillement et la paix à goûter les joies promises qui lui apparaissent déjà comme des points lumineux sur le sombre horizon de la dernière heure. Rien

[1] Luther. — *Mémoires.*

de semblable pour Luther : ses paroles révèlent l'état de son âme. Quelles consolations peut donner au mourant une religion dont le fondateur lui-même ressent si peu de quiétude? Une âme aussi pleine de néant ne saurait en remplir d'autres. La foi manque : l'architecte tremble en posant le pied sur le fragile édifice qu'il a construit et dont toutes les défectuosités lui sont connues.

Avant les philosophes, c'est Luther et ses successeurs qui, selon moi, ont répandu dans les esprits ces grandes semences de découragement et de doute dont la génération présente souffre encore.

Il me serait facile de multiplier les citations du genre de celles que je viens de faire ; mais je n'ai point pour tâche de discréditer le chef des réformateurs : je procède au développement d'une idée philosophique par voie de déduction historique, rien de plus. Si j'ai résumé ici quelques-uns des principes de morale et de foi du promoteur de la réforme, c'est uniquement en vue de bien établir

que cet homme aux idées étroites, marque le point de départ de l'état de malaise des mœurs et des croyances; c'est pour qu'il soit clairement démontré que les désordres qui ont signalé et souvent ensanglanté les trois derniers siècles sont en partie son œuvre ou celle de ses imitateurs. Ces attaques incessantes contre l'autorité ecclésiastique, contre l'autorité politique, contre l'autorité de la loi et contre l'autorité de la famille devaient avoir un douloureux retentissement : elles l'ont eu. Ce que j'avance ici est surabondamment prouvé par les faits. Écoutons Michelet. Cet écrivain libre-penseur et ennemi déclaré de l'Église va corroborer mon affirmation :

« Son ancien ami Carlostad, — dit-il, — avait couru dans la voie où marchait Luther. C'était même pour l'arrêter dans ses rapides et violentes innovations que Luther avait quitté précipitamment le château de Wartbourg. Il ne s'agissait plus seulement de l'autorité religieuse, l'autorité civile elle-même allait être mise en question. Derrière Carlo-

stad, on entrevoyait Münzer; derrière les sacramentaires et les iconoclastes, apparaissant dans le lointain, la révolte des paysans, une jacquerie, une guerre servile plus raisonnée, plus niveleuse et non moins sanglante que celles de l'antiquité. »[1]

J'extrais les lignes suivantes d'un autre passage du même livre :

« Les doctrines du hardi théologien répondaient aux vœux, aux pensées dont les masses populaires étaient préoccupées en Souabe, en Thuringe, en Alsace, dans tout l'occident de l'Empire.... Peu à peu l'éternelle haine du pauvre contre le riche se réveilla, moins aveugle toutefois que dans la *Jacquerie*, mais cherchant déjà une forme systématique qu'elle ne devait atteindre qu'au temps des *niveleurs* anglais. Elle se compliqua de tous les germes de démocratie religieuse qu'on avait cru étouffés au moyen-âge; des Lollardistes, des Béghards, une foule de visionnaires apocalyptiques se re-

[1] Michelet. — *Mémoires de Luther*, T. I, p. 146.

muèrent. Le mot de ralliement devint plus tard la nécessité d'un second baptême; dès le principe ce fut une guerre terrible contre l'ordre établi, contre toute espèce d'ordre, guerre contre la propriété: c'était un vol fait au pauvre; guerre contre la science: elle rompait l'égalité naturelle, elle tentait Dieu qui révélait tout à ses saints; les livres, les tableaux, étaient des inventions du diable. Les paysans se soulevèrent d'abord dans la forêt noire, puis autour d'Heilbronn, de Francfort, dans le pays de Bade et Spire. De là, l'incendie gagna l'Alsace et nulle part il n'eut un caractère plus terrible. Nous le retrouvons encore dans le Palatinat, la Hesse, la Bavière, etc. etc. »[1]

On n'est pas plus explicite.

Luther savait bien lui-même que les doctrines qu'il prêchait auraient ces conséquences, puisqu'en 1525 il écrivait aux Princes et Seigneurs:

« Vous avez déjà le glaive à la gorge et

[1] Michelet. — *Mémoires de Luther*, T. I., p. 162 à 164.

vous vous croyez encore si fermes en selle qu'on ne puisse vous renverser. Vous vous casserez le col avec cette sécurité impie. Je vous avais exhorté mainte fois à vous garder de ce verset (Psaume CIV): *Effundit contemptum super principes:* il verse le mépris sur les princes. Vous faites tous vos efforts pour que ces paroles s'accomplissent sur vous; vous voulez que la massue déjà levée tombe et vous écrase; les avis, les conseils seraient superflus. »[1]

Si l'on tient à pénétrer jusqu'au fond la pensée de Luther sur ce grave sujet, nous la trouvons résumée dans ce peu de mots où le révolutionnaire se révèle a nu :

« Mon psaume, à moi, c'est celui-ci : Rois soyez chatiés ! »[2]

Et ailleurs il éclate encore de la sorte avec sa véhémence ordinaire :

« Les princes sont communément les plus grands fous et les plus fieffés coquins du

[1] *Réponse aux douze articles.*
[2] *Mémoires de Luther.*

monde; on ne saurait en attendre rien de bon... *Pourquoi ne tremperions-nous pas nos mains dans leur sang?..* Il n'y a pas d'autre moyen à employer que d'attaquer par la force l'empereur, les rois et les princes. »[1]

Il s'agit probablement des princes qui ne voulaient point admettre ses doctrines, car nous l'avons vu de plus facile composition avec ceux qui s'y sonmettaient.

Au nom de quelle autorité supérieure à celle qu'ils battaient en brèche, Luther et ses successeurs ont-ils déployé leur drapeau?... Au nom de la raison, de la liberté de la pensée, des droits imprescriptibles de l'esprit qu'ils revendiquent à l'exclusion des lumières de la foi. Or, après avoir admiré ce beau programme, veut-on savoir la haute opinion qu'avait le fameux hérésiarque du XVIe siècle de ce qui constituait le fond de sa doctrine et servait de mobile autant que de justification à sa révolte?... Il disait: « L'esprit humain est comme un paysan ivre,

[1] Luther. — *Opp. latina*, Tome II.

à cheval; quand on le relève d'un côté il retombe de l'autre. »[1]

Après ce candide aveu qui condamne son système, venir parler de libre examen, oser substituer la raison à la foi! En vérité, l'audace est grande, et la naïveté aussi! On doit convenir, au surplus, que Luther ne brillait guère par la logique; mais ce n'est point de cela que se piquent en général messieurs les chefs de sectes. La logique n'a jamais été une condition indispensable du succès... bien au contraire!

Voilà l'homme.

Maintenant, je le demande en toute sincérité, y a-t-il dans cette nature orgueilleuse, envieuse, rebelle et grossière quelque chose qui ait pu concourir au bonheur ou à l'amélioration des hommes? Par ses idées, par ses maximes, par ses exemples, Luther a-t-il apporté le moindre élément à la grande œuvre du bien-être général? A-t-il été un point d'appui pour les faibles, un guide sûr

[1] Voir Mme de Staël. — *De l'Allemagne* IIIe partie, ch. 2.

pour les esprits inquiets, une consolation pour les âmes souffrantes? A-t-il tonné contre les vices? A-t-il apaisé les discordes? A-t-il prêché la soumission aux lois?

Ce sont des questions que je laisse à l'intelligence du lecteur le soin de résoudre.

Je passe à Calvin. Après Luther, il tient absolument la première place.

Celui-là était né dans l'année 1509, à Noyon, en Picardie.

Je m'étendrai peu sur lui. On connaît ce sectaire implacable, sombre, farouche, cruel. Ses actes sont présents à toutes les mémoires: l'impartiale histoire en a perpétué le souvenir. Tout-à-l'heure je dirai quelques mots de sa doctrine dans laquelle se retrouve, non la mansuétude des Écritures qu'il prétendait interpréter, mais l'âpreté sauvage de son caractère. Son intolérance, poussée jusqu'à la férocité, lui fit solliciter et obtenir, par les plus basses intrigues, l'arrestation du médecin-théologien, Michel Servet, parceque ce der-

nier différait d'opinion avec lui sur quelques points. Écoutons Voltaire :

« Quand son ennemi fut aux fers, il lui prodigua les injures et les mauvais traitements que font les lâches quand ils sont maîtres. Enfin, à force de presser les juges, d'employer le crédit de ceux qu'il dirigeait, de crier et de faire crier que Dieu demandait l'exécution de Michel Servet, il le fit brûler vif et jouit de son supplice, lui qui, s'il eût mis le pied en France, eût été brûlé lui-même, lui qui avait élevé si fortement la voix contre la persécution. » [1]

Dans un autre passage, Voltaire dit encore :

« Il demandait la tolérance, dont il avait besoin pour lui en France, et s'armait de l'intolérance à Genève. Calvin, après le supplice de Servet, publia un livre dans lequel il prétendit prouver qu'il fallait punir les hérétiques. » [2]

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CXXXIV.
[2] Le même. id. id.

« Le dernier trait au portrait de Calvin, écrit aussi le même auteur, peut se tirer d'une lettre de sa main qui se conserve encore au château de la Bastie-Roland, près de Montélimart; elle est adressée au marquis de Poët, grand chambellan du Roi de Navarre, et datée du 30 septembre 1561 :

« Honneur, gloire et richesse seront la récompense de vos peines; surtout ne faites faute de défaire le pays de ces zélés faquins qui excitent les peuples à se bander contre nous. Pareils monstres doivent être étouffés, comme j'ai fait de Michel Servet, espagnol. » [1]

Gruet fut décapité en Suisse pour avoir dit ouvertement sa pensée sur Calvin et l'avoir qualifié comme il méritait de l'être. Le sombre sectaire ne dissimulait en aucun cas sa haine implacable ni sa soif de vengeance contre ceux qui osaient se poser devant lui en adversaires. « Ses lois, a dit un ministre protestant, étaient écrites, non

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CXXXIV.

avec du sang comme celles de Dracon, mais avec un fer rouge. »[1]

Calvin, si intolérant lorsque sa personnalité ou sa doctrine était en jeu, pouvait se montrer moins sévère dans les occasions où il y avait intérêt ponr sa cause à ce qu'il se relâchat de ses extrêmes rigueurs. C'est ainsi qu'il approuva le divorce de Henri VIII, qui n'était certainement pas un acte de haute moralité.

Il y avait dans Luther la révolte d'un sang ardent et d'un esprit orgueilleux contre l'autorité des dogmes établis. Le sang lui monte au cerveau, il l'aveugle, il le trouble, il l'égare jusqu'à l'emportement. Le malheureux, en proie à toutes les terreurs, en butte à toutes les sollicitations de la chair, tourmenté par tous les doutes, ne sait trop ce qu'il fait ni où il va. C'est seulement au bout de sa carrière qu'il se trouve face à face avec le néant. Sa doctrine se ressent de cet état de son être : elle est incohérente, con-

[1] Paul Henri, de Berlin.

tradictoire sur une foule de points; son action est hésitante, indéfinie; on sent qu'à ce fatras d'idées il manque un lien et de l'unité. Luther se dément lui-même à chaque instant, il n'est invariable que dans ses passions.

Rien de semblable ne se retrouve chez Calvin. Calvin est l'homme bilieux, ne perdant jamais de vue son idée fixe, au milieu de ses emportements. C'est l'ambition froide, sèche, réfléchie; c'est l'esprit révolutionnaire avec toutes ses exigences, mais réglé, méthodique, à l'état de fait positif et inflexible, même dans ses plus grands excès. Il y a toujours errement, mais non plus hésitation. Il sait ce qu'il veut, celui-là; il sait qu'il lui faut, non seulement s'affranchir de toute autorité, mais encore dominer à son tour.

Pour avoir une juste idée de l'aménité de son caractère il n'est pas inutile de rappeler l'aveu qu'il a fait lui-même: « Je m'efforce, dit-il, de combattre sans cesse mes défauts; ils sont nombreux, je le sais; mais il en est un surtout contre lequel je lutte inutile-

ment : c'est la colère. Je n'ai jamais pu dompter cette bête féroce. »

Aimable naturel ! Et dire qu'il se proclamait l'apôtre du Sauveur des hommes !

Au point de vue des théories, Calvin, de même que son devancier, supprime le libre-arbitre ; il proclame la prédestination de l'homme au mal ; il fait de l'individu une machine n'agissant qu'en vertu d'une impulsion indépendante de sa volonté ; il établit au sein même du Christianisme le dogme de la fatalité : il représente Dieu arbitraire !

« Son Dieu arbitraire, dit un historien philosophe, ne s'appelle pas justice ; son Dieu n'est pas loi vivante, son Dieu n'est pas le vrai Dieu. »[1]

Le fatalisme désespérant qu'on trouve au fond de la doctrine de Calvin, se rapproche, avec des caractères encore plus tristes, de la religion inventée par Mahomet.

Contrairement à l'Écriture, au nom de laquelle il dispense ses oracles, Calvin affirme

[1] Henri Martin. — *Histoire de France*, T. VIII. p. 191-192.

que la foi sans les œuvres suffit pour assurer le salut. Morale qui met à l'abri les consciences aussi chargées que la sienne, mais dont les fruits paraissent peu avantageux au bonheur du semblable. On sent dans cette seule déclaration toute la sécheresse de la doctrine calviniste.

Hors de la communion des fidèles du Christ, c'est-à-dire la sienne, il n'admet point la rémission des péchés.

« Voilà donc, s'écrie le philosophe déjà cité, la Réforme revenue à la maxime : « Hors de l'Église point de salut. » Mais alors pourquoi s'être séparés de l'Église romaine ? » [1]

Pourquoi ?... Parceque l'envie, l'orgueil, la haine de l'autorité, l'amour de la domination jettent les hommes dans les aberrations les plus incroyables.

Calvin repousse la liberté de conscience : il la persécute dans Castalion, dont le crime était d'être plus savant que lui, et il l'égorge dans la personne de son ami Servet.

[1] Henri Martin. — *Histoire de France*, T. VIII, p. 191-192.

Calvin exerce une certaine action sur les masses ignorantes qu'il subjugue, car, dans une vue de réussite, il veut le triomphe de la démocratie, sous la condition toutefois qu'elle restera soumise à son Église. Sa devise semble être celle-ci : « Affranchis-toi de toutes les puissances, ô peuple, excepté de la mienne. » En d'autres termes : « Change la règle facile sous laquelle tu vis contre la règle inflexible que je t'impose. » — Il rencontre de nombreux adhérents en Angleterre, en France, en Hollande et en Suisse. Comme les enfants, les peuples ont l'esprit mobile, ils aiment le changement : ce qui est nouveau leur plaît et d'ailleurs l'histoire des nations, semblable en cela à celle du cœur humain, nous montre que les maîtres les plus durs, les plus intraitables, sont souvent ceux que l'on préfère.

Après Luther et Calvin, voici venir un de leurs rivaux les plus audacieux, les plus violents, les plus absolus, les plus dépravés. Je veux parler du fameux docteur Thomas Münzer. C'est lui qui prétendait, tout comme tant

d'autres, réformer la Chrétienté et les mœurs de l'Église. C'était, du reste, en ce temps là, une mode qui prenait les proportions d'une manie. Voyons celui-là à l'œuvre pour savoir quel moyen il employait en vue d'atteindre ce but humanitaire. Je laisse la parole à Luther :

« Lorsque Münzer était à Zwickau, il vint trouver une belle fille et lui dit qu'il était envoyé vers elle par une voix divine pour dormir avec elle. Sans cela il ne pouvait enseigner la parole de Dieu. La fille l'avoua en confession sur son lit de mort. »[1]

D'après cela, il est aisé de comprendre que les réformateurs avaient intérêt à supprimer le sacrement de la confession qui entraînait à sa suite de tels inconvénients.

Comme je l'ai dit, les idées de réforme avaient fait fermenter les cerveaux ; elles ébranlaient la société jusque dans ses assises. De continuelles attaques contre les pouvoirs établis, les excitations des novateurs pour attirer les masses dans leur parti commençaient à

[1] Luther. — *Propos de table*, p. 292.

produire les résultats qu'on en attendait. Les paysans de l'Allemagne occidentale déployaient l'étendard de la révolte. On n'entendait raconter de toutes parts que meurtres, incendies, viols, pillage. Comme beaucoup d'autres réformateurs, Münzer poussait au soulèvement. C'était un terrible homme que ce docteur, tout imbibé des Écritures; par malheur il se montrait beaucoup moins avare du sang des autres que du sien. Il avait bien mérité le châtiment qu'il reçut. Ecoutez son appel aux paysans : on y sent le souffle révolutionnaire qui passa trois cents ans plus tard sur la face de l'Europe épouvantée. Certes Münzer, à raison de ses principes, de sa morale, de ses instincts, de son genre d'éloquence, n'eût pas été renié par les énergumènes de 1793. Qu'on en juge :

« Sus! sus! sus! Il est temps; les méchants tremblent. Soyez sans pitié, quand même Esaü vous donnerait de belles paroles (Genèse XXXIII), n'écoutez pas les gémissements des impies; ils vous supplieront bien tendrement, ils pleureront comme les enfants; n'en soyez

pas touchés; Dieu défendit à Moïse de l'être (Deutéronome VII) et il nous a révélé la même défense. Soulevez les villes et les villages, surtout les mineurs des montagnes...

« Sus! sus! sus! (*dran! dran! dran!*) pendant que le feu chauffe; que le glaive tiède de sang n'ait pas le temps de refroidir. » Forgez Nemrod sur l'enclume; *pink! pank!* tuez tout dans la tour; tant que ceux-là vivront vous ne serez jamais délivrés de la crainte des hommes. On ne peut vous parler de Dieu tant qu'ils règnent sur vous.

« Sus! sus! sus! (*dran! dran! dran!*) pendant qu'il fait jour. Dieu vous précède; suivez! Toute cette histoire est décrite et expliquée dans Saint Mathieu, chapitre XXIV. N'ayez donc peur. Dieu est avec vous, comme il est dit chapitre II, paragraphe 2. Dieu vous dit de ne rien craindre. N'ayez peur du nombre, ce n'est pas votre combat, c'est celui du Seigneur: ce n'est pas vous qui combattez. Soyez hardis, et vous éprouverez la puissance du secours d'en-haut. Amen! Donné à Mulhausen,

en 1525. — Thomas Münzer, serviteur de Dieu contre les impies. »[1]

Voilà un docteur qui possédait à fond les Écritures et savait en faire une fort judicieuse application. Quoiqu'il en soit, le nom de Dieu mêlé à toutes ces excitations au mal, à tous ces appels au carnage, n'est-il pas là comme un affreux blasphème?

Les paysans furent vaincus, Münzer fut pris et condamné à subir la peine que ses crimes lui avaient méritée. Peu jaloux de cueillir la palme du martyre, il tomba en proie à tous les affolements d'une terreur si grande lorsque pour lui vint l'heure du supplice que, dans son trouble, il n'eut pas même la force de réciter une seule prière. « Quand on lui serra les menottes, il poussa des cris; à cette occasion, le duc Georges s'avisa de lui dire : « Tu souffres, Thomas, mais ils ont souffert davantage aujourd'hui les pauvres gens qu'on a tués et c'est toi qui les avais poussés là. » « Ils ne l'ont pas voulu autrement, » répondit

[1] Michelet. — *Mémoires de Luther*, T. I, p. 195—196.

Thomas, en éclatant de rire comme s'il eût été possédé. »[1]

Dois-je à présent citer d'autres réformateurs? Rappellerai-je Melanchton, que les protestants eux-mêmes montrent flottant de doute en doute et arrivant ainsi à l'incrédulité en matière religiense; faible d'esprit, superstitieux, croyant aux sorciers, se fesant faire son horoscope par des charlatans bohémiens?[2] Parlerai-je d'Æcolampade, de Corvin, de Bucer, de Lening, de Ziska, de Vintfert, de Mélanter, de Wolmar, de Socin, de Farel, de Bodenstein, de Knox et de tant d'autres? A quoi bon?... Tous les promoteurs du grand mouvement schismatique du XVIe siècle partageaient, à un degré quelconque, les principes de Luther ou de Calvin et les idées de révolte de Thomas Münzer. Tous marchaient dans la même voie. Ils furent les continuateurs ou les imitateurs de ceux sur lesquels le bruit fait autour de leur nom m'a obligé à m'étendre.

[1] Melanchton. — *Hist. de Münzer.*
[2] W. Mamers. — *Hist. de la réformation.*

Dirai-je un mot de Zwingli que Luther accuse de profonde ignorance et qui, lui aussi, prétendait, à cette époque où la société sortait à peine du chaos, où les masses étaient encore dans l'ignorance, faire prévaloir les idées de souveraineté populaire : utopie à l'usage de cerveaux de vingt ans et des adulateurs de la foule? Au surplus, tous ces prétendus réformateurs n'ont rien inventé; leurs erreurs n'avaient pas même le piquant de la nouveauté; ils ne fesaient que répéter ce qu'avaient dit à d'autres époques les Albigeois, les Vaudois, les Begghards, les Fratricelles, les Wiclefistes et les Hussites : principes aussi nuisibles à la sûreté des états qu'à la véritable religion, en ce qu'ils disposaient les esprits à l'incrédulité et à l'insubordination.

Qu'on le dise, dans toutes ces creuses et dissolvantes théories, dans ces agitations qui éclatèrent dès la naissance de la réforme, ne sent-on pas sourdre les germes des grands déchirements qui déjà s'élaboraient sous le sol troublé de la révolte religieuse?

Les principes du protestantisme, non seulement enfantèrent la sanglante révolution, mais avant d'arriver à cette terrible phase ils furent la source de ce découragement des esprits que l'explosion de 1793 ne fit que rendre plus incurable. Ces principes préparèrent la voie aux Sociniens et aux Déistes. C'est dans le sein même du protestantisme que se sont formés en Angleterre, les Lyons, les Hobbe, les Toland, les Collins, les Woolston, les Tindal ; en Hollande, les Spinosa, les Bayle, grands esprits égarés, entachés de scepticisme et de matérialisme, qui ont jeté la société dans des voies fatales et sans issues.

Ce qui a peut-être sauvé une partie de l'Europe du poison qu'on cherchait à lui inoculer, c'est le manque d'homogénéité de vues, d'idées, de sentiments, de moyens, qui a, dès le début, régné entre les divers membres fondateurs du protestantisme. Ils ne pouvaient s'entendre et vivaient divisés, dans une lutte perpétuelle, s'insultant, se décriant, s'entredéchirant avec une fureur sans pareille. La guerre

civile était au camp : elle ne fit que croître entre tous ces hommes aigris qui ne respiraient que haine et combats. C'est qu'il manquait à l'Église bâtarde ce que Dieu avait donné à son Église dès le premier jour : des principes fixes, des dogmes vrais, des croyances positives et absolues. Il est bon de reconnaître qu'on ne fonde pas une religion avec des passions et des vues ambitieuses, mais avec la vérité divine.

Le protestantisme qui apportait le trouble avec lui, qui le répandait autour de lui, ne pouvait échapper au trouble. Il souffrit de son élément. D'ailleurs il lui était impossible de fixer définitivement les esprits et de leur ouvrir une voie sûre quand lui-même ne savait trop ce qu'il voulait et où aboutissait la route dans laquelle il marchait.

A un autre point de vue, constatons ce que la société a gagné à cette insurrection permanente des esprits, comme à tant d'autres. Je laisse la parole à Voltaire : il fait prompte et bonne justice de l'œuvre des novateurs.

« Les catholiques peu instruits qui savent en général que Luther, Zwingli, Calvin se

marièrent, que Luther fut obligé de permettre deux femmes au landgrave de Hesse, pensent que ces fondateurs s'insinuèrent par des séductions flattenses et qu'ils ôtèrent aux hommes un joug pesant pour leur en donner un très léger; mais c'est tout le contraire: ils avaient des mœurs farouches; leurs discours respiraient le fiel. S'ils condamnèrent le célibat des prêtres, s'ils ouvrirent les portes des couvents, c'était pour changer en couvents la société humaine. Les jeux, les spectacles furent défendus chez les réformés; Genève, pendant plus de cent ans, n'a pas souffert chez elle un instrument de musique. Ils proscrivirent la confession auriculaire, mais ils la voulurent publique: dans la Suisse, en Ecosse, à Genève, elle l'a été, ainsi que la pénitence. On ne réussit guère chez les hommes, du moins jusqu'aujourd'hui, en ne leur proposant que le facile et le simple; le maître le plus dur est le plus suivi: ils ôtaient aux hommes le libre-arbitre et l'on courait à eux.» [1]

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CXXXIII.

Nous venons de voir le protestantisme dans ses théories; abordons à présent le domaine des faits, et jugeons-le dans son application. Il est curieux d'observer, depuis ses premiers développements jusqu'à nos jours, les fruits qu'il a portés. Sans nous apesantir longuement sur les détails, mais en ne rappelant et ne citant que les faits généraux, examinons cette force nouvelle à l'œuvre et constatons son influence sur la moralisation des pays où elle a pris racine. C'est là l'éloquence de l'histoire : elle mérite qu'on y prête l'oreille.

DEUXIÈME PARTIE.

LES RÉFORMATEURS.

Leurs œuvres.

Digitized by Google

Digitized by Google

DEUXIÈME PARTIE.

LES RÉFORMATEURS.

Leurs œuvres.

„Je ne connais rien de plus propre „à venger la mémoire des éduca- „teurs de la vieille Europe que les „œuvres de leurs successeurs depuis „l'an 1520."

Martinet. — *La science sociale au point de vue des faits.*

„Oppressit me dolor, et facies mea „intumuit a fletu, et palpebræ meæ „caligaverunt."

„La douleur m'oppresse, les larmes „ont gonflé mon visage, et mes „paupières se sont couvertes d'un „voile."

Dans un de ses rares accès de franchise, cet aveu est échappé à Luther :

« A peine avons nous commencé à prêcher notre Évangile, que l'on vit dans le pays une

effroyable révolte, des schismes, des sectes et partout la ruine complète de la moralité et de l'ordre. La licence et tous les genres de vices et de turpitudes sont portés bien plus loin aujourd'hui qu'ils ne le furent jamais sous le papisme. Le peuple, maintenu autrefois dans le devoir, ne connaît plus à présent ni lien ni frein et vit comme le cheval sauvage, sans retenue, sans pudeur, au gré de ses plus grossiers plaisirs. » [1]

Une autre fois, vers la fin de sa vie, quand les effets de son œuvre se faisaient sentir chaque jour d'une manière plus désolante, il lui échappa encore ce lamentable aveu :

« Depuis la prédication de notre doctrine le monde devient de plus en plus mauvais, plus impie, plus éhonté. Les diables se précipitent en légions sur les hommes qui, avec la pure clarté de l'Évangile, sont plus avides, plus impudiques, plus détestables qu'ils n'étaient jadis sous la papauté. Paysans, bour-

[1] Ausleg. des 2. Psalms.

geois et nobles, gens de tous les états, du plus grand au plus petit, ce n'est partout qu'avarice, intempérance, crapule, impudicité, désordres honteux, passions abominables. [1] »

On n'apprécie pas d'une manière plus positive les conséquences d'une doctrine dont on est l'auteur. Ce sont là des aveux précieux, des preuves irrécusables émanant d'une source que nul ne saurait contester. Vingt lignes comme celles qui précèdent ont une bien autre valeur qu'un volume rempli d'arguments de la meilleure rhétorique.

Au surplus, ces plaintes ne laissent pas que d'accuser chez celui qui les formules un certain fond de naïveté : en effet, il sème le mal et il s'étonne de ne pas récolter le bien. Quel illogisme d'esprit !

« Sous la papauté du moins, disait encore l'hérésiarque, les gens étaient charitables, et pour donner ne se faisaient point tirer l'oreille ; au lieu de donner, on se repousse les uns les autres ; on vous écorcherait vif

[1] Luther. — *Sermon de 1553.*

pour peu qu'on y trouvât du bénéfice et l'on croirait n'avoir rien si l'on n'avait tout ce qu'ont les autres. » [1]

Puisque je viens de citer l'opinion de Luther sur les désastres moraux produits par sa doctrine, je ne veux point laisser inachevé le tableau esquissé par lui des premiers effets de la réforme en Allemagne. Pour donner plus de force, plus de vérité à la peinture de cette époque, je laisserai le pinceau aux mains des plus fervents disciples du moine Augustin. Ce moyen me mettra à l'abri de tout reproche de partialité ou d'injustice. Ecoutons donc le docteur Muskulus, un des ardents coryphées du nouveau culte :

« Nous avons changé jusqu'à nos dispositions naturelles, jusqu'à notre nature ; aussi sommes nous humains, bienveillants, charitables les uns envers les autres à peu près autant que, dans les bois, le sont les bêtes fauves. Personne ne s'intéresse plus au pro-

[1] **Luther.** —Cité par M. Nicolas dans son bel ouvrage intitulé *du Protestantisme.*

chain; chacun n'aime que soi, ne compte que sur soi et l'on peut douter qu'il y ait encore en nous une goutte de sang vraiment humain. »[1]

Il convient de ne point perdre de vue que le docteur Muskulus parle exclusivement ici des protestants. Dans un autre endroit il disait encore :

« Nous nous plaignons que la malice et la corruption aient atteints leurs dernières limites et reconnaissons que le soleil et la terre ne sauraient davantage l'nn éclairer, l'autre supporter un tel état de chose. Et moi aussi je m'associe à cette plainte générale; moi aussi je suis persnadé que l'enfer n'a plus d'autres vices à ajouter à ceux qui ont envahi le monde... Si nos enfants doivent un jour avoir des descendants qui l'emportent sur eux en vice et en malice, il faudrait que les hommes se changeassent en vrais démons, car vraiment je ne comprends pas qu'en conservant le ca-

[1] **Muskulus.** — Cité par M. Nicolas, *du Protestantisme*, Livre III.

ractère humain ils puissent devenir pires que nous sommes. »[1]

Laissons à présent la parole à Sébastien Frank, un autre satellite de l'astre de Wittembourg.

« Portez un coup d'œil sur les transactions journalières, tant parmi les pasteurs que parmi les gens du monde... Y voyez-vous autre chose qu'avarice, égoïsme, rapacité? Ce qui règne aujourd'hui c'est l'argent. On se dispute, on se déchire, on se ruine pour en avoir. On a tant raffiné sur les moyens d'acquérir et de jouir qu'on a perdu jusqu'au sentiment de la honte et de l'opprobre. »[2]

Ecoutons aussi Christophe Fischer, livré à toute la fongue de son tempérament:

« Nous ne pouvons nier que la corruption ait atteint la dernière limite, que toutes les espèces de péchés, de vices et de turpitudes ne nous aient envahis et en quelque sorte inondés comme un autre déluge, à ce

[1] **Muskulus.** — Cité par M. Nicolas *du Protestantisme*, Livre III.
[2] *Frank's Chronik*, p. 262.

point qu'un grand nombre de personnes ne savent même pas discerner le vice de la vertu, ni l'honneur du déshonneur. »[1]

Écoutons enfin Beltius :

« Désirez-vous voir réunie dans un même lieu une population d'hommes sauvages et impies chez lesquels toutes les espèces d'impunités sont des pratiques journalières et pour ainsi dire à la mode? Allez dans celles de nos villes luthériennes où se trouvent les prédicateurs les plus estimés et où le saint Évangile est prêché avec le plus de zèle : c'est là que vous la trouverez. »[2]

Il n'est pas besoin de dire qu'il s'agit ici de l'Évangile selon Luther.

Comme on le voit, la couleur sombre n'est pas ménagée par les réformateurs eux-mêmes pour peindre les résultats de leur entreprise. Bien d'autres parlent en semblables termes du travail des idées nouvelles au sein des populations germaniques. Pirkemier, Osiander,

[1] **Christophe Fischer.** — *Voir du Protestantisme par M. Nicolas.*

[2] **Beltius.** — *Cité par le même.*

Pierre Arbiter, Nicole Boie, Jacob Andrea, Asthamar ne s'expriment pas autrement en présence du débordement social qu'ils ont provoqué et qui les épouvante.

« Ce qu'il y a de plus piquant dans tout ceci, s'écrie un des grands orateurs de la chaire contemporaine, c'est que, sans excepter Luther lui-même, ces fondateurs du protestantisme qui ont, de la manière dont aucun catholique n'aurait jamais pensé à le faire, flétri, stigmatisé les peuples qu'ils avaient égarés, étaient tous des prêtres apostats, des moines défroqués, des monstres d'égoïsme, d'insolence, de cruauté et de libertinage, couverts eux-mêmes de tous les vices, chargés eux-mêmes de tous les crimes qu'ils ont l'air de déplorer dans les autres... »[1]

Un dernier trait manque au tableau déjà si saisissant de la décadence morale qui suivit l'établissement de la réforme. Le suicide, ce crime si commun parmi les peuples asser-

[1] Le T. R. P. Ventura de Raulica. — *La raison philosophique et la raison catholique. Conférence de 1854.*

vis au paganisme, mais que l'Église romaine était parvenue à extirper entièrement des sociétés modernes, reparut tout-à-coup avec les caractères d'une véritable épidémie. En devenant chrétiens les hommes avaient vu s'ouvrir devant eux les larges portes de l'espérance; leur courage s'était raffermi, car ils avaient trouvé dans leur foi un point d'appui contre les mauvaises tentations du désespoir et de la douleur. Le protestantisme venait de briser ce point d'appui, et cela est tellement incontestable que c'est précisément dans les contrées que la réforme évangélisait où le mal se localisa et atteignit de désolantes proportions. Pour ne citer qu'un exemple, en 1569, la ville de Nuremberg compta quatorze suicides dans l'espace de trois semaines. Luther attribua cette fièvre à l'intervention du démon, moyen facile, mais qui ne le mettait nullement hors de cause.

Quoiqu'il en soit, voilà, d'après leur propre aveu, ce que les réformateurs avaient fait d'une partie de l'Allemagne moins d'un demi-

siècle après la proclamation de leur hérésie. En présence de ces faits, on ne peut pas assurément attribuer à l'action de leur doctrine la marche progressive du genre humain.

Au point de vue des libertés, c'est pis encore, s'il est possible, qu'au point de vue des mœurs et des croyances. Ouvrons l'histoire. Depuis plus d'un siècle les querelles religieuses, suscitées par le protestantisme, tenaient l'Allemagne entière dans une perpétuelle agitation à la suite de laquelle éclata la guerre de trente ans dont les ravages furent incalculables. Les pays d'outre-Rhin furent littéralement couverts de ruines et inondés de sang. Le traité de Westphalie vint mettre un terme à une aussi déplorable situation; mais veut-on savoir ce qu'était ce traité célèbre et à quel point il profita aux peuples allemands? Ces peuples, voyant les sectaires tonner contre les princes rebelles à leurs doctrines, voyant certains d'entre eux proclamer la licence et une complète émancipation, s'imaginaient que la réforme leur

apportait la liberté, l'égalité et une extension sans limites de leurs droits. Écoutons ce que dit un homme dont la parole fait autorité en pareille matière. Nous verrons que, par un revirement naturel des choses, après avoir exalté chez la multitude les instincts communistes et égalitaires, les chefs du protestantisme la laissèrent en présence d'une réaction durant laquelle les princes usèrent largement de leurs avantages. Tout se fit en faveur de ces derniers et contre les communes. Ainsi donc l'Allemagne avait soutenu une lutte de plus d'un siècle pour en arriver à une situation bien autrement mauvaise que celle dans laquelle elle se trouvait au début de la crise.

Voici comment l'abbé Rohrbacher résume les principales dispositions du fameux traité qui fit évanouir tant d'illusions en Germanie :

« 1° Les bourgeois et les paysans avaient compté s'enrichir de la dépouille des églises et des monastères; ces biens sont réservés aux enfants des princes et des nobles: le fils du roturier n'a plus rien à y prétendre.

« 2° Les bonnes gens de luthériens comptaient, sous le nom de réforme, voir des évêques, des prélats plus zélés, prêchant de parole et d'exemple: ils auront pour évêques et pour prélats des princes, des nobles, des officiers civils et militaires qui, contents de percevoir les revenus, ne songeront pas même à étudier un mot de théologie.

« 3° Ces bons allemands, habitués à leurs diètes provinciales et à leurs assemblées communales, comptaient augmenter leurs libertés civiles et politiques : les unes et les autres seront confisquées au profit du prince.

« 4° Dans leur bonhomie, luthériens et calvinistes espéraient du moins conserver leur liberté pleine et entière de religion et de conscience; le traité de Westphalie décide, d'après l'usage, que le droit de réformation appartient exclusivement au prince, que c'est à lui seul de régler la créance de ses sujets quand et comme il lui plaît, et que les sujets n'ont d'autre alternative que d'adopter

la religion variable du prince ou de quitter le pays.

« C'est à quoi se réduit la part que le congrès de Westphalie a faite aux populations protestantes de l'Allemagne. Nous ne croyons pas que l'histoire puisse en offrir qu'on ait dupées d'une manière plus complète etc. »[1]

La part des populations catholiques fut bien plus triste encore, sans parler de leurs temples détruits, de leurs abbayes et monastères violés, saccagés, pillés et saisis au profit du culte réformé.

Tandis que les discordes religieuses bouleversaient l'Allemagne, que le feu de la révolte était entretenu par les apôtres des doctrines récemment inventées, des faits analogues et même d'une nature plus grave, dûs à la même influence, se produisaient en Suisse. Les treize cantons étaient divisés. Lucerne, Zug, Uri, Underwald et Schwitz tenaient fortement pour la communion ro-

[1] Rohrbacher. — *Histoire de l'Eglise.*

maine. Ils eurent à défendre contre les huit autres cantons l'indépendance de leurs croyances religieuses. La guerre civile éclata, entraînant à sa suite le cortége de toutes les calamités; elle était attisée par les exhortations de Zwingli qui cumulait les doubles fonctions d'apôtre et de général d'armée. C'était l'heure où toutes les ambitions, jusque-là refoulées dans l'ombre, apparaissaient au grand jour et se donnaient libre carrière.

Deux siècles plus tard, le protestant J. J. Rousseau caractérisant l'esprit du calvinisme en Suisse, avoue que « les ministres ne savent plus ce qu'ils croient ni ce qu'ils veulent, ni ce qu'ils disent; qu'on ne sait pas même ce qu'ils font semblant de croire et que l'intérêt décide seul de leur foi. »[1]

Plus explicite encore, un ministre protestant de Genève disait à son tour en 1797 :

« Oui, ce sont les réformateurs qui, en sonnant le tocsin contre Rome et en tournant les esprits vers la discussion des dogmes

[1] J. J. Rousseau. — *11e lettre de la montagne.*

religieux, les ont préparés à discuter les principes de la souveraineté et ont sapé de la même main et le trône et l'autel. »[1]

Vers le même temps que la Suisse était en crise apparut dans la basse Allemagne et aux Pays-Bas la secte dissidente des anabaptistes. A tout prendre, c'étaient de hardis révolutionnaires, déterminés à passer sans trop de transition de la parole aux actes et osant mettre en pratique les théories de ceux dont ils tiraient leur origine. Moins prudents que la plupart des autres disciples de Luther, de Zwingli et consorts, ils n'hésitaient point à proclamer ouvertement les doctrines les plus subversives de tout ordre social et à les appuyer le fer à la main. C'est ainsi que pour remplir, disaient-ils, les ordres du Très-Haut, ils attaquaient la propriété, détruisaient les pouvoirs existants et semaient en tous lieux, sur leur passage, la désolation et la mort.[2] Ils avaient hâte de jouir; mais du

[1] **Mallet.** — *De la nécessité d'un culte public.*

[2] **J. Balmès.** — *Le protestantisme comparé au catholicisme dans ses rapports avec la civilisation européenne.* T. II.

moins ils ne manquaient pas d'un certain courage digne d'une meilleure cause. Toutefois ces fanatiques commirent tant d'excès, ils affichèrent des prétentions tellement exorbitantes qu'on jugea indispensable de les anéantir. Les protestants eux-mêmes, effrayés de leur audace, finirent par les renier et se déclarèrent contre eux. Dans les Provinces-Unies et dans quelques parties de l'Allemagne où ils avaient déployé le drapeau de la révolte, on en fit un grand carnage. Là encore il y eut des flots de sang répandus.

Avec Münzer, Jean de Leyde, Mathias de Harlem, Bernard Knipperdolling, Kippembrock, Rotman et Krechting les anabaptistes étaient détruits, mais ils laissaient derrière eux, dans le crépuscule d'un prochain avenir, des successeurs animés des mêmes pensées de destruction. Ces successeurs se nommaient Baltazar Hubmeyer, Félix Manzius, Georges Blawork. Disciples ardents de Münzer et de Jean de Leyde, ils attendaient impatiemment une heure propice pour refaire la barbarie sur les ruines du culte, du pouvoir, de la fa-

mille et de la propriété. Nous aurons par la suite l'occasion de constater que cette race détestable, souvent écrasée, toujours renaissante, n'est pas éteinte aujourd'hui, et qu'elle lève son front impudent au sein même de notre civilisation, sous les rayons du soleil de notre XIXe siècle, l'envie au cœur, le blasphème à la bouche, la torche et le poignard à la main.

Mais sans nous arrêter plus longtemps à ces enfants perdus du parti de la réforme, qui, à vrai dire, n'étaient que les exaltés de ce parti, voyons comment les idées nouvelles s'établirent et opérèrent dans notre pays.

Peu de temps après que la guerre des paysans eut ravagé l'Allemagne, le protestantisme fit explosion en France. Dans nos provinces, comme partout ailleurs, son établissement fut signalé par les plus terribles perturbations. Les excès commis par les religionnaires furent innombrables. Le royaume entier ne tarda guère à devenir la proie de l'esprit de haine et de faction. Les citoyens, jusque-là paisibles, pris tout à coup de vertige, s'armèrent les uns contre les autres et une guerre

à outrance éclata. Contenu sous les règnes de François Ier et de Henri II, l'élément de trouble prit son libre cours quand François II, enfant, monta sur le trône. Les violences se manifestèrent d'abord lors de la conspiration d'Amboise, préparée par les conseils de Théodore de Bèze et à l'instigation des autres ministres du nouveau culte. Les synodes nationaux des protestants établirent en principe qu'il était légitime de prendre les armes et de répandre le désordre dans l'État. C'est là une morale politique qui a fructifié dans l'avenir.

A partir de 1559 le pillage et l'incendie des églises commencent. Le massacre des prêtres et des citoyens fidèles à l'Église romaine devient l'accompagnement habituel de ces premiers désordres. La guerre civile éclate avec toutes ses horreurs. Comme autrefois la religion de Mahomet la religion de Luther et de Calvin s'impose par la violence. Durant de longues années elle amoncelle ruines sur ruines, cadavres sur cadavres; ce ne sont que crises lamentables et douloureuses. La Guïenne, le Languedoc, le Poitou, la Saintonge sont les

premiers éprouvés. Bientôt le mal se généralise.

Bourges, Mortagne, Meaux, Uzès, Béziers, Nîmes, Saint-Gilles, Montpellier, Orléans, Sully-sur-Loire, Pithiviers, Reims, Coutances, Caen, Montauban, Alais, Condom, Angoulême, Saintes, Périgueux, Sarlat, Macon, Auxerre, Saint-Pons, Aleth, Castres, Vabre, Saint-Papoul, Soissons, Beauvais, Châlons-sur-Marne, Chartres, La-Charité-sur-Loire, La Rochelle, Pau, Tarbes, Oleron, Lescar, Geaume-en-Chalosse, Orthès, Lodève et une foule d'autres villes de la France et du Béarn deviennent, tour à tour ou simultanément, le théâtre des plus grandes atrocités de la part des disciples de la réforme.

Les cathédrales, les églises, les couvents, les chapelles et même les hôpitaux et les bibliothèques sont détruits, saccagés, pillés, souillés. Comme avaient fait les barbares, les protestants s'emparent de toutes les richesses du culte, brisent les statues, déchirent les peintures, anéantissent les sources du savoir. Par eux, les évêques, les prêtres, les reli-

gieux de tout ordre sont égorgés, insultés ou chassés. Les populations, attachées au culte de leurs pères, se voient soumises aux plus cruels traitements. Ici on les passe au fil de l'épée; là on les précipite du haut des murailles; ailleurs on les noie; plus loin on les brûle; mais partout invariablement, l'esprit de rapine se mêlant à l'esprit de secte, on les dépouille de leurs biens, on les rançonne et on les soumet à d'intolérables vexations. A la requête des consistoires, il arrive souvent que les chefs militaires protestants font enlever les toitures, ordonnent la démolition des maisons ou décrètent des taxes exorbitantes en vue de contraindre les catholiques à embrasser la réforme. [1] C'est une minorité cupide, audacieuse, fanatique opprimant la conscience d'une majorité paisible. N'est-ce pas toujours ainsi que s'opèrent les révolutions?

En Beauce seulement, les calvinistes triomphants détruisirent trois cents églises. [2] Sur toute la surface de la France on compta

[1] Voir **Bossuet.** — *Histoires des variations.* Livre X.
[2] *Annales ecclés. Aurélian par* **La Saussaye.** 1615.

cent cinquante cathédrales et abbayes complètement ruinées. Dans les seuls diocèses de Nîmes, de Viviers, d'Uzès et de Mende le nombre des églises démolies atteignit le chiffre énorme de cinq cents. La petite ville de Sully-snr-Loire ayant été snrprise par les troupes de l'amiral Coligny, trente-six prêtres y furent froidement massacrés et un grand nombre d'autres ecclésiastiques du pays, qui s'étaient réfugiés dans ses murs, périrent dans la Loire où on les précipita. Les protestants montrèrent partout ce même esprit d'intolérance, de destruction et de cruauté. On eût dit qu'ils avaient adopté la devise barbare des anciens romains : « *Malheur aux vaincus !* » « C'était, fait observer un auteur, le fer à la main qu'ils commençaient leur mission, tout en venant, disaient-ils, réformer l'Église et épurer l'Évangile ; c'était en pillant et en massacrant qu'ils demandaient la tolérance. Sans doute, par la suite, les catholiques se vengèrent par de tristes représailles ; excités par le spectacle de tant de pillages, de ruines, de cruautés, ils exercèrent eux-mêmes

de déplorables violences. Nous sommes loin de les approuver; nous en gémissons; mais le blâme n'en doit-il pas retomber principalement sur ceux qui avaient donné ce funeste exemple et qui n'annoncèrent parmi nous leur force ou leurs progrès que par des désordres, des profanations et des traits de barbarie? »[1]

C'est particulièrement en Béarn que les plus grandes atrocités se commirent. Soutenus par Jeanne d'Albret, les protestants de ce pays se montrèrent d'une injustice et d'une férocité révoltantes. En dépit de l'opposition énergique des États et, bien que les réformés ne représentassent qu'une très faible minorité de la population, l'exercice du culte catholique fut proscrit sous les peines les plus sévères. « Ainsi, comme le fait encore très judicieusement remarquer un écrivain contemporain, par une contradiction étrange, dans le temps même où les protestants sol-

[1] *Essais historiques sur l'influence de la religion en France pendant le XVIIe siècle.* (Sans nom d'auteur.)

licitaient si fortement en France la liberté de conscience, ils voulaient l'interdire aux catholiques dans nn pays où ils se sentaient appuyés. » [1]

Il y eut des résistances, des luttes désespérées. Le gouvernement de Jeanne d'Albret ne recula devant aucnn moyen ponr assurer son triomphe. Dans un seul jonr, Gabriel de Lorge, comte de Montgomery, qni commandait les troupes de la reine, fit lâchement égorger toute la population catholique de la ville d'Orthès. On n'accorda qnartier ni anx femmes, ni aux enfants, ni aux vieillards, ni aux prêtres. L'histoire, avec son effrayant laconisme, nous transmet le chiffre de 3,000 victimes! ... Des gentilshommes qui s'étaient rendus par capitulation furent massacrés de sang-froid au milieu d'nn repas. Les prêtres ne pouvaient se soustraire à la mort qu'au prix de l'apostasie. On est heurenx de constater que l'Église compta peu

[1] *Essais historiques sur l'influence de la religian en France pendant le XVIIe siècle.*

de défections parmi ceux de ses ministres placés en présence d'une aussi terrible alternative. A peu de distance de Saint-Severt se trouve un précipice qui servit de tombeau à plus de deux cents prêtres. A Pau, à Oleron et dans beaucoup d'autres villes on montre encore les endroits qui devinrent alors le théâtre des exécutions en masse. » [1]

Il faudrait des volumes si l'on voulait raconter tous les crimes des calvinistes français durant la seconde moitié du XVIe siècle.

Nous qui sommes un peuple catholique, nous qui avons tiré tant de touchants épisodes de l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy pour en confectionner des drames, des romans et même des opéras, il est au moins surprenant que le carnage d'Orthès n'ait point apitoyé nos cœurs et n'ait jamais rien inspiré à notre esprit.

Puisque je viens de prononcer le nom de la Saint-Barthélemy, je ne puis m'empêcher de dire un mot à ce sujet. Ce fut un acte

[1] **Poyedavant.**—*Histoire des troubles du Béarn*, T. 1.

abominable contre lequel tout honnête homme se soulève avec la force de son énergie et de sa conscience. Toutefois ce drame sanglant, pour être apprécié avec une impartialité rigoureuse, ne devrait jamais être présenté par les historiens, dégagé des forfaits qui en avaient suggéré la pensée et provoqué l'exécution. Depuis douze ans la France était déchirée par une guerre religieuse qui semblait ne devoir finir que par l'extermination des catholiques ou par l'anéantissement de leur foi. Pour celui qui ne veut pas admettre un fait isolément, c'est-à-dire sans remonter à ses causes, la Saint-Barthélemy, sans cesser d'être un crime effroyable, revêt le caractère de la satisfaction d'un ressentiment et d'une exaspération arrivée à sa dernière limite: elle doit absolument être jugée comme un acte de vengeance farouche dans lequel au surplus l'idée religieuse n'était pas le seul mobile : la politique y avait sa large part.

Parmi les méfaits des calvinistes de France celui qui peut, à juste titre, être considéré

comme l'un des plus graves, celui qui les a marqués d'une tache indélébile, c'est l'appel de l'étranger en armes dans le sein de la patrie. Dès 1562 ils avaient traité avec la reine d'Angleterre, s'engageant à lui livrer le Hâvre en retour d'un envoi de six mille hommes. Des deux parts le marché reçut son exécution.

Tous les faits que je viens de résumer témoignent de la différence d'origine de la religion Romaine et de la religion de Luther et de Calvin. Le Catholicisme s'était imposé doucement aux âmes par la pureté de ses doctrines, par la persuasion, par la grandeur de ses exemples, par sa morale, par l'étendue de ses connaissances. Il apportait avec lui la lumière et l'émancipation. Le protestantisme, au contraire, sans unité, sans principes fixes, s'imposait par la violence, se signalait par la destruction et s'affirmait par une oppression sans pareille. Dans le Catholicisme on sentait l'émanation du souffle divin, tandis que le protestantisme soulevait, dès son

début, le flot impur et tumultueux de toutes les passions humaines.

La Saint-Barthélemy ne produisit pas les résultats qu'en attendaient ses auteurs. Comme tous les moyens violents, elle exalta ceux qu'ils croyaient abattre. La guerre civile se ralluma avec une rage nouvelle. C'est alors que les plus hardis parmi les calvinistes songèrent à mettre en pratique, dans toute leur étendue, les doctrines de leurs maîtres. Ils formèrent le projet de changer radicalement les bases constitutives du royaume. On le voit, l'esprit révolutionnaire renfermé dans les flancs de la réforme avait hâte de se développer : il passait rapidement du domaine religieux au domaine politique et civil. La révolution tendait évidemment à se faire jour. Vers ce temps, un livre fut publié dans le but de préparer les esprits aux projets des réformateurs. C'était pour l'époque une étrange et audacieuse publication. Qu'on en juge. Imprimé en 1582, ce volume avait pour titre le *Miroir des Français*. Son auteur était un certain Nicolas de Montaud. L'ouvrage se di-

visait en sept parties présentées sous forme de dialogues.

La première avait pour objet l'établissement et la consolidation du calvinisme en France. La seconde poussait au soulèvement des esprits à l'occasion des impôts. La troisième comprenait la ruine du Catholicisme et renfermait des incitations à l'assassinat du Saint-Père. La quatrième appelait l'attention populaire sur les financiers. La cinquième traitait de la réforme de la justice, de l'abaissement de l'autorité royale etc. [1]

« Ces dialogues, dit un auteur, entrent dans beaucoup de détails sur la spoliation des églises, la vente des biens du clergé, la sécularisation des moines, le travestissement des évêques et des prêtres que l'on forcerait à se marier etc. etc. On y prêche l'insurrection et on y appelle les étrangers en France; en plusieurs endroits même on y désigne les victimes à immoler. » [2]

[1] **Nicolas de Montaud.** — *Miroir des Français.* 1582.
[2] *Essais hist. sur l'influence de la religion en France au XVIIe siècle.* Tome I.

N'est-ce pas là un des codes dans lesquels les hommes de 1793 ont puisé leurs inspirations? Comme il est incomplet encore les philosophes du XVIIIe siècle viendront lui donner son dernier degré de développement. Le nom de Dieu disparaîtra pour faire place à celui de la Raison et de la Nature. Quoiqu'il en soit, Nicolas de Montaud devançait trop son époque. Il échoua dans sa tentative. En l'an 1582 les temps n'étaient pas suffisamment mûrs pour l'application de ces monstrueuses théories.

Je viens d'indiquer sommairement les désastres occasionnés par le schisme en Allemagne, en Suisse, en Suède et en France. Ses effets ne furent guère plus brillants en Angleterre. On connaît les motifs qui déterminèrent Henri VIII à changer la religion de son peuple. Ils se résument en deux mots. Le pape refusait énergiquement de consacrer les débauches du roi ; le roi furieux proclama l'abolition de la foi catholique dans toute l'étendue de ses états et se déclara pape lui-même : moyen facile de ne plus ren-

contrer de contradictions. Ce moyen avait d'ailleurs un autre côté avantageux, très avantageux même, qu'un écrivain anglais expose avec cette expressive concision : « En se fesant chef suprême de l'Église Henri VIII se rendit maître de *tous les biens qu'elle possédait*, sans en excepter ceux des monastères, parcequ'il avait à ses ordres l'épée et la potence. Ses conseillers et ses courtisans en pressentirent les suites ; et, comme on découvrit bientôt qu'une *confiscation en masse* allait avoir lieu, le Parlement ne fut pas en arrière pour seconder ses desseins, parceque chacun de ses membres espérait participer au pillage. »[1] Ce que tout le monde ne sait peut-être pas suffisamment, c'est de quelle manière procéda le tyran pour faire prévaloir sa volonté sur les consciences et pour donner autorité au culte qu'il avait façonné au gré de son caprice. Rien de plus simple. Celui qui fesait décapiter ses femmes et ses concubines ne se

[1] William Cobbett. — *Histoire de la réforme protestante* lettre 11.

sentait guère d'humeur à hésiter sur le choix des moyens. Il décréta que périraient par le feu, le fer ou la corde tous ceux de ses sujets assez audacieux pour lui résister. Le nombre des victimes fut considérable. Parmi les plus célèbres on ne peut oublier Thomas Morus, le cardinal Fisher, la mère du cardinal Polus, qui était de sang royal, et une foule d'hommes distingués qui ne purent se déterminer à reconnaître dans la personne de ce roi féroce et corrompu le représentant de Dieu sur la terre. Je n'entrerai pas dans les douloureux détails des supplices infligés aux citoyens fidèles au culte catholique; car, comme dit Voltaire, « c'était toujours avec le glaive de la loi que Henri VIII fesait périr quiconque résistait. » [1]

Henri inaugure sa burlesque papauté en ordonnant l'exhumation des cendres de Thomas Beckett, assassiné trois cents ans auparavant, et en les faisant disperser. Par

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, chap. CXXXV.

lui, les villes sont transformées en prisons. La permanence des supplices est décrétée contre les catholiques. Comme en France, les églises, les monastères, les chapelles sont pillés, saccagés, détruits; les religieux maltraités, chassés; les choses saintes souillées et livrées à la risée de la plus vile populace toujours avide de scandales.

Quand ce scélérat couronné descend enfin dans la tombe, ivre de sang et d'infamie, après avoir fait périr soixante-douze mille de ses sujets par les supplices, l'Angleterre respire un moment; mais bientôt vient le tour de sa digne fille, Elisabeth, la débauchée ou la bâtarde, comme l'histoire hésite à l'appeler. Celle-là apporte de notables changements au culte de circonstance confectionné par son père pour le besoin de ses vices: elle l'approprie aux siens. Plus que jamais, sous son règne, les tortures entrent en lutte ouverte avec les consciences. Longtemps il y a doute sur ce point de savoir lesquelles l'emporteront sur les autres. Les persécutions acquièrent un

degré d'itensité qui rappelle le temps des Césars de l'ancienne Rome. On apporte au massacre des catholiques récalcitrants un acharnement qui n'est surpassé que par l'ardeur qu'on met à piller leurs biens. Plus de 50,000 familles sont dépossédées complètement et réduites à la misère par la confiscation. La terreur devient générale. Nul n'est plus certain, s'il n'abjure, de conserver un toit pour abriter sa tête, un morceau de pain pour alimenter sa vie. Traqués comme des bêtes fauves, les catholiques se réfugient par milliers dans les bois où leur existence, à raison même de leur grand nombre, est des plus précaires. On les poursuit dans leurs retraites : ceux qu'on saisit encombrent les prisons où la maladie, produite par l'agglomération, les décime en masse, ou vont arroser de leur sang les échafauds. Parmi ces derniers on cite John Selton et Edmond Campian, hommes de cœur et d'intelligence, dont les promesses ni les menaces de la reine ne peuvent ébranler la foi.

En Écosse, la situation n'est pas moins désolante. Knox, ce farouche, indomptable et inflexible sectaire, l'ami et l'émule de Calvin qu'il égalait en intolérance, mais qu'il surpassait en audace, s'abandonna dans cette contrée à toutes les fougues de son fanatisme. C'est lui qui disait: «J'aimerais mieux voir débarquer dix mille ennemis en Écosse que d'y voir célébrer une seule messe. — *That one messe (their war no mo suffered at the first) was more fearfull to him them gif then thousand armed enemyes war landed in any pairte of the realme.*»[1]

Assisté de John Douglas, de Willecok, et de Goodman, soutenu par le parti politique et religieux connu sous la dénomination de *l'Ordre de la Congrégation*, Knox faisait trembler les catholiques les plus résolus. En proie à ses emportements, il ne craignait point de menacer en face Marie Stuart, sa souveraine, à cause de sa religion; il prêchait ouvertement la désobéissance aux princes re-

[1] Knox — *History of the reformation.* T. II. p. 276.

belles aux doctrines qu'il enseignait, et marchait à la tête des factieux que soulevait son éloquence passionnée. L'Écosse traversa alors de longs jours d'épreuves : sans compter que les sectaires de ce pays, comme ceux de France, appelèrent l'étranger en armes dans leur patrie pour écraser les résistances.

Voilà ce qui se passait en Angleterre et en Écosse ; mais en Irlande ! ! !

Il est presque impossible de décrire les horreurs commises par Elisabeth et par ses agents dans ce malheureux pays. Peut-être un jour entreprendrai-je la tâche difficile de raconter le long martyre des nobles enfants de la verte-Érin. J'en ai déjà esquissé quelques épisodes dans mon livre intitulé : *Etudes critiques sur l'Angleterre.*

Elisabeth meurt. Jacques Ier lui succède. Cœur sans énergie pour le bien, il ne se montre guère plus clément que la fille de Henri VIII. Son oppression revêt un autre caractère. Les moyens sont différents, mais la tyrannie est la même. S'il verse moins de sang, c'est que la résistance est devenue moins vive. Les forces

s'épuisent chez ceux qu'on frappe sans relâche depuis tant d'années. Jacques décrète les catholiques inhabiles à remplir aucun emploi public, à obtenir aucun grade dans l'armée ni sur la flotte; il leur interdit de tester, d'hériter, de poursuivre en justice le paiement de leurs créances et de plaider devant les tribunaux. La moitié de la nation se trouve ainsi, de fait, mise hors la loi. Cet état de choses se perpétue avec des nuances diverses sous les successeurs immédiats de Jacques. Il est au moins curieux de rappeler ces faits: ils témoignent de quelle manière les protestants entendaient en Angleterre, comme du reste partout ailleurs, cette liberté de conscience toujours sur leurs lèvres et au nom de laquelle ils ont fomenté tant de soulèvements: tant il est vrai que c'est seulement avec des mots qu'on mène les hommes et que le monde appartient à l'audace et au mensonge. Quiconque désire avoir une idée exacte des atrocités commises au-delà du détroit lors de l'établissement du culte fabriqué

par Henri VIII, de complicité avec Cranmer, doit lire un volume écrit par un homme dont l'intégrité du caractère est au-dessus de tout soupçon. Il a pour titre: « *Histoire de la réforme protestante en Angleterre et en Irlande, dans laquelle on démontre que cet évènement a appauvri et dégradé la masse du peuple dans ces deux pays.* » L'auteur est William Cobbett. En parcourant cet opuscule, rempli de faits intéressants, on est épouvanté des maux que peut recueillir une nation des vices d'un tyran. «Ce ne fut pas, dit l'auteur, une réforme qu'on opéra, mais une dévastation complète de l'Angleterre. A l'époque où cet événement eut lieu ce pays était le plus heureux que le monde eût encore vu. »[1]

Au point de vue moral, nous allons à présent constater les résultats de l'introduction de ce culte bâtard qui avait arrosé le sol anglais de larmes et de sang, après l'avoir couverts de ruines.

Il me suffirait de rappeler que son auteur,

[1] William Cobbett. — *Histoire de la réforme*, lettre II.

ce même Henri VIII d'exécrable mémoire, déclara en plein parlement : « Que les conséquences immédiates de la réforme furent dans cette contrée la charité affaiblie, nulle conformité avec la loi de Dieu, l'avarice, l'oppression, le meurtre, la vénalité de la justice, la corruption du clergé, l'adultère, le libertinage, l'ambition et la jalousie parmi les grands, l'insolence et la sédition parmi le peuple, de manière que le pays paraissait livré à toute la rage et à toute la folie de la rébellion, etc. etc. »[1]

En 1605, un protestant anglais affirmait de son côté que « depuis le schisme la religion, en Angleterre, s'était changée en satanisme et que bientôt elle se changerait en athéisme. »[2]

Un évêque anglican a, lui aussi, nettement caractérisé en ce peu de mots la décadence des sentiments religieux chez le peuple de la Grande-Bretagne : « Nous sommes si loin, dit-il,

[1] Voir M. Nicolas. — *Du protestantisme.*
[2] Barlow. — *Commentaires*, 21.

d'être de vrais Israélites que nous sommes plutôt convaincus d'être de vrais athées. » [1]

En présence des désordres nés de l'affaiblissement de la foi, et surtout de l'esprit de révolte dont les populations étaient travaillées par suite des nouvelles doctrines, le pouvoir politique dut souvent s'armer de rigueur pour protéger l'ordre et les mœurs publics.

N'est-ce pas le protestantisme qui donna naissance à la faction de ces indépendants qui, sous la dénomination expressive de *Niveleurs*, réclamaient l'égalité absolue de fait et de droit entre tous les hommes?... Ces fanatiques partisans d'une égalité impossible, puisqu'elle excluait même les droits imprescriptibles de la suprématie intellectuelle, étaient les véritables disciples des idées réformistes, comme ils étaient les précurseurs des socialistes et utopistes contemporains auxquels nous consacrerons une place dans ces études.

N'est-ce pas le protestantisme, avec la sécheresse qui le caractérise, qui a inspiré à

[1] Docteur King — *Super Zonam*, lect. 32.

l'Angleterre cette détestable maxime qu'on voit prévaloir de plus en plus chaque jour dans tous les actes de sa vie politique et sociale, mais qu'heureusement on ne retrouve guère ailleurs, si ce n'est aux États-Unis, dans toute sa hideuse et cynique crudité : « *Chacun pour soi, chacun chez soi?* »

Le 3 mai 1795 un professeur anglais de théologie démontra devant l'université de Cambridge, que « toute l'impiété, toute l'immoralité, toute l'apostasie du XVIIIe siècle était l'ouvrage du protestantisme. »[1]

Et ce même auteur, exposant toute sa pensée, ajoutait : « Que les écrivains protestants avaient bouleversé la religion et le gouvernement, et que la plus grande partie des livres immoraux et impies qui avaient enfin produit l'apostasie générale étaient partis de cette source. »[2]

Il y a vingt ans à peine, l'évêque protestant

[1] **John Mainwaring.** — *Sermon.* Voir *the critic review;* Août 1795.

[2] id. id.

d'Oxford prononça, en présence des membres de l'université de cette ville, un discours qui caractérisait la situation des esprits et qui produisit alors une profonde sensation. Entr'autres traits, l'orateur s'appliquait à faire ressortir : « Que le peuple anglais, par défaut d'instruction, se précipite toujours davantage dans l'athéisme ; que le Christianisme est mort dans cette malheureuse contrée ; que la religion n'y est restée que par le nom. » — Il terminait en formulant des vœux pour le retour de l'Angleterre au Catholicisme qui seul, disait-il, peut faire cesser de si grands maux.[1]

La dissolution des mœurs marche toujours de pair avec le relâchement de la foi, et la misère est la suite obligée du dérèglement des passions. Un homme d'une haute intelligence, envoyé en mission officielle en Angleterre par le gouvernement français, s'exprime ainsi sur la situation misérable de la population ouvrière :

Cette population ne loge que dans des ruelles nauséabondes, dans des retraites sou-

[1] Journal *l'Univers religieux*, Juillet 1842.

terraines où l'on descend par huit ou dix marches et où trente à quarante créatures, hommes, femmes, enfants, jeunes garçons et jeunes filles, couchent pêle-mêle sur la paille et dans un état de nudité complète, dans des taudis d'à peu près dix pieds carrés ; des petits enfants serpentant autour d'un homme et d'une femme, des pieds sur des bras, des têtes sur des poitrines, dans un indescriptible entrelacement. Dans une seule paroisse, sur neuf cents familles d'ouvriers plus de six cents n'ont qu'un seul lit. »[1]

Les mêmes faits se représentent dans les provinces. J'ai résidé pendant dix ans en Angleterre et, pour ma part, je les ai à chaque instant constatés, touchés du doigt pour ainsi dire, au sein des villes les plus opulentes. Pour ne citer qu'un exemple, à Liverpool, par un froid de dix degrés, la neige couvrant les rues, la Mersey charriant des glaçons énormes, j'ai vu des enfants nus, ayant seulement un court jupon d'indienne sale et trouée et un débris sordide de mouchoir sur les épaules ; je les ai

[1] M. Eugène Rendu. — *Rapport au ministre des cultes.*

vus pleurant, grignant, poursuivre les passants à travers les rues pour en obtenir une aumône. Je le répète, ils étaient pieds nus, jambes nues, tête nue et bleus de froid, transis! C'était à faire pitié, à nous qui tremblions sous nos épais paletots, de voir ce contraste effrayant d'un tel dénuement au milieu du luxe et de la richesse. Plus tard, dans la Galle du sud, j'ai été affligé de semblables spectacles. J'ai pu comprendre alors toute la profondeur de certaines misères qui font frémir, et de vices qni révoltent l'humanité.

Le haut clergé anglican, richement salarié, marié, choyé, ayant de somptueux équipages, mène grand train, fait bonne chère, ignore les mortifications, les pénitences et se rit du carême. A quoi lui serviraient ses gros traitements si ce n'était à bien vivre et à jouir? Quant aux misères, aux dépravations, à la démoralisation des masses, il semble s'en préoccuper médiocrement: il a assez à faire avec la rentrée de ses bénéfices, l'administration des biens ecclésiastiques, l'éducation et l'établisse-

ment de ses enfants, le plus souvent assez nombreux.

Il est bien entendu
Que le troupeau n'est là que pour être tondu.

Toutefois cet honnête clergé se désole sur les maux qu'il est impuissant à guérir; j'aime à croire qu'il prie Dieu sincèrement de faire des miracles pour soulager tant de détresses physiques et morales; mais la prière ne saurait être efficace quand les actes ne viennent pas s'y joindre. «*Aide-toi, le Ciel t'aidera.*» Rien de plus vrai. En définitive le mal empire. C'est là que l'intervention du Catholicisme serait salutaire. Quel bien elle produirait! Quel baume verserait la main du prêtre de Dieu sur les plaies gangrenées d'une grande nation!

On ne compte pas moins de cent mille filles perdues dans la capitale du Royaume-Uni. «C'est donc, dit un auteur, une population entière livrée habituellement à tous les emportements de la débauche. Il faut aller en Chine, à Nankin ou à Pékin, pour trouver quelque chose d'égal en fait de corruption et de dévergondage de mœurs. Du vice au crime

la transition est facile. Soixante-dix mille arrestations en moyenne ont lieu chaque année, seulement à Londres, et sur ce nombre près de cinquante mille pour crimes : c'est une arrestation par quarante habitants. »[1]

D'après un statisticien anglais, il est telles parties de la Grande-Bretagne où les progrès de la démoralisation sont si effrayants que, dans une localité où, en 1820, le nombre des crimes n'était que de quatre-vingt neuf, il a atteint, en 1837, le chiffre formidable de trois mille cent soixante-seize.[2]

«La promiscuité des sexes et le commerce des enfants sont des choses qu'on ne connaît pour ainsi dire pas en France et qui, en Angleterre, se pratiquent et s'étalent honteusement dans les villes et même, chose monstrueuse ! dans les campagnes. Et cela tient tellement à l'impuissance du protestantisme qu'en Angleterre, même dans ce pêle-mêle de corruption, qui fait reculer le français auquel

[1] T. R. P. Ventura. — *Conférences de 1854 à Notre-Dame.*
[2] Allson. — *England as it is.*

les agents de police le donnent en spectacle de curiosité, rien qu'à la pudeur et à l'aspect de la famille on reconnaît les catholiques irlandais que la misère y a confondus et on y retrouve l'homme.» [1]

Et de fait, ces turpitudes se conçoivent. Les questions sociales sont complexes : le manque de principes produit infailliblement la dépravation, la dépravation engendre la misère qui, elle-même, devient la source de toutes les abjections et de toutes les infirmités morales. C'est au clergé qu'il appartient d'exercer une action moralisatrice sur les sociétés.

Si des petits nous remontons aux grands, que voyons-nous? Rien de mieux, rien de plus élevé. Privée par son culte positif, et qui lui impose en quelque sorte une vie positive, de tout idéal, de ce sentiment épuré qui, en rapprochant l'homme de son Créateur, l'emplit des plus doux rayonnements et des plus suaves harmonies, l'aristocratie anglaise vit désœuvrée, attristée, livrée à de fades jouissances maté-

[1] Nicolas. — *Du Protestantisme.*

rielles, à des spéculations, à des courses, au spectacle de luttes barbares et d'un caractère ignoble. Suivant l'expression d'nn publiciste moderne: « Elle tourmente ses richesses jusqu'à ce qu'elle finisse par le suicide et l'ennui. » [1]

A propos de l'Allemagne, j'ai déjà fait ressortir que le suicide était une maladie née du protestantisme. J'ai à revenir sur cette grave question relativement à l'Angleterre, pnisque c'est dans ce pays que la monstrueuse folie de la destruction individuelle atteint son paroxysme. Ainsi, après trois cents ans, les mêmes faits, procédant des mêmes causes, se retrouvent sur des sols différents et chez des peuples de caractères, sinon entièrement opposés, au moins dissemblables sur une infinité de points.

Pent-être essayera-t-on de m'objecter des considérations de climat ou d'influences atmosphériques particulières. A cela je répondrai qn'il n'en est rien. Les influences sont purement d'ordre moral: elles proviennent du

[1] M. Faucher. — *Etudes sur l'Angleterre*, Tome I.

découragement des âmes livrées à la seule direction de la raison humaine, le plus incertain, le plus variable, le plus insuffisant de tous les guides quand il n'est pas fortifié par la foi. C'est, je le répète, l'impuissance radicale du protestantisme qui éclate dans ce fait, comme dans tous ceux que je viens d'énumérer, comme aussi dans une foule d'autres que le manque d'espace m'oblige à passer sous silence. La preuve en est que, non seulement le suicide, mais encore la folie, si fréquents l'un et l'autre dans l'Angleterre protestante, sont extrêmement rares, pour ne pas dire inconnus, dans l'Irlande catholique, soumise cependant aux mêmes influences extérieures.

« On n'a pas connaissance, dit un penseur d'un grand mérite que j'ai déjà cité, qu'un seul irlandais catholique se soit, dans ce siècle, donné volontairement la mort. Cependant la cruauté anglicane n'épargne pas à cette contrée héroïque d'horribles souffrances et d'inexprimables douleurs. La femme du fermier en haillons, envoyant voter son époux

pour O'Connell, et lui disant : « Souviens-toi de l'âme et de la liberté, » a appris au monde que l'Irlande, cette sœur cadette si grande et si malheureuse, ne demandait à sa sœur aînée l'Angleterre que « la liberté de la foi et la justice de la liberté. » On les lui a refusées ; et cette noble race d'hommes braves, robustes, énergiques, d'un caractère fier, d'une pauvreté honnête, d'un dévouement héroïque, d'une fidélité à toute épreuve, n'en est pas moins harcelée au sujet de ses croyances et écrasée par l'injustice ! Cependant, obligé de s'exiler volontairement et d'aller demander aux îles perdues au milieu de l'immensité de l'Océan le pain du travail pour se nourrir lui et sa nombreuse famille, l'Irlandais se confesse, communie, s'embarque, lance un dernier regard d'amour sur sa patrie chérie, laisse échapper de ses lèvres la sublime parole du pardon pour les artisans dénaturés de son infortune et, les yeux mouillés de larmes, mais la tranquillité sur le front, la résignation dans le cœur,

il part... mais il ne se suicide pas! Tandis que le protestant anglais impuissant, désarmé en présence du malheur, s'affaisse sous son poids et, avec moins de raisons que l'irlandais de haïr la vie, s'en débarrasse, avec un horrible sang-froid, par le pistolet, par le rasoir ou par la cravate. »[1]

Le même auteur ajoute plus loin :

« Il en est de même des autres pays protestants et particulièrement aux États-Unis : les cas de suicides, si rares dans les pays catholiques, y sont plus fréquents que les cas d'apoplexie et ils n'y font aucune impression. »[2]

Je viens de prononcer le nom des États-Unis. Si le regard étend ses investigations de ce côté de l'Océan, il y rencontre les mêmes misères, les mêmes vices, les mêmes turpitudes revêtus du manteau de la démocratie. La cause première de cette situation est la même. C'est qu'indépendamment de

[1] P. Ventura de Raulica. — *La raison philosophique et la raison catholique.* T. III.

[2] P. Ventura, *même ouvrage.*

l'importation directe de l'anglicanisme, faite par la Grande-Bretagne dans ses colonies du Nord-Amérique, à la suite des guerres civiles nées du protestantisme, l'Europe, à diverses époques, rejeta sur ce sol vierge les écumes des sectes qui s'étaient formées dans son sein comme un cancer dévorant. Ces écumes contribuèrent puissamment à propager les principes délétères sous l'influence desquels se débat l'Europe depuis trois cent cinquante ans. Les effets ont été les mêmes là-bas qu'ici. Tout le monde sait à quel point est policée la race Anglo-Américaine!... S'étendre davantage sur ce point serait donc puéril, puisqu'il est connu de chacun que ce qui se voit dans le Royaume-Uni se trouve dépassé de beaucoup sur les territoires républicains de l'Union.

Je m'arrête afin d'éviter la monotonie des citations multipliées sur un même sujet; aussi bien ai-je suffisamment démontré ce que je voulais mettre en lumière, à savoir que le mal moral qui dévaste les âmes, le mal

intellectuel qui égare les esprits, le mal physique qui flétrit les corps, les révoltes qui désorganisent les sociétés, c'est-à-dire le vide, le doute, la dépravation, le mépris de toute règle, la négation de toute autorité ont plus ou moins directement leur source première dans la grande hérésie du XVIe siècle.

Pour compléter cette seconde partie de mon travail il me reste à établir que le philosophisme du XVIIIe siècle, suite naturelle des idées réformistes et réminiscence des philosophies matérialistes de l'antiquité païenne, est venu apporter au monde son contingent de misères physiques et morales, et compléter l'œuvre de destruction si bien commencée par les démoralisateurs des diverses écoles de Luther, Henri VIII, Zwingli et Calvin. S'il était permis d'en douter sur mon attestation, appuyée par les faits, je dirais au lecteur de prêter l'oreille à une voix puissante qui ne peut manquer d'avoir pour lui une bien autre autorité que la mienne. Voici ce que dit le célèbre P. Ventura, auquel

j'ai fait de nombreux et remarquables emprunts dans les quelques pages qui précèdent :

« Ce philosophisme n'est que l'enfant légitime et naturel du protestantisme, n'est que le protestantisme lui-même sur une plus large échelle, n'est que le protestantisme prononçant son dernier mot et appliquant à la société les dernières conséquences de ce principe qui fait sa vie : *Croyez ce qu'il vous plaît de croire et vivez comme vous croyez.* C'est à l'école panthéiste, matérialiste, athée des philosophâtres hollandais et anglais, Spinoza, Bayle, Collins, Woolston, Gibbon, Hume, que se sont formés les philosophâtres français du XVIIIe siècle ; et de nos jours même, c'est dans l'Allemagne protestante que, comme nous l'avons souvent remarqué dans nos conférences, on est allé ramasser le rationalisme stupide et funeste qu'on a importé en France. » [1]

[1] P. Ventura de Raulica. — *La raison philosophique et la raison catholique*. T. III.

TROISIÈME PARTIE.

LES PHILOSOPHES.

Leurs idées, leurs principes, leur morale et leurs actes.

Digitized by Google

TROISIÈME PARTIE.

LES PHILOSOPHES.

Leurs idées, leurs principes, leur morale, leurs actes.

„Je suis obligé d'avertir que cette philosophie, que je traite (grâce au ciel) „avec tout le mépris qu'elle mérite, n'est „uniquement que celle des écrivains qui „se sont eux-mêmes appelés Philosophes, „parcequ'ils prêchaient l'athéisme, l'irré„ligion, l'impiété, la haine de toute auto„rité légitime, le mépris de toutes les „vérités morales, la destruction de tous „les liens de la société etc. Ces hommes „pouvaient avoir d'ailleurs de l'esprit, „des connaissances et même du talent „dans d'autres parties; mais assurément „il ne sera pas difficile de prouver que „toute leur doctrine faite, disaient-ils, „pour éclairer le peuple, était le chef„d'œuvre de l'ignorance et de l'absurdité „et, qu'en un mot, ils ont été les dignes „précurseurs des hommes révolution„naires, des Chaumette, des Hebert et „des Marat."

La Harpe. — *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire. Liége 1797.*

Maintenant que nous avons vu la réforme au travail, que nous connaissons les résultats

qu'elle a produits, occupons-nous des hommes qu'elle a engendrés; étudions les principes et les œuvres des philosophes du XVIIIe siècle, ces prétendus moralisateurs du genre humain! Pour atteindre ce but, il suffit d'ouvrir leurs livres, de rappeler leurs paroles. Il est bon de préciser ce que, par les idées et les actes, c'est-à-dire par les semences et les fruits, ces hommes ont fait pour le bien général et pour les progrès de la civilisation.

On conçoit que, dans le cadre que je me suis tracé, je ne puis qu'indiquer d'une manière sommaire ce qui a rapport à leurs doctrines. Mais cela suffira à faire ressortir à quoi tendaient les efforts de ces fauteurs de trouble, dont la vie ne fut guère qu'une longue lutte contre la raison au nom de laquelle ils déployaient leur drapeau, contre la justice qu'ils affectaient hypocritement d'invoquer, contre la vérité dont ils s'efforçaient d'obscurcir l'éclat, contre la religion enfin, qu'ils prenaient ouvertement à partie; car, ne le perdons pas de vue, c'est contre ce

rempart des libertés humaines que s'exercèrent tous les efforts et toutes les fureurs de cette phalange. Ils savaient bien que rien ne pouvait être radicalement changé dans l'ordre politique et social tant que la sainte Église romaine resterait debout; ils savaient qu'elle étendait ses ailes puissantes sur l'édifice créé par elle et qu'elle ne souffrirait point un alliage impur dans l'œuvre qu'elle avait accomplie au prix d'innombrables sacrifices. Ils se dirent alors qu'il fallait à toute force la détruire pour établir leur pouvoir sur ses ruines. C'était une tâche immeuse, impossible, mais qui tenta leur audace. Des souverains puissants l'avaient entreprise sans succès, des sectaires ambitieux l'avaient tentée sans résultat sensible; aveuglés par leur orgueil les philosophes ne la crurent pas au-dessus de leurs forces. Tandis qu'ils forgeaient avec ardeur les armes de la révolution, tandis qu'ils écrivaient le code de la démagogie future, ils se sentaient pénétrés de cette pensée de l'âne de la fable: « Notre ennemi c'est notre

maître.» Les ambitieux, les orgueilleux, les débauchés ont au surplus une horreur instinctive de toutes les puissances morales qui opposent un obstacle à leurs desseins ou à l'assouvissement de leurs passions. Ils ne peuvent souffrir une censure; ils n'admettent ni une entrave, ni une controverse; ils sont tyranniques dans leurs désirs et absolus dans leurs volontés.

C'est en vertu de cette tendance que les premiers associés dressèrent leur plan de campagne, sans plus se soucier de l'état d'anarchie politique et morale dans lequel ils allaient plonger les peuples en leur arrachant leur foi séculaire, cette foi douce, pure, consolante, à l'ombre de laquelle avaient grandi tant de générations et étaient écloses taut de libertés. Ils attaquèrent le Christianisme au cœur, s'efforçant par tous les moyens de le rendre méprisable, ridicule, odieux dans son principe et dans son essence. En veut-on une preuve?... Écoutons le chef de cette bande noire de la pensée chrétienne,

qui martelait, jusqu'à ce qu'il fut miné, l'édifice des croyances et des consolations. Voici les paroles de Voltaire :

« Un homme un peu sensé ne peut voir en Jésus qu'un *paysan* [1] dont le seul but était de faire une petite secte dans la populace des campagnes. Il prêcha quelquefois une bonne morale : tous les sectaires commencent ainsi par toute la terre. Mais sa prétendue religion avilit l'âme, fait mourir le corps de faim, réduit les peuples à la mendicité et par conséquent à la nécessité du crime. Le Christianisme expose les rois au premier dévot assassin ; il a couvert la terre de sang, de carnage et de malheurs de toute espèce. » [2]

C'est par de tels blasphêmes que l'on procédait à cette œuvre infernale dont, par malheur, les ravages ont été si terribles depuis un siècle qu'elle a commencé. Mais je ne veux pas laisser à Voltaire le bénéfice d'un

[1] On voit que le „*jeune villageois*“ de M. Renan n'a pas même le mérite de la nouveauté. Dire que l'absurde trouve aussi des plagiaires !...

[2] Voltaire. — *Mélanges philosophiques.*

pareil outrage; je veux montrer que ces paroles n'ont été écrites par lui qu'en vue des besoins de sa cause; je veux qu'il s'inflige à lui-même le plus éclatant démenti. Écoutez-le, il va se réfuter et rendre au Sauveur des hommes, qu'il calomnie et qu'il insulte, toute la justice qui lui est due. C'est que Voltaire est un philosophe précieux: on trouve tout chez lui, selon que les circonstances ont dirigé sa plume: un jour le pour, le lendemain le contre; le vrai, puis le faux. Il est loisible de le prendre tour à tour pour allié ou pour adversaire.

« Toutes les vertus humaines, dit-il, pouvaient se trouver chez les anciens, je l'avoue; mais les vertus divines ne sont que chez les chrétiens. Le Christianisme produit, dans les âmes qu'il a pénétrées, un courage supérieur et des vertus supérieures aux vertus humaines. L'humilité chrétienne est la perfection de la vertu. Voir d'un même œil la couronne et les fers, la santé et la maladie, la vie et la mort; faire des choses admirables et

craindre d'être admiré; n'avoir dans le cœur que Dieu et son devoir; n'être touché que des maux de ses frères et regarder les siens comme une épreuve nécessaire à sa sanctification; être toujours en présence de son Dieu; n'entreprendre, ne réussir, ne souffrir, ne mourir que pour lui : voilà le héros chrétien : voilà Saint-Louis. »[1]

Il y a là une sincère admiration qui réfute victorieusement la sortie que j'ai rapportée plus haut. Mais ceci n'est rien encore, et, en fait de contradictions et d'incohérences dans les principes et les idées, nous en verrons bien d'autres !

Le besoin d'établir leur influence faisait des philosophes du dernier siècle les flatteurs les plus empressés, souvent les plus serviles, des princes qu'ils avaient entrainés sous leur bannière ou qu'ils s'efforçaient d'attirer dans leur ligue. Une fois à l'œuvre, ils ne reculèrent devant aucun moyen ni devant aucune bassesse pour arriver à « *Écraser*

[1] Voltaire. — *Panégyrique de St. Louis.*

l'infâme, » c'est-à-dire la religion chrétienne, cette religion du cœur qui sanctifie l'âme, l'élève, la grandit, la console et la mène vers la perfection. Bientôt la machine dissolvante fonctionna, sinon avec ensemble, du moins avec cette ardeur que l'esprit du mal inspire toujours à ses adeptes. Il y avait, au surplus, réelle tentative de créer une religion nouvelle, ayant ses assises sur le paganisme, l'épicurisme, le platonisme etc. : un singulier mélange de diverses philosophies anciennes, dans lequel une large part eût été faite aux jouissances de la chair. C'est invariablement là la principale amorce des fondateurs de sectes lorsqu'il s'est agi de pêcher des adeptes. Mahomet et Luther n'avaient point procédé différemment et plus tard nous verrons les Saints-Simoniens, les Mormons, les Fouriéristes suivre la même voie. En flattant les passions et les vices des hommes on est à peu près certain de les séduire. Le triomphe du Christianisme est le seul exemple d'un succès obtenu par des moyens

diamétralement opposés. C'est là la preuve la plus évidente de la divinité de l'origine de l'Église chrétienne. Il n'y a qu'une influence d'en haut qui ait pu subjuguer les hommes par des vertus contraires aux penchants de leur nature et exalter leur âme jusqu'à l'enthousiasme qui fait une félicité du martyre.

Ce qui tempéra quelque peu l'action dissolvante de la ligue philosophique, c'est qu'entre tous les sectateurs régnait le plus souvent la même division que j'ai signalée parmi les apôtres de la réforme. Ils n'étaient d'accord que sur un seul point: DÉTRUIRE ! Le mal n'édifie pas ; rien ne prospère là où la base est vicieuse ; aussi n'en est-il pas de même de la religion Catholique : son admirable unité de pensée et d'action est un des secrets de sa puissance. C'est qu'elle s'appuie d'ailleurs sur des idées saines, sur des principes vrais, sur un fondement légitime et sacré ; c'est qu'elle est animée du souffle de Dieu, tandis que toutes ces entreprises, for-

mées contre elle dans un but d'ambition, sont l'œuvre de l'Esprit du mal. J'ai tout-à-l'heure parlé incidemment de Voltaire. Je vais donner une certaine extension à cette grande personnalité. Voici le portrait fort adouci qu'en fait un orateur chrétien justement célèbre :

« Né avec un esprit prodigieux, Voltaire verse le ridicule à pleines mains sur ce qu'il y a de plus sacré; assaisonne l'obscénité par le blasphème et le blasphème par l'obscénité; travestit avec une malice réfléchie le Christianisme, ses livres saints et son histoire; propage dans la nation entière cet esprit de scepticisme, de frivolité, de moquerie qui ne croit à rien, se joue de tout, s'amuse des vices des hommes comme de leurs travers, affaiblit l'horreur du crime, relâche les liens de la société et dispose tout gaîment pour la dissolution universelle des mœurs et des lois.»[1]

A raison même de tous ses vices de nature, Voltaire devint le chef de la ligue

[1] Frayssinous. — *Défense du Christianisme.*

établie contre Dieu et son Église. Ceux qui suivaient cet homme ne faisaient en quelque sorte qu'obéir au mot d'ordre donné par lui, et, bien qu'ils partageassent ses idées, ils n'eussent peut-être pas été, sans lui, aussi acharnés qu'ils le furent. Je me contenterai donc de constater leur existence par quelques citations caractéristiques extraites de leurs ouvrages.

Maintenant approche, vieil Arouet; viens nous faire entendre ta voix tour à tour sonore, aigre et sifflante. Viens te montrer à l'œuvre, entrainant dans le cours de tes évolutions les forces destructives secondaires de même nature que la tienne, comme une sombre planète, lancée à travers l'espace, attire dans son mouvement rapide les satellites qui l'entourent. « A tout seigneur tout honneur! » dit le proverbe. Parais donc... parle... on t'écoute! Et, ayant montré comment t'a jugé un chrétien ton adversaire, je ferai voir combien plus sévèrement te jugeaient les philosophes tes amis. J'ouvre au hasard les nombreux vo-

lumes de la *Correspondance*, et j'y trouve ce qui suit :

«Il ne faut que cinq ou six philosophes qui s'entendent bien pour renverser le colosse.» (La religion.) [1]

« J'avoue qu'on ne peut attaquer *l'infâme* (la religion) tous les jours par des écrits raisonnés. Mais on peut aller *per domos* semer le bon grain. » [2]

«Serait-il possible que cinq ou six hommes de mérite (lui et ses complices), qui s'entendront, ne réussissent pas, après les exemples que nous avons de douze *faquins* (les apôtres) qui ont réussi ? » [3]

Malgré toute sa finesse Voltaire oublie que ces douze faquins possédaient trois choses essentielles qui lui faisaient complètement défaut : l'appui de Dieu, une foi profonde et l'amour du bien. Avec cela de simples pê-

[1] **Voltaire.** — *Correspondance*, *lettre à d'Alembert*, du 6 septembre 1757.
[2] *id.* *id.*, *lettre à M. Thiériot*, du 28 juillet 1760.
[3] *id.* *id.*, *lettre à d'Alembert*, du 24 juillet 1760.

cheurs pouvaient conquérir le monde; avec le génie du mal on l'agite, on le trouble, on le démoralise sans se l'asservir. Voilà maintenant le fond vrai de sa philosophie et de son amour de l'humanité. Il écrit à d'Alembert :

« Moquez-vous de tout et soyez gai. »[1]

« Éclairez et méprisez le genre humain. »[2]

« La philosophie ne sera jamais faite pour le peuple : la canaille d'aujourd'hui ressemble en tout à la canaille qui végétait il y a quatre mille ans. »[3]

On doit convenir que l'opinion du roi des philosophes modernes sur le peuple n'est pas très flatteuse pour celui-ci. Il ne met guère d'ambages pour exprimer le mépris que lui inspire cette *canaille qui végète*. On n'est pas plus impertinent, on ne montre pas plus de dédain des classes pauvres et de leurs

[1] **Voltaire.** — *Correspondance*, *lettre à d'Alembert*, du 19 janvier 1768.
[2] *id.* *id.* *lettre à d'Alembert*, du 19 février 1757.
[3] *id.* *id.* *lettre à M. Colini*, du 31 juillet 1775.

souffrances. Croyez-donc ensuite aux pompeuses déclamations de la secte philosophique en faveur du bonheur des hommes. Les autres membres de la ligue partageaient complètement cette manière de voir. Je le prouverai tout-à-l'heure. En attendant, voici d'autres exemples extraits du même:

« Quelque parti que vous preniez, je vous recommande *l'infâme* (toujours la religion), il faut la détruire chez les honnêtes gens et la laisser à la canaille, grande ou petite, pour laquelle elle est faite. »[1]

Quel est l'honnête homme qui ne briguera pas l'honneur de faire partie de la grande ou petite canaille? Ailleurs je retrouve la même pensée rendue sous une autre forme :

« Qu'importe, encore une fois, que notre tailleur et notre sellier soient gouvernés par frère Kroust et par frère Berthier? Le grand point est que ceux avec qui vous vivez soient forcés de baisser les yeux devant le philo-

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre à Diderot*, du 25 septembre 1762.

sophe. C'est l'intérêt du roi, c'est celui de l'État que les philosophes gouvernent la société. »[1]

Comme on sent bien que le besoin de domination est le mobile de toute cette guerre faite à la puissance romaine! En tout cas, l'on demeure très convaincu que si les sectateurs désirent s'élever ce n'est assurément pas pour s'occuper du bien-être des masses. C'est dans leur correspondance qu'il convient de saisir la pensée vraie de ces hommes acharnés au malheur des autres; on ne la trouve point ainsi exposée dans les écrits destinés à tromper le public.

«Il faudra bien à la fin, ajoute le vieux courtisan de tous les rois et seigneurs débauchés, que la bonne compagnie gouverne! Les monstres ecclésiastiques subsisteront, puisqu'ils sont rentés; mais petit à petit on limera leurs dents et on rognera leurs ongles. Je laisse à mes contemporains des limes et des ciseaux. »[2]

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre à Helvétius*, du 15 septembre 1763.
[2] *id.* *id*, *lettre au comte d'Argental*, du 15 septembre 1775.

Il disait vrai. La prescience du mal ne lui était pas étrangère. Ses contemporains, c'étaient Saint-Just, Robespierre, Danton, Couthon, Carrier et Marat. La lime et les ciseaux, c'était la guillotine que déjà l'on préparait dans l'ombre. La parade touchait alors à son terme : on allait bientôt commencer le drame.

Du reste, le chef des démolisseurs est infatigable : il ne cesse d'écrire à ses associés dont il stimule l'ardeur par ses louanges. Il n'épargne pas les épithètes flatteuses qui doivent monter au cerveau de ceux qu'il dirige. Il sait que l'ivresse ne pardonne pas, et, comme un général soucieux du succès, il grise ses soldats pour les rendre sans pitié durant la bataille. «Conrage, grand homme! Bravo, génie immortel! Ne vous ralentissez-pas, philosophe sans égal!... Sus à l'ennemi et pas de pitié!» C'est ainsi qu'il leur parle.

«Vive Félix! et *écrasez l'infâme*! Nous l'écraserons, nous l'écraserons!»[1]

[1] Voltaire. — *Correspondance*, *lettre à Damilaville*, du 14 août 1761.

« Poursuivez *l'infâme*. Je ne fais point de traité avec elle ! » [1]

« Adieu, mon grand philosophe ; *écrasez l'infâme !* » [2]

« Courez tous sus à *l'infâme !* habilement. Ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la philosophie et l'avilissement de *l'infâme !* » [3]

Qui pourrait jamais croire que c'est la même plume qui écrivait les doucereuses déclarations qui suivent :

« Je soumets mes écrits au jugement de l'Église... Je veux vivre et mourir tranquille dans le sein de l'Église catholique, apostolique et romaine, sans attaquer personne, sans nuire à personne, sans soutenir la moindre opinion qui puisse offenser personne : je déteste tout ce qui peut porter le moindre trouble dans la société. » [4]

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre à Damilaville*, 3 novembre 1762.
[2] *id.* *id.*, *lettre à d'Alembert*, du 12 juillet 1762.
[3] *id.* *id.*, *lettre à Damilaville*, mai 1761.
[4] *id.* *id.*, *lettre au R. P. Latour*, du 7 février 1746.

Ailleurs il dit encore :

«Très-Saint Père, votre Sainteté pardonnera l'audace que prend un des plus humbles fidèles, mais un des plus grands admirateurs de la vertu, de soumettre au chef de la vraie religion cette œuvre contre la fondation d'une secte fausse et barbare. A qui pourrais-je plus convenablement dédier la satire de la cruauté et des erreurs d'un faux prophète, qu'au vicaire et à l'imitateur d'un Dieu de paix et de vérité ? »[1]

Il n'est guère permis, on en conviendra, d'être plus misérable. Mais il n'importe ; continuons :

« Si vous n'êtes pas mon confrère dans une compagnie qui avait besoin de vous, soyez mon confrère dans le petit nombre des élus qui marchent sur le serpent et le basilic. Je vous recommande *l'infâme.* »[2]

Puis, quand ses associés ne vont pas assez

[1] **Voltaire.** — *Correspondance*, *lettre à Bénoit XIV*, du août 1745.

[2] *id.* *id.* *lettre à Helvétius*, du 11 mai 1761.

vite en besogne au gré de son impatience, le vieux possédé qui craint de voir périr son œuvre se démène, gourmande, tempête:

«Frère Protagoras, dit-il, se contente de rire de *l'infâme*, il ne l'écrase pas, et il faut l'écraser. *Ecrasez l'infâme*, vous dis-je ! »[1]

Dans un paroxisme de rage, il s'écrie:

«Il faut mourir noblement,

„Sur un tas de bigots immolés à mes pieds.

«Riez et aimez-moi; confondez *l'infâme*.»[2]

«On croit qu'une petite semence de moutarde produira beaucoup de fruits un jour; car vous savez que la moutarde et le royaume des cieux c'est tout un. Eh bien, que font les parlements? Veulent-ils faire renaître le temps de la fronde? Ont-ils le diable au corps? Mais ce ne sont pas là nos affaires: notre grande affaire est *d'écraser l'infâme*... il est sûr qu'il faut *écraser l'infâme*... mais sans se compromettre. »[3]

[1] **Voltaire.** — *Correspondance*, *lettre à Damilaville*, du 29 octobre 1763.
[2] *id.* *id.*, *lettre à d'Alembert*, du 28 avril 1761.
[3] *id.* *id.*, *lettre à Damilaville*, du 1 décembre 1763.

Cette réserve prudente mérite d'être appréciée... elle peint l'homme: méchant, haineux, mais craintif. Au reste, Voltaire ne cherche pas à s'en faire à accroire du côté du courage. Je ne sais plus dans quelle lettre au roi de Prusse il dit avec beaucoup de naturel: «Je ne suis qu'un vieux poltron et je veux mourir dans mon lit.»

Les mots: «*Écrasez l'infâme,*» étaient devenus chez le vieil athée la formule finale de toutes ses lettres à ses complices. On les retrouve presque à chaque page de sa correspondance, notamment aux dates des 26 décembre 1762; 2, 18, 30 janvier; 1er février; 2, 5, 11, 15 mars; 7, 11, 27, 28 mai; 23 juin; 8, 10, 12, 14, 17, 21, 23, 26, 29 août; 1er, 7, 9, 13, 15, 21, 28 septembre; 4, 6, 9, 16, 19 novembre; 6, 7, 11, 13, 15, 16, 26, 31 décembre de l'année 1763; 7, 18, 27, 30 janvier; 4, 13, 15, 26 février: 1er, 4, 11, 14, 16 mars 1764. C'était alors la période la plus fiévreuse de ses fureurs insensées

contre le Catholicisme. Ce qui peut de prime-abord paraître étrange, c'est qu'il attaquait avec une rage égale les prédicants ou réformés de Genève. Méconnaissant que sa philosophie toute empreinte d'idées de révolte et de désorganisation découlait des théories de Zwingli et de Calvin, il confondait dans ses invectives les ministres de l'Église bâtarde avec ceux de la vraie Église. C'est qu'au fond de la réforme même apparaissait toujours l'idée chrétienne, mutilée, affaiblie, sans vérité, dépouillée de son caractère de grandeur, il est vrai, mais trop sensible encore, du moment que les doctrines hérétiques ne foulaient point le Christ aux pieds et le laissaient subsister tout en le défigurant. C'était trop pour un homme qui se déclarait l'implacable adversaire du Sauveur. Ce qui prouverait cette haine abominable, si elle ne se révélait dans maint passage de ses livres, c'est que Voltaire signe hardiment sa lettre du 2 mars 1763, adressée au marquis d'Argence de Dirac, du nom de *Christmoque*.

Une aberration aussi caractérisée devait avoir pour effet de conduire celui qui s'en trouvait atteint à tous les crimes de lèse-humanité. Aussi l'homme qui se disait si soucieux du bonheur de ses semblables, et qui prétendait les éclairer avec le flambeau de la raison, ne voyait rien que de naturel dans l'acte du suicide. Son opinion à ce sujet était nettement arrêtée; il la formule ainsi dans une de ses lettres :

« .... M. Baron a la plus grande raison du monde de dire qu'il n'y aura pas un homme dans le parterre qui examinera si le suicide est chrétien ou non. De plus, il est bon de dire à l'ange exterminateur que le suicide n'est défendu dans aucun endroit de l'Ancien ni du Nouveau-Testament. Il y a une loi de Marc-Aurèle qui ordonne de ne point confisquer les biens de ceux qui se sont tués. Je me flatte que si nous sommes barbares au Châtelet nous ne le sommes point au théâtre. »[1]

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre au Marquis Thibouville*, 10 novembre 1777.

L'entendez-vous accuser les juges du Châtelet d'être encore plongés dans la barbarie, parcequ'ils considèrent le suicide comme un crime contre nature? Mais il augure mieux de la sagesse de la foule réunie dans un but de plaisir. Une telle morale et de telles idées n'émanent point d'un cœur paisible et heureux. La tristesse est au fond de tous ces sophismes. Il écrit un jour à Mme de Champbonnin :

« La vie n'est que de l'ennui ou de la crême fouettée. » [1]

Où la religion manque il n'y a point de rayonnements. Les lueurs de la foi seules réjouissent et illuminent une âme. Pourtant ne croyez pas que Voltaire se repente : jusqu'au bout il jouera son rôle et soutiendra la lutte horrible qu'il a entreprise. Arrivé aux limites de la vie, à l'heure où l'homme se replie sur lui-même et se recueille pour paraître devant son Juge, il s'écrie encore

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre à Mme de Champbonnin*, 17 novembre 1763.

avec ce ricanement cynique qui le suivra jusqu'à la tombe :

« J'ai aujourd'hui 84 ans. J'ai plus d'aversion que jamais pour l'Extrême-Onction et pour ceux qui la donnent. »[1]

Je pourrais multiplier ces citations. A quoi bon ? N'est-ce pas toujours le même refrain sur des airs différents et avec des variantes si peu sensibles qu'elles ne parviennent point à rompre la monotonie d'une farce philosophique qui dura plus d'un demi-siècle ? Quoiqu'il en soit, Voltaire a perverti le sens moral des sociétés modernes, il a répandu dans le monde, comme un poison, ce détestable esprit de raillerie et de scepticisme qui n'est pas une des moindres plaies de notre époque. On le vit substituer tour à tour l'adulation ou le sarcasme à la vérité ; il se montra le courtisan assidu d'un prince athée, qu'il tenta de trahir en proposant de livrer des secrets qu'il ne devait qu'à sa

[1] Voltaire — *Correspondance*, *lettre à Frédéric II*, du 25 novembre 1777.

confiance.[1] Dans un poëme libertin et trivial il s'appliqua à flétrir une des plus pures gloires de la France, une sainte fille qui aimait Dieu et sauva son pays. Les Anglais avaient brûlé Jeanne d'Arc, Voltaire tenta de la déshonorer. Il encensa le pape et il outragea la papauté. Quand la Prusse naissante, de complicité avec la Russie et l'Autriche, démembra la Pologne, il approuva ce grand forfait politique qui troublait jusqu'à la conscience peu timorée de l'impératrice Catherine. Tous les philosophes, à l'exception de Rousseau peut-être, applaudirent... Il est bon de rappeler de tels faits qui disparaissent trop souvent dans l'éclat de certaines renommées. En cent passages de ses écrits Voltaire débita les plus grossières invectives contre les jésuites qu'il accusait faussement d'éteindre les lumières et de fomenter tous les troubles. Il écrivait à Damilaville le 4 mars 1765 :

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre secrète du 5 juin 1753, et lettre à François Ier, Empereur d'Allemagne, même date.*

« J'ai quelque espérance dans *l'histoire de la destruction des Jésuites;* mais on n'a coupé qu'une tête de l'Hydre. Je lève les yeux au ciel, et je crie : *Écrasez l'infâme!..* »

Dans une autre circonstance, mû par d'autres nécessités, il avait embouché la trompette de la louange et fait, au sujet de ces mêmes religieux, la confession suivante :

« J'ai été élevé pendant sept ans chez des hommes qui se donnent des peines gratuites et infatigables à former l'esprit et les mœurs de la jeunesse. Depuis quand veut-on que l'on soit sans reconnaissance pour ses maîtres?... J'ai eu le bonheur d'être formé par plus d'un jésuite du caractère du P. Porée et je sais qu'il a des successeurs dignes de lui. Enfin, pendant sept années que j'ai vécu dans leur maison, qu'ai-je vu chez eux? La vie la plus laborieuse, la plus frugale, la plus réglée, toutes les heures partagées entre les soins qu'ils nous donnaient et les exercices de leur profession austère. J'en atteste des milliers d'hommes élevés par eux, comme

moi, il n'y en aura pas un seul qui puisse me démentir. C'est sur quoi je ne cesse de m'étonner qu'on puisse les accuser d'enseigner une morale corruptrice. Ils ont eu, comme tous les autres religieux dans des temps de ténèbres, des casuistes qui ont traité le pour et le contre des questions aujourd'hui éclaircies ou mises en oubli. Mais, de bonne foi, est-ce par la satire ingénieuse des *Lettres provinciales* qu'on doit juger de leur morale? C'est assurément par le P. Bourdaloue, par le P. Cheminais, par leurs autres prédicateurs, par leurs missionnaires. Qu'on mette en parallèle les *Lettres provinciales* et les sermons du P. Bourdaloue: on apprendra dans les premières l'art de la raillerie, celui de présenter des choses indifférentes sous des faces criminelles, celui d'insulter avec éloquence; on apprendra avec le P. Bourdaloue à être sévère à soi-même et indulgent pour les autres. Je demande alors de quel côté est la vraie morale et lequel de ces deux livres est utile aux hommes? J'ose le dire: il n'y a rien

de plus contradictoire, rien de plus honteux pour l'humanité que d'accuser de morale relâchée des hommes qui mènent en Europe la vie la plus dure, et qui vont chercher la mort au bout de l'Asie et de l'Amérique. Quel est le particulier qui ne sera pas consolé d'essuyer des calomnies quand un corps entier en éprouve continuellement d'aussi cruelles etc. etc. ? »[1]

Cette lettre n'a pas moins de cinq pages compactes sur le même ton.

Abstraction faite de son immense esprit, il y avait en Voltaire un singulier mélange de ruse, de cynisme, d'audace, d'orgueil, d'envie et d'obscénité. Nature essentiellement complexe, il disait avec raison : « Quand je travaille pour le public je parle à l'imagination des hommes, à leurs faiblesses, à leurs passions ; »[2] mais quand il s'épanchait dans l'intimité, avec ses complices, il dévoilait toute la laideur de ses sentiments. La

[1] Voltaire. — *Correspondance*, *lettre au R. P. Latour* du 7 février 1746.

[2] *Lettre au roi de Prusse*, du 31 décembre 1749.

lutte était son élément naturel, la discorde faisait ses délices, le mal l'épanouissait jusqu'à la félicité. On eût dit une âme pétrie par les mains du mauvais Esprit lui-même, sur laquelle cependant quelques rayons de soleil étaient descendus. Comme les oiseaux de mauvais augure, Voltaire sentait venir l'orage; il répétait avec son ricanement sinistre :

« Tout ce que je vois jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. Les français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens seront bien heureux : ils verront de belles choses. »[1]

Rousseau disait de Voltaire :

« Ce fanfaron d'impiété, ce beau génie et cette âme basse, cet homme si grand par ses talents et si vil par leur usage, nous

[1] *Lettre au marquis de Chauvelin*, du 2 avril 1764.

laissera de longs et cruels souvenirs de son séjour parmi nous. La ruine des mœurs, la perte de la liberté, qui en est la suite inévitable, seront chez nos neveux les monuments de sa gloire et de sa reconnaissance. »[1]

Ah que Fréderic II, lui aussi, connaissait bien son disciple et ami! Il faut voir comme il le traite de toute la hauteur de son dédain lorsqu'il se voit joué, dupé, bafoué par lui:

« D'Arnaud a eu des torts envers vous; un homme généreux les lui eût pardonnés, un homme vindicatif poursuit ceux qu'il prend en haine. Enfin, quoique D'Arnaud ne m'ait rien fait, c'est par rapport à vous qu'il est parti d'ici. Vous avez été chez le ministre de Russie lui parler d'affaires dont vous n'aviez pas à vous mêler, et l'on a cru que je vous en avais donné la commission. Vous vous êtes mêlé des affaires de Mme Bentinck sans que ce fût certainement de votre département. Vous avez la plus vilaine affaire du monde avec le juif. Vous avez fait un train affreux

[1] Rousseau. — Tome XVI. Paris 1817.

dans toute la ville. L'affaire des billets saxons est si bien connue en Saxe qu'on m'en a porté de grièves plaintes. Pour moi, j'ai conservé la paix dans ma maison jusqu'à votre arrivée, et je vous avertis que si vous avez la passion d'intriguer et de cabaler vous vous êtes très mal adressé. J'aime les gens doux et paisibles qui ne mettent point dans leur conduite les passions violentes de la tragédie : en cas que vous puissiez vous résoudre à vivre en philosophe, je serai bien aise de vous voir, mais si vous vous abandonnez à toutes les fougues de vos passions et que vous en vouliez à tout le monde, vous ne me ferez aucun plaisir de venir ici et vous pouvez tout autant rester à Berlin. » [1]

Bientôt Frédéric est attendri par les adulations et les supplications du philosophe; il pardonne et un raccomodement s'opère. Mais moins de deux ans plus tard, irrité par de nouvelles trahisons de son favori, le roi athée lui écrit de rechef :

[1] *Lettre de Frédéric II à Voltaire*, du 24 février 1751.

« Votre effronterie m'étonne après ce que vous venez de faire et qui est clair comme le jour. Vous persistez au lieu de vous avouer coupable; ne vous imaginez pas que vous me ferez croire que le noir est blanc; quand on ne voit pas, c'est qu'on ne veut pas tout voir; mais si vous poussez l'affaire à bout je ferai tout imprimer et l'on verra que, si vos ouvrages méritent qu'on vous érige des statues, votre conduite vous mériterait des chaînes. »[1]

Je n'ajouterai rien à ces traits tracés par la main de l'amitié. Ils résument tout un côté du caractère de l'homme.

On peut juger, d'après cette rapide esquisse que si la civilisation du monde a progressé depuis un siècle, ce n'est pas à l'influence de Voltaire qu'on en est redevable. Nous allons voir si ses disciples et émules ont pris une plus large part que lui à ce mouvement des peuples dans la voie de la perfection sociale.

[1] *Lettre de Frédéric II à Voltaire*, décembre 1752.

La réforme avait eu son royal apôtre ; la philosophie eut le sien qui, dans son genre, valait bien l'autre, puisqu'il ne lui cédait ni en dépravation, ni en impiété, ni en ignominie. Voici l'opinion d'un historien libre-penseur sur le philosophe couronné :

« Frédéric nie l'âme et la liberté.[1] Il se rendait la fable des cours par des travers de mauvais poëte et par un vice ignoble et révoltant. »[2] Il est bon de se pénétrer de cette vérité, que ce ne sont point ses vertus qui lui ont mérité le surnom de GRAND.

On est fondé à juger l'homme par son entourage. Il avait choisi pour médecin un philosophe matérialiste du nom de La Mettrie. Cet homme, « dans ses cyniques ouvrages, combinant la physique mécanique de Descartes, séparée de sa métaphysique, avec le sensualisme, niait toute morale, toute conscience, toute distinction du bien et du mal et faisait du monde un ensemble éternel de mouve-

[1] **Henri Martin.** — *Hist. de France*, T. XV, p. 401.
[2] Idem. *Même ouvrage*, T. XVI, p. 4.

ments sans moteur et de l'homme une machine sensitive. » [1]

Avec un tel homme pour médecin, Frédéric avait choisi Voltaire, d'Alembert, Diderot et Maupertuis pour amis. Son intolérance était telle, qu'ayant fondé à Berlin une académie philosophique où il accueillait toutes les opinions les plus divergentes, il en excluait les catholiques. Cette distinction est bien conforme à l'esprit de la secte. Il professait du reste pour le peuple le même dédain que nous avons entendu exprimer à Voltaire. Voici comment, en mauvais vers, il qualifiait les soldats de son armée, dont il faisait, au profit de son ambition, une consommation si considérable :

„Nous avons vu dans nos travaux
Combats, escarmouches et sièges,
Mines, fougasses et cent pièges
Et moissonner dame Atropos
Fesant rage de ses ciseaux
Parmi la cohue imbécile
Qui suit d'un pas fier et docile
La trace de ses généraux.“ [2]

[1] Henri Martin. — *Hist. de France.* T. XVI, p. 2 et 3.
[2] Frédéric II. — *Lettre à Voltaire* du 2 juin 1741.

Cette *cohue imbécile* était entre ses mains un instrument qui servait à agrandir ses états, à fonder sa puissance et à attenter à la liberté des peuples. Mais il est juste de ne pas oublier que la reconnaissance n'a point d'autels dans le temple de la Raison.

Voltaire avait dit de lui :

„Mais le héros de Sans-Souci,
En qui tant de lumière abonde,
Fait peu de cas de l'autre monde
Et se moque de celui-ci.“ [1]

Frédéric écrivait à son panégyriste :

« Vous êtes immortel, j'en conviens ; moi qui ne crois pas trop à un être distinct du corps qu'on appelle *âme*, vous me forceriez d'y croire. » [2]

En même temps qu'il niait l'âme, il niait Dieu et appelait le Christ un « *garçon charpentier juif* » [3]

En sa qualité de bon politique, il avait combiné un plan pour renverser la religion,

[1] **Voltaire.** — *Correspondance*, *lettre à Frédéric II*, du 31 décembre 1749.

[2] **Frédéric II.** — *Lettre à Voltaire*, du 23 février 1775.

[3] Le même. — *Lettre à Voltaire*, du 27 juillet 1775.

qu'à cette époque et dans ce monde agité de la philosophie il était de mode d'appeler superstition et fanatisme. «Il ne faut pas d'abord, disait-il, toucher aux évêques. Mais si l'on parvient à diminuer les moines, surtout les ordres mendiants, le peuple se refroidira : celui-là moins superstitieux, permettra aux puissances de ranger les évêques selon qu'il conviendra au bien de leurs états. C'est la marche à suivre : miner sourdement et sans bruit l'édifice de la déraison, c'est l'obliger à s'écrouler lui-même.»[1]

Que pensera le plus simple bon sens de ce plan révolutionaire d'un roi athée?

«C'est à Bayle, votre prédécesseur, et à vous sans doute, qu'est due cette révolution qui se fait dans les esprits. Mais disons la vérité : elle n'est pas complète. Les dévots ont leur parti et jamais on ne l'achèvera que par une force majeure. C'est du gouvernement que doit partir la sentence qui *écrasera l'infâme!*»[2]

[1] **Frédéric II.** — *Lettre à Voltaire*, du 13 août 1775.
[2] Le même. — *Lettre à Voltaire*, 8 septembre 1775.

Le digne homme ne négligeait rien, d'accord en cela avec les autres philosophes, pour traiter notre sainte religion comme il traitait la Pologne. Plus tard, il dit encore au même :

« Les philosophes pouvaient prospérer chez les grecs et chez les romains, parceque la religion des gentils n'avait point de dogmes. Mais les dogmes de notre *infâme* gâtent tout ! »[1]

En vérité ces dogmes étaient fort gênants ! Et c'est un Roi, un homme jaloux, en tout ce qui le concerne, du maintien du principe d'autorité, qui s'exprimait ainsi, suivant sur le champ de foire l'histrion dont il avait embouché la trompette. Toute cette correspondance de Frédéric avec Voltaire est d'ailleurs émaillée de lazzis et de traits d'une trivialité qu'il serait impossible de rappeler dans ce livre, tant il se concilient peu avec le respect dû au lecteur et avec l'idée de la grandeur souveraine.

Sans aller plus loin avec ce roi orné de

[1] Frédéric II. — *Lettre à Voltaire* du 10 février 1777.

tous les vices, dont il se faisait hardiment une couronne, je poserai une question. A quoi pouvaient conduire ces doctrines, ces idées, cette morale chez un homme affranchi de tout frein ? Sinon aux plus criantes iniquités, aux plus honteux excès, à tous les découragements, à la pensée du suicide. En effet, sans vouloir parler ici de sa politique injuste et envahissante, de ses débauches contre nature, je me contenterai de le montrer au milieu de ces crises dont toute existence humaine est plus ou moins traversée. Sa sœur meurt et il s'écrie :

« Il y a des malheurs réparables par la constance et par un peu de courage ; mais il y en a d'autres contre lesquels toute la fermeté dont on veut s'armer et tous les discours des philosophes ne sont que des secours vains et inutiles. »[1]

On ne reconnaît pas plus hautement l'impuissance de la philosophie. Là où la foi n'est pas, la raison ne saurait y suppléer. Il n'y

[1] **Frédéric II.** — *Lettre à Voltaire*, du 6 novembre 1758.

a que la religion capable de consoler les grandes afflictions de l'âme : les âmes privées d'elle ne trouvent de recours que dans l'anéantissement de la vie qui apporte un terme à la douleur terrestre.

Un an auparavant, en présence d'une épreuve d'une autre nature, le roi philosophe fut sur le point de mettre fin à ses jours. Pris entre les ennemis qu'avait suscités contre lui sa politique ambitieuse, « la pensée du suicide vint à Frédéric. Il l'exprima dans une épître au marquis d'Argens, qui est peut-être le plus singulier monument de son étrange caractère ; c'est un mélange de lamentations, de bravades héroïques, de maximes matérialistes, d'appels à la mémoire des *héros de la liberté*, des Caton, des Brutus, dont il va suivre l'exemple. On ne voit pas trop, fait observer l'historien auquel j'emprunte ce passage, quel rapport le despote de Prusse pouvait trouver entre lui et les *héros de la liberté*. »[1]

[1] Henri Martin. *Hist. de France*, T. XV, p. 518.

On est effrayé de la profondeur du vide qu'on sent dans ces âmes en délire, lorsqu'elles en viennent aux prises avec l'adversité. C'est une mort morale... tout est dévastation. Puis, quel exemple pour des peuples destinés à recevoir d'en haut la lumière ! On me concèdera assurément que celui-ci n'a guère concouru à les éclairer, à les moraliser, à les améliorer. Mais passons à d'autres.

Voici Montesquieu qui apparaît tout armé de sarcasmes contre la religion et ses ministres, c'est-à-dire contre la vérité et ceux qui la propagent. Celui-ci a une toute autre allure. Au lieu de détruire, il semble vouloir édifier, dans la prévision sans doute des ruines qui vont se faire. Avec lui, ce sont des théories politiques et sociales qui s'étalent au grand jour de la publicité. Il rêve une république, une de ces fantaisies comme il en pousse dans les cerveaux de vingt ans, en un mot la seule possible, en ce sens qu'elle est circonscrite aux limites d'un livre. Comme tout cela est beau imprimé ! Comme

cela est laid dans l'application, si l'on en juge par ce que nous a appris l'histoire, ce que nous avons vu et ce que nous voyons encore.

Les républiques que nous avons vues fonctionner jusqu'à présent ont suffisamment prouvé qu'il n'en est pas de cette forme de gouvernement comme de la noix de la fable, c'est-à-dire que si l'écorce en est rude les fruits n'en sont point doux.

Qu'il est facile sur le papier de poser des principes tels que ceux-ci :

« Dans la république, ce qui domine c'est *la vertu*, c'est-à-dire l'amour de la patrie et de l'égalité. »

Rien de plus faux, de plus chimérique, de plus paradoxal. Des mots, rien que des mots dont on a usé et abusé depuis un siècle, sans le moindre profit pour la civilisation ni la liberté.

« Dans une monarchie, il est très difficile que le peuple soit *vertueux*. »

Que voilà bien une idée d'homme à systèmes, c'est-à-dire étroite et profondément

absurde! Quoi! La vertu serait l'apanage exclusif des républiques? Mais c'est une calomnie contre tous les peuples constitués en monarchie. On n'avance pas de pareils aphorismes sans être prêt à les appuyer de preuves irréfragables; or, les preuves sont encore à fournir et le monde attendra longtemps avant de les avoir. Ce sont donc là bien évidemment des jugements établis sur le vide et des paroles sonores. La richesse de la forme ne peut en pareil cas faire prévaloir la pauvreté du fond. Ces phrases ne sauraient avoir d'autre effet que de flatter les oreilles de la jeunesse et de faire battre le cœur de la foule. Elles ont été coûteuses les expériences que nous avons faites, ainsi que tant d'autres, sur la foi de ces affirmations!..

D'un autre côté, la vertu propre aux états républicains me conduit à faire une remarque. Peu de siècles, autant que le dix-huitième, ont été possédés de la manie des mots à effet. Les mots dont on abusa surtout outre mesure furent ceux de *raison*, *vertu*, *sensibilité*,

vérité et nature. Impossible d'ouvrir un livre des philosophes ou des romanciers du temps sans les y voir répétés à satiété. A défaut de la chose on aimait à se servir du nom. Or, constatons le bien, nul siècle ne vit éclore plus de sophismes, ne fut plus enclin à la corruption, à l'indifférence, au mensonge et ne manqua plus de naturel. Tout cela était donc factice. Il semble que les hommes qui avaient pris charge de tromper le *genre humain* se servirent de ce moyen pompeux autant pour arriver à leurs fins dans le présent que pour égarer les jugements de l'avenir.

Je reviens à Montesquieu.

Esprit éminemment fantaisiste et brillant, mais rempli des plus choquantes contradictions, le philosophe bordelais méprise la règle établie et formule des règles ; il prétend tout connaître, tout approfondir, tout expliquer, et le voilà qui égare son esprit et celui de ses lecteurs dans des abstractions impossibles, dans de chimériques combinaisons. Ces lumières qu'il prétend faire briller ne servent

qu'à montrer le manque d'issue de la route qu'il indique. Comme ses émules, il arrache une pierre à l'édifice social sous le prétexte de le restaurer.

Considéré au point de vue de ses œuvres légères, il ne présente pas des périls moindres, quoique son action sur les esprits soit différente.

Un auteur déjà cité résume parfaitement en quelques lignes l'esprit et l'influence de Montesquieu. Il s'agit ici des *Lettres persanes*.

« Dans les écarts d'une jeunesse inconsidérée, Montesquieu publie des lettres empreintes, si l'on veut, d'un talent original, mais souillées aussi de ce libertinage d'esprit qui dépasse les bornes, fronde ce que le sage respecte et fait couler dans l'âme du lecteur, à l'aide d'une diction neuve et piquante, le poison des doctrines téméraires et funestes. »[1]

Quoiqu'il en soit, Montesquieu a été l'un

[1] **Frayssinous.** — *Défense du Christianisme*. T. I.

des hommes dont les idées ont inspiré les acteurs du lugubre drame de 1793. Ses ouvrages et ceux de Rousseau ont, non seulement préparé la révolution, mais encore dirigé ses coups.

Voici Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, l'un des principaux législateurs de la révolution qu'on élabore. C'est plus particulièrement lui qui est appelé en quelque sorte, par ses écrits, à en fixer les principes fondamentaux et à en déterminer les lois. Le *Contrat social* et une foule d'autres utopies, dont étayèrent leur système les niveleurs de 1793, ont été élaborés par cet apôtre de la Nature. Ses théories prennent une forme plus accentuée que celles de Montesquieu. Comme lui d'ailleurs il se complait à légiférer pour le malheur des hommes et la désorganisation des sociétés. L'histoire nous prouve, par l'invincible autorité des faits, que le *Contrat social* fut véritablement le code de la révolution. Robespierre et tant d'autres amis du genre humain puisaient leurs ins-

pirations dans les écrits du citoyen genévois, lorsqu'ils fonctionnaient en qualité d'exécuteurs des hautes-œuvres de la philosophie.

« Avec l'audace de ses paradoxes et le feu de son imagination, dit un orateur chrétien en parlant de Rousseau, il subjugua les esprits, et le siècle qui s'est appelé lui-même le siècle des lumières se prosterne devant le sophiste étranger qui, sur les sciences et les lettres, sur l'éducation, sur la société, débite gravement les théories les plus sauvages. » [1]

Ce portrait est incomplet ; il me semble indispensable d'y ajouter quelques coups de crayon. Deux fois apostat, Rousseau renie sa patrie et son culte et donne l'exemple de l'immoralité en vivant dans l'abjection d'un concubinage qu'il cherche en vain à justifier par des paradoxes. Ingrat envers ses bienfaiteurs, orgueilleux jusqu'à la démence, dénaturé jusqu'au crime, il envoie ses cinq enfants à l'hôpital sous le prétexte qu'il est trop pauvre

[1] Frayssinous. — *Défense du Christianisme.* T. I.

et forcé au travail, laissant ainsi à l'État, comme il l'avoue lui-même, le soin d'en faire des ouvriers ou des paysans. « Je crus, dit-il, faire acte de citoyen et de père, et je me regardai comme un membre de la république de Platon. »[1]

Cette plaisante réflexion n'a pas besoin de commentaires, sinon qu'il n'y a que les philosophes, ces grands moralisateurs du genre humain, pour comprendre ainsi la paternité et les devoirs du citoyen. Plus loin, Rousseau ajoute sur le même sujet :

« Cet arrangement me parut si bon, si sensé, si légitime que si je ne m'en vantai pas ouvertement ce fut uniquement par égard pour la mère ; mais je le dis à tous ceux à qui j'avais déclaré nos liaisons... En un mot, je ne mis aucun mystère à ma conduite, non seulement parceque je n'ai jamais rien su cacher à mes amis, mais parce qu'en effet je n'y voyais aucun mal. »[2]

[1] **Rousseau.** — *Confessions, 2e partie*, livre VIII.
[2] Le même. id. id.

Quelle adorable ingénuité ! O conscience, où es-tu ! Et pourtant Rousseau, qui peut-être ne jugeait pas tous les hommes dignes de l'imiter, écrivait ces paroles, sanglante condamnation de sa conduite :

« Il n'y a ni pauvreté, ni travaux, ni respect humain qui dispensent un père de nourrir ses enfants et de les élever lui-même. » [1]

Ailleurs, revenant encore sur l'action qui le posait si bien en membre de la république platonicienne, il trouva sa justification complète dans ces arguments :

« Il aurait fallu les laisser élever par leur mère qui les aurait gâtés et par sa famille qui en aurait fait des monstres. Je frémis encore d'y penser. » [2]

Brave homme ! Il frémit à la seule idée de voir ses enfants gâtés par leur mère et il les envoie à l'hôpital en vue de les sous-

[1] Rousseau — *Emile*, livre I.
[2] id. *Rêveries*, VIIIe promenade.

traire à cette dangereuse extrémité. Sa franchise n'est-elle pas aussi attendrissante que ses scrupules ?

Après cela Rousseau, avec son emphase philosophique, pouvait parler de la vertu : il la connaissait tant, il la pratiquait si bien !.. Ses livres sont remplis de ce mot qui n'est le plus souvent, chez certains hommes, qu'un masque destiné à cacher leurs vices.

Mais je continue.

Il préconise la supériorité de l'état sauvage sur l'état civilisé et ne vise à rien moins qu'à ramener les hommes à ces temps primitifs où ils vivaient sans frein ni lois, disséminés, errants, dégagés de liens entr'eux, sans biens propres, sans autre langage que les gestes, sans pensée, sans vêtements pour couvrir leur membres, sans toits pour abriter leurs têtes.[1] Ecoutez-le :

« Si la nature nous a destinés à être sains, j'ose presque assurer que l'état de réflexion

[1] *Discours sur l'inégalité parmi les hommes.*

est un état contre nature, et que l'homme qui médite est un animal dépravé. »[1]

Ainsi, voilà l'exercice de l'intelligence, c'est-à-dire de la plus noble faculté de l'être créé, interdit à l'homme sous peine de se voir taxé de dépravation. Je continue :

« Le premier qui se fit des habits ou un logement se donna en cela des choses peu nécessaires, puisqu'il s'en était passé jusqu'alors. En devenant sociable et esclave l'homme devint faible, méchant, craintif et rampant. »[2]

Je relève ailleurs :

« L'éducation gène de toutes parts la nature, efface les grandes qualités de l'âme pour en substituer de petites et d'apparentes qui n'ont nulle réalité. »[3]

Les bienfaits de l'éducation ne sont donc plus qu'un mot vide de sens? A ce compte un goujat, embelli de toutes ses brutalités natives, est un homme plus complet qu'un

[1] *Discours sur l'inégalité*, 1re partie.
[2] id. id.
[3] Rousseau — *Nouvelle Héloïse*, T. V.

prince ou qu'un savant? Que dire de pareilles billevesées?

C'est l'abrutissement de l'espèce, le retour complet à la barbarie. On se demande comment il s'est trouvé des personnes sérieuses pour discuter et réfuter des monstruosités aussi flagrantes et, qui pis est, des personnes assez naïves pour en faire l'objet de leur admiration. Ce qui suit est de nature plus grave:

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire: «*Ceci est à moi,*» et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, que de misères n'eût point épargnés au genre humain, celui qui, arrachant les pieux et comblant le fossé, eût crié à ses semblables: « Gardez-vous d'écouter cet imposteur: vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous et que la terre n'est à personne. » [1]

Ce qui équivaut, en d'autres termes, au

[1] *Discours sur l'inégalité parmi les hommes*, 2e partie.

fameux axiôme de M. Proudhon : *La propriété c'est le vol;* car quiconque s'est emparé de ce qui appartenait à tous, tombe certainement sous le coup d'un article du code pénal de tous les pays. Diderot soutint la même thèse que Rousseau contre *le tien* et *le mien.* Voilà donc le droit de possession miné dans sa base et remis en question. On n'imprime pas de pareilles choses sans qu'il y ait des oreilles avides pour les recueillir, sans qu'il y ait des cœurs qui frémissent à la folle idée d'une récupération, sans qu'il y ait des haines et des envies qui s'éveillent et s'agitent dans les bas-fonds des grandes cités. Je le répète, la révolution s'approche aux accents de tant de voix qui l'appellent; elle gronde sourdement, l'air s'imprégne d'électricité qui se condense et va éclater en tonnerres.

L'homme capable d'émettre de semblables principes ne devait pas s'arrêter en si beau chemin. Le faux a une logique aussi inflexible que le vrai. Quiconque plaide sa cause

est obligé de s'y conformer. Pour être conséquent avec lui-même, Rousseau, travaillant à ramener le genre humain vers son abrutissement primitif, devait naturellement se montrer hostile à ce qui avait servi à l'en sortir. Ainsi il affirmait sérieusement, entraîné par cette fatale logique de l'absurde, que trois religions avaient rendu les hommes insociables: « la religion des Lamas, celle des Japonais et le Christianisme. »[1]

Non content de cette belle découverte, l'ami de la Nature, le concubin de Thérèse Levasseur, le père dénaturé, qui donnait de si beaux exemples et prêchait de si beaux principes au monde social, développait ainsi sa thèse avec l'imperturbable assurance que donnent la vérité, le génie et la vertu:

«La troisième est si évidemment mauvaise que c'est perdre le temps de s'amuser à le démontrer... Une société de vrais chrétiens ne serait plus une société d'hommes. »[2]

[1] Rousseau. — *Contrat social*, livre IV, chap. VIII.
[2] Le même id. id.

C'est ainsi qu'à l'imitation de Bayle, le fameux citoyen de Genève interprétait les douces et lumineuses vérités de l'Évangile. Si de telles turpitudes, que leur auteur se garde bien de soutenir par des preuves, avaient besoin d'être réfutées, une seule parole du Christ, une seule répondrait victorieusement; cette parole renferme le germe éternel de toutes les associations humaines formées à l'ombre et sous l'influence de la croix : «AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES ! »

Rousseau est pourtant un des hommes dont l'action a été prépondérante sur la génération actuelle et sur celle qui l'a précédée!

Par une bizarre anomalie, qu'on retrouve chez presque tous ces agents de destruction, tandis que Rousseau prêchait contre les lois, il s'occupait sérieusement à en confectionner pour les citoyens de sa république imaginaire.

« Un rentier, disait encore ce philosophe, que l'État paie pour ne rien faire, ne diffère guère à mes yeux d'un brigand qui vit aux dépens d'un passant. »

C'est bien. La révolution se souviendra de cette parole. En même temps qu'elle frappera ceux qui possèdent en propre, elle frappera aussi ceux qui reçoivent de l'État pour l'avoir servi, comme elle frappera d'ailleurs le clergé désigné à ses coups, comme elle frappera tout enfin, jusqu'à ce qu'elle se frappe elle-même.

Si encore ces misérables sophismes, si nuisibles à la société, eussent été le résultat d'une conviction, tout en les blâmant on se sentirait porté à plaindre celui qui s'en est rendu coupable. Mais non; rien de pareil: tout cela est prémédité, ce qui enlève même à Rousseau le bénéfice des circonstances atténuantes; tout cela n'avait d'autre raison d'être qu'un vain désir d'étonner le public, toujours avide d'étrangetés, par des idées imprévues, inadmissibles, renversantes et de se faire une réputation de singularité. Voilà l'un des mobiles vrais. Diderot est très explicite à ce sujet dans sa correspondance avec Mlle Voland.

De son côté, le philosophe Helvétius explique ainsi la pensée de Rousseau lorsqu'il faisait l'éloge de l'ignorance : « Il s'est dit à lui-même : les hommes en général sont paresseux, par conséquent ennemis de toute étnde qui les force à l'attention. Les hommes sont vains, par conséqnent ennemis de tout esprit supérieur. Les hommes médiocres enfin ont une haine secrète pour les savants et pour les sciences. Que j'en persuade l'inutilité, je flatterai la vanité du stnpide ; je me rendrai cher aux ignorants ; je serai leur maître, eux mes disciples, et mon nom, consacré par leurs éloges, remplira l'univers. »[1]

Que ces gens là se connaissaient bien entr'eux ! C'est ainsi, pauvre public, qne ces prétendus moralisateurs spéculaient sur tes défauts au profit de leur vanité !...

Rousseau a néanmoins semé dans ses œuvres quelques pages resplendissantes de vérité. Il faut l'entendre à son tonr juger ses

[1] Helvétius. — *De l'homme*, section V, ch. IX.

frères et rivaux dans l'art d'enseigner la raison. Quelle chaleur! quelle verve!

« Qu'est-ce que la philosophie? s'écrie-t-il. Que contiennent les écrits des philosophes les plus connus? Quelles sont les leçons des amis de la sagesse? A les entendre, ne les prendrait-on pas pour une troupe de charlatans criant chacun de son côté sur une place publique : « Venez à moi, c'est moi seul qui ne trompe point? » L'un prétend qu'il n'y a point de corps et que tout est représentation; l'autre qu'il n'y a d'autre substance que la matière ni d'autre Dieu que le monde. Celui-ci avance qu'il n'y a ni vices ni vertus et que le bien et le mal moral sont des chimères; celui-là, que les hommes sont des loups et peuvent se dévorer en sûreté de conscience. »[1]

Dans un autre ouvrage il ne flagelle pas moins rudement ces mêmes charlatans de la philosophie. Il les a vus à l'œuvre, il les a suivis dans toutes leurs évolutions, il a reçu

[1] Rousseau. — *Discours sur la question si le rétablissement des sciences et des arts contribue à épurer les mœurs.*

leurs confidences, plus que personne il a pu les juger et il a le droit de dire :

« Fuyez ceux qui, sous prétexte d'expliquer la nature, sèment dans les cœurs des hommes de désolantes doctrines et dont le scepticisme apparent est cent fois plus affirmatif et plus dogmatique que le ton décidé de leurs adversaires. Sous le hautain prétexte qu'eux seuls sont éclairés, vrais, de bonne foi, ils nous soumettent impérieusement à leurs décisions tranchantes et prétendent nous donner pour les vrais principes des choses les inintelligibles systèmes qu'ils ont bâtis dans leur imagination. Du reste, renversant, détruisant, foulant aux pieds ce que les hommes respectent, ils ôtent aux affligés la dernière consolation de leur misère, aux puissants et aux riches le seul frein de leurs passions ; ils arrachent du fond des cœurs le remords du crime, l'espoir de la vertu et se vantent encore d'être les bienfaiteurs du genre humain. « Jamais, disent-ils, la vérité n'est nuisible aux hommes. » Je le crois comme eux, et c'est à

mon avis une grande preuve que ce qu'ils enseignent n'est pas la vérité. »[1]

Une remarque curieuse à faire, c'est que le citoyen de Genève ne s'aperçoit pas qu'en esquissant le portrait de ses anciens amis, il trace également le sien; que le mal qu'il signale en eux il en est lui-même infecté; que les désordres qu'il les accuse si justement de produire dans le monde moral et dans le monde social, il les répand à un égal degré. Voilà pourtant les inconséquences de ces hommes qui, sans autre guide que leur raison, agissent au nom de cette grande maxime de l'ancienne philosophie : « *Connais-toi toi-même.* » Ils voient tout excepté eux. Jamais, il faut le reconnaître, maxime ne fut plus pompeusement proclamée, plus mal comprise et plus mal suivie.

Quelques mots de Voltaire serviront de trait final au rapide aperçu que je viens de tracer. Puis nous laisserons Rousseau aux prises avec ses utopies politiques et reli-

[1] **Rousseau.** — *Emile*, suite du livre IV.

gieuses qui le conduisirent à l'hypocondrie et au suicide. Voici comment le seigneur de Ferney qualifie le républicain de Genève :

« J'ignore comment vous avez appelé du nom de grand homme un charlatan qui n'est connu que par des paradoxes ridicules et une conduite coupable. » [1]

La Harpe disait de lui que « sa démence était une maladie trop réelle. » [2]

Et d'Alembert ajoute avec son aménité habituelle :

« Jean-Jacques est une bête féroce qu'il ne faut voir qu'à travers des barreaux et ne toucher qu'avec un bâton. » [3]

Un homme d'un incontestable mérite comme géomètre, mais d'un esprit faux, sec et dangereux, contribuait puissamment alors à la destruction de toute croyance et de toute règle par ses ouvrages soi-disant philosophiques et par son active coopération à l'Encyclopédie. Je veux parler de d'Alembert, ce fils naturel de

[1] *Vie de Voltaire.*

[2] La Harpe. — *Cours de littérature.*

[3] d'Alembert. — *Lettre à Voltaire*, du 11 août 1766.

Mme de Tencin, recueilli et adopté par le vitrier Lerond. Athée, comme Voltaire, il détestait la religion, il combattait les lois et méprisait ce genre humain dans l'intérêt duquel il prétendait attaquer les abus. A l'imitation de son maître qui, en guise de stimulant, le nourrissait du poison sucré de ses flatteries, il avait adopté la forme moqueuse, en vogue à cette époque, pour discréditer par le ridicule ce qui est saint et ce que les hommes de cœur respectent. Je vais donner une idée de la forme comique de son style. Au sujet d'un adepte qu'il recommande à Voltaire, voici de quelle manière il parle des martyrs :

« Il sera plus glorieux (son protégé) et avec plus de raison de vous montrer ces honorables marques de ce qu'il a souffert pour la raison, que ne l'étaient au concile de Nicée ces évêques qui montraient avec complaisance leurs oreilles coupées *pour la foi* et qui méritaient bien de les montrer *tout entières*. » [1]

[1] d'Alembert. — *Lettre à Voltaire*, du 23 juin 1777.

On n'est pas plus misérable en s'efforçant d'être plaisant. Cet homme manquait de cœur jusqu'au cynisme lorsqu'il insultait ainsi, par un grossier jeu de mots, des chrétiens qui avaient généreusement souffert pour l'établissement de leur croyance. Il fallait toute la sécheresse de sa vaniteuse et envieuse nature pour ne point sentir ce qu'il y a de sublime, d'admirable, de digne de respect dans un dévouement aussi désintéressé. On entend encore l'éclat de son mauvais rire dans les quelques mots suivants :

« Je respecterai toujours, comme de raison, la religion, le gouvernement ; mais je ne ferai point de quartier à *toutes les autres sottises*, etc. »[1]

« Quand je vois tout ce qui se passe dans ce bas monde, je voudrais aller tirer le Père éternel par la barbe et lui dire comme dans une vieille farce de la Passion : « Père éternel, quelle vergogne ! etc. Je suis bien navré et découragé. »[2]

[1] d'Alembert. — *Lettre à Voltaire*, du 23 juin 1777.
[2] *Lettre au même*, du 18 novembre 1771.

Un jour en parlant des indiens, il écrit :

« Ces gens là sont plus sensés que nous : nous avons fait notre Dieu d'une gauffre (la Sainte hostie), les Indiens vont comme Bartholomée *droit au solide*...

„ . . . Priapum
„ Maluit esse Deum.

« C'est celui-là qu'on peut bien appeler Dieu le Père. »[1]

C'est le comble de l'ignoble dans le comble de l'impiété. Une autre fois, il écrit à Voltaire que les dévots lui attribuent « toutes les brochures qui paraissent contre leur *idole*. » Or, l'idole des dévots c'est le Christ. Après avoir blasphémé le Créateur, d'Alembert blasphème le Rédempteur : conséquence rigoureusement logique ! Ces attaques sont fréquentes. Je ne puis ni ne veux les rapporter toutes. Une dernière suffira pour faire apprécier le bon goût comique des autres :

« J'ai bien peur d'être comme le fils de Dieu, triomphant le dimanche sur un âne,

[1] d'Alembert.—*Lettre à Voltaire*, du 18 octobre 1760.

crucifié le vendredi et enterré le samedi pour ne pas ressuciter le dimanche. » [1]

Il nous faut voir maintenant comment il traite ce pauvre genre humain, qu'il s'est imposé la mission d'instruire et de régénérer, sans y être sollicité autrement que par ses passions :

« Le public est un animal à longues oreilles qui se rassasie de chardons, qui s'en dégoute peu à peu, mais qui brait quand on veut les lui ôter de force. » [2]

« Quelle pauvre espèce que le genre humain! Adieu, mon cher maître; moquez-vous de tout, car il n'y a que cela de bon. » [3]

« Je fais du genre humain deux parts: l'opprimante et l'opprimée; je hais l'une et je méprise l'autre. » [4]

Il peut être d'un philosophe de mépriser les opprimés; il est d'un chrétien de les plaindre. C'est là ce qui distingue les

[1] *Lettre à Voltaire*, du 24 janvier 1778.
[2] id. du 31 juillet 1762.
[3] id. du 21 février 1765.
[4] id. du 5 novembre 1771.

hommes de l'Evangile de ceux de l'Encyclopédie.

Mais s'il méprisait ceux qui souffrent, il n'aimait point son pays. Celui qui n'a point de Dieu n'a point de patrie. La fibre qui attache l'être au sol natal est morte là où la fibre qui le rattache à Dieu est desséchée.

« Il est sûr que cette France m'est bien odieuse ! » s'écrie d'Alembert en s'épanchant dans le sein de son vieil émule. [1] Du reste, qu'attendre d'un homme dépourvu de toutes les nobles croyances, de toutes les saintes aspirations qui font l'âme grande et forte? Qu'attendre de l'homme qui a osé exposer ainsi à nu le fond de sa pensée :

« A foi et à serment je ne trouve, dans toutes ces ténèbres métaphysiques, de parti raisonnable que le scepticisme ; je n'ai d'idée distincte et encore moins d'idée complète ni de la matière ni d'autre chose ; et en vérité quand je me perds dans mes réflexions à ce sujet, ce qui m'arrive toutes les fois que j'y

[1] *Lettre à Voltaire*, du 16 juillet 1765.

pense, je suis tenté de croire que tout ce que nous voyons n'est qu'un phénomène qui n'a rien hors de nous de semblable à ce que nous imaginons, et j'en reviens toujours à la question du roi indien: « Pourquoi y a-t-il quelque chose? Car c'est là, en effet, le plus surprenant. » [1]

Et encore plus tard, revenant sur la même idée, il confirme ce qu'il vient de dire:

« Je vous avoue que sur l'existence de Dieu, l'auteur me paraît trop ferme et trop dogmatique, et je ne vois en cette matière que le scepticisme de raisonnable. *Qu'en savons-nous?* est, selon moi, la réponse à presque toutes les questions métaphysiques; et la réflexion qu'il y faut joindre, c'est que puisque nous n'en savons rien, il ne nous importe pas d'en savoir davantage. » [2]

Voilà où en étaient ces hommes qui voulaient enseigner la science et la sagesse aux autres. En lisant ces lignes ne sent-on pas que le châtiment du ciel terrasse cet orgueilleux,

[1] *Lettre à Voltaire*, du 29 août 1769.
[2] id. du 25 juillet 1770.

privé de la lumière de la foi, qui est comme une béatitude pour celui qui en est pénétré? Ne sent-on pas que le doute brise cette âme flottante dans ses ténèbres? S'il était possible de ne point s'en apercevoir, son cri de détresse et d'angoisse trahirait la souffrance infinie dont elle est accablée :

« Je deviens presque imbécile de découragement et de tristesse ! » [1]

On ne peut le méconnaître, la misère, la rancune et l'ambition ont produit la majorité des novateurs, des philosophes et des inventeurs de systèmes. Dire que d'Alembert était pauvre, qu'il était ambitieux, expliquera en partie le fond acrimonieux de son caractère. Bien qu'il méprisât le peuple, l'idée communiste, si naturelle à tous les ambitieux sans argent, travaillait son esprit, comme elle était du reste au fond du cerveau de beaucoup d'encyclopédistes lorsqu'ils méditaient le renversement des institutions existantes. Dans une lettre à Frédéric II, il soutient que la

[1] *Lettre de Voltaire, du* 6 mars 1772.

distribution des fortunes dans la société est d'une *inégalité monstrueuse;* qu'il est aussi atroce qu'absurde de voir les uns riches et les autres pauvres. Puis, il ajoute que dans les grands États on peut être forcé de sacrifier quelquefois des *victimes innocentes,* s'il y a lieu de craindre que les membres pauvres de la société ne s'arment contre les riches, comme il seraient tentés et *peut-être en droit de le faire.* » [1]

Un auteur, qui cite ce passage, fait une judicieuse réflexion au sujet de l'inégale répartition des biens: « Puisqu'il était choqué, dit-il, de ce mal, que ne leur distribuait-il (aux hommes) à tous également l'esprit, la raison, les talents et les vertus, pour empêcher que l'inégalité ne recommençât quand il aurait fait le partage des fortunes ? » [2]

Ce qui, comme je l'ai fait remarquer, explique les tendances égalitaires du philosophe dont je m'occupe, c'est que par-dessus

[1] **d'Alembert.**— *Lettre au roi de Prusse du 30 avril 1770.*
[2] **Dom Marie Bernard.** — *Les héros du Christianisme,* T. VIII.

tout, ce négateur de Dieu était un besoigneux insupportable, sans cesse occupé à crier misère, à tirer de l'argent du roi de Prusse et à solliciter des pensions qu'il éprouvait parfois des difficultés extrêmes à obtenir. Il jetait feu et flamme contre les ministres qui lui faisaient attendre une petite rente de l'Académie. Il ne pouvait non plus supporter l'idée qu'on eût donné à d'autres la pension laissée vacante par la mort du géomètre Clairaut. A ce sujet, il écrivait à Voltaire, le 3 mars 1766 : « Je ne sais si le ministre dont vous parlez est tel que vous le dites ; ce que je sais, c'est qu'à la mort de Clairaut il a mieux aimé partager entre deux ou trois polissons une pension que Clairaut avait sur la Marine que de me la donner, quoique je fusse seul en état de remplacer Clairaut. »

Pour ma part, je ne vois pas trop pourquoi le ministre en question eût encouragé cet ami de l'humanité dans sa mauvaise tâche. Ce qu'il y a de curieux, c'est la facilité

avec laquelle d'Alembert appliquait à tout venant, ne partageant point sa manière de voir, les épithètes de maraud, de faquin, de canaille et de polisson. Sa correspondance avec Voltaire est assaisonnée de ces qualifications plus concevables dans la bouche d'un grand seigneur entre deux vins que de la part d'un austère philosophe et d'un froid académicien.

Je ne veux qu'en passant consacrer quelques lignes à Buffon, le philosophe naturaliste qui croyait presque à l'immortalité de l'âme, mais qui, par une étrange contradiction, doutait presque de l'existence de Dieu; qui substituait la Nature à la Providence et résumait, en quelque sorte, les diverses formes du panthéisme allemand représentées par Gœthe, Hegel et Schelling. Chez Buffon, comme chez les autres philosophes à quelqu'école qu'ils appartiennent, les inconséquences sont nombreuses et flagrantes. Son regard, si profond lorsqu'il observe le monde matériel, se trouble dans les vastes champs

de la métaphysique dès qu'il prétend les explorer. Buffon s'élève parfois jusqu'à effleurer la vérité. Comme rien ne le soutient au sein des hautes régions où s'épuise vainement l'esprit humain, mais où l'âme, plongée dans son élément naturel, retrouve seule les premiers degrés de rayonnement et de lucidité, il tombe dans les profondeurs de l'erreur, dans les abîmes de l'impossible. Pour me servir de la belle expression d'un historien philosophe de nos jours : « L'on ne peut comprendre qu'il eût un pied sur ces sommets lumineux et l'autre dans les brumes obscures du matérialisme ! » [1]

Et, constatons-le à la gloire de Dieu et à la confusion de notre orgueil, c'est ainsi que se sont invariablement égarés les plus puissants génies de tous les temps lorsqu'ils ont voulu pénétrer les grands mystères de la nature métaphysique, sans autre guide que leur raison, sans autre lumière que celle de l'esprit. Ce qui est plus grave, c'est qu'ils

[1] **Henri Martin.** — *Histoire de France*, T. XVI.

ont entraîné des multitudes innombrables dans leurs erreurs. Jamais il n'en a été de même des hommes dont l'intelligence s'est appuyée sur la foi. Ils ont sondé avec l'œil de l'âme les secrets éternels cachés à l'œil de l'esprit. L'homme croyant n'a pas besoin de chercher ces grandes vérités : elles éclatent de toutes parts et l'inondent de leur lumière lorsque son âme se dépouille de tout orgueil humain et s'abandonne sans efforts à la douce, pure et vivifiante influence que Dieu laisse descendre sur lui d'en haut. La science trompe, la foi éclaire. Il faut croire pour connaître, comme il faut aimer pour comprendre.

Au surplus, si Buffon fut un philosophe dangereux au point de vue de la propagation des faux systèmes, on doit pourtant reconnaître en lui un savant de premier ordre, sérieux et convaincu. Il nous apparaît d'ailleurs dégagé de ce mauvais esprit de raillerie dont étaient possédés la plupart des écrivains de son siècle. Il a produit le mal,

mais sa bonne foi me paraît difficile à être mise en doute. Au lieu de se perdre dans les voies périlleuses de la métaphysique s'il se fut maintenu constamment dans les bornes de la science positive, il eût été digne d'admiration. Dans les conditions où il s'est placé il n'a offert qu'une des variétés du mal dont je tiens à constater l'origine.

A la tête de l'Encyclopédie se trouvait un homme dont l'action ne fut pas moins funeste aux croyances et aux mœurs que celle de Voltaire, de d'Alembert et de Rousseau. Diderot était né avec un esprit de turbulence et d'insoumission, avec des principes faciles qui devaient infailliblement le jeter dans la voie aventureuse du philosophisme. Longtemps il flotta incertain entre le panthéisme et le déisme avant d'arriver à une complète négation, c'est-à-dire à l'athéisme pur et au matérialisme.

« O Dieu, disait-il, je ne sais si tu es, mais je penserai comme si tu voyais dans mon âme, j'agirai comme si j'étais devant toi ! »

Si encore il eût persisté dans cette résolution !... Suivant le jugement d'un historien philosophe, il s'était arrêté, pour mettre sa conscience en repos, à ce paradoxe : que les opinions sur cette matière sont indifférentes à la conduite de la vie. Au reste, il n'y avait point pour lui, à vrai dire, de *conduite de la vie*, puisqu'il n'y avait point de libre-arbitre. « Il n'y a de vertu et de vice, dit-il dans une lettre intime, que la bienfaisance ou malfaisance native. » [1]

Ce n'est pas tout. Je veux citer de Diderot quelques extraits où le fond de cette âme, égarée autant que révoltée par l'orgueil, apparaît à nu. Ecoutons ce que peut inspirer l'esprit du mal à ses adeptes :

« L'on serait assez tranquille en ce monde si l'on était bien assuré que l'on n'a rien à craindre dans l'autre : la pensée qu'il n'y a point de Dieu n'a jamais effrayé personne.

« La superstition est plus injurieuse à Dieu que l'athéisme.

[1] Diderot. — *Lettre à Grimm*, de 1756.

« Le scepticisme est le premier pas vers la vérité.

« Il n'y a ni plus ni moins de danger à être polythéiste qu'athée. Or, le scepticisme peut seul garantir également, en tout temps et en tout lieu, de ces deux excès opposés.

« Un semi-polythéisme est la marque d'un esprit faible : il décèle un raisonneur pusillanime qui se laisse effrayer par les conséquences. »[1]

Voilà au moins une belle plaidoierie en faveur du scepticisme. Je poursuis :

« Il faut dire que la foi est un principe chimérique et qui n'existe point dans la nature.

« Lorsque Dieu, de qui nous tenons la raison, en exige le sacrifice, c'est un faiseur de tours de gibecière qui escamote ce qu'il a donné.

« Le Dieu des chrétiens est un père qui fait grand cas d'une pomme et fort peu de ses enfants.

[1] Diderot. — *Pensées philosophiques.*

« Prouver l'Evangile par un miracle, c'est prouver une absurdité par une chose contre nature.

« C'est la raison de l'homme qui méprise également le baptême et la circoncision.

« Il n'y a point de bon père qui voulût ressembler à notre Père céleste. »[1]

Ces aphorismes ont leur valeur. Je me proposais de les faire suivre des remarques qu'ils m'ont suggérées ; mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux laisser ce soin à l'intelligence du lecteur. C'est avec de tels éléments que les philosophâtres du XVIIIe siècle formaient l'intelligence de leurs contemporains. On s'explique que Diderot gémisse d'appartenir à un « pays où les enfants (les français) jettent des pierres à leurs maîtres (les philosophes). » Il ne leur en ont pourtant guère jeté ! Ce moralisateur se croyait le droit de recevoir des couronnes. Il a tant fait pour le bien de l'humanité, il a tant cherché à la pénétrer de

[1] Diderot. — *Pensées philosophiques.*

principes salutaires, qu'il est vraiment fondé à se plaindre de son ingratitude !

Jaloux des succès de Crébillon fils et de quelques auteurs licencieux en possession de la faveur publique, il joignit à ses théories décevantes la publication d'écrits ignobles. On croirait que cet esprit versatile et rebelle disait aux hommes : « J'ai ébranlé votre foi, je veux détruire vos mœurs. »

Diderot m'apparaît comme un charlatan loquace qui parlerait ainsi à ses auditeurs : « Vous aviez un garde-fou qui vous empêchait d'être épouvantés et de choir dans l'abîme, je vous l'ai enlevé. Mais ce n'est pas tout encore. Un plancher vous reste sur lequel vos pieds posent... Attention !.. je vais le faire disparaître, et rien plus ne vous soutiendra au-dessus du vide. Admirez donc ma science et la vraie sagesse. »

Voici quelques fragments d'un entretien qu'il suppose entre un philosophe et un prosélyte. Cette citation achèvera de faire apprécier l'homme sous ses faces les plus saillantes.

« LE SAGE : Croyez-vous qu'il (Dieu) demande un culte ?

« LE PROSÉLYTE : Faible mortel ! quel besoin la divinité pourrait-elle avoir de tes hommages ?

« LE SAGE : Que croyez-vous de l'âme ?

« LE PROSÉLYTE : Je ne parle pas de ce que je ne puis connaître.

« LE SAGE : De son immortalité ?

« LE PROSÉLYTE : Ne connaissant pas son essence, comment puis-je savoir si elle est immortelle ? Je sais que j'ai commencé ; ne dois-je pas présumer que je finirai ? Cependant l'image du néant me fait frémir !...

« LE SAGE : Quels sont, à votre avis, les devoirs de l'homme ?

« LE PROSÉLYTE : De se rendre heureux.

« LE SAGE : Renoncez-vous au fanatisme de la continence, de la pénitence et de la mortification ?

« LE PROSÉLYTE : Ah ! de tout mon cœur !

« LE SAGE : Renoncez-vous à la bassesse de l'humilité et du pardon des offenses ?

« LE PROSÉLYTE : L'humilité est un mensonge ; où est celui qui se méprise lui-même ? Et si cet homme existe, malheur à lui !

« LE SAGE : Promettez-vous de suivre fidèlement la voix de la Nature et des passions ?

« LE PROSÉLYTE : Que nous dit cette voix ? De nous rendre heureux. Doit-on et peut-on lui résister ? »[1]

Diderot disait encore :

« On a tort de s'en prendre aux passions des crimes des hommes ; c'est leurs *faux jugements* qu'il en faut accuser. Les passions nous inspirent toujours bien, puisqu'elles ne nous inspirent que le désir du bonheur. *C'est l'esprit qui nous conduit mal* et qui nous fait prendre de fausses routes pour y parvenir. »[2]

Comme Luther, le voilà qui condamne l'esprit, le jugement, la Raison enfin, au nom

[1] Diderot. — *Introduction aux grands principes.*
[2] id. id.

de laquelle il parle et au profit de l'omnipotence de laquelle il veut anéantir la Foi. C'est toujours la même incohérence, attendu que là où le fond est faux, tout est faux.

Du reste, il achève en ces termes, et sans s'en apercevoir, de tuer son idole:

« Ainsi, nous ne sommes criminels que *parceque nous jugeons mal;* et C'EST LA RAISON et non la Nature qui nous trompe.[1] »

Si la raison trompe pourquoi lui élever des autels et prêcher en son nom ?

A quel degré d'absurdité peut conduire la manque de principes et la privation des lumières d'en haut!

Diderot dit plus loin :

« Ame ! matière ! où sommes-nous ? Qui nous éclairera dans ces ténèbres ? Vous qui connaissez si bien mon âme, expliquez-moi donc ce que c'est ?..[2]

Que ne prenait-il pour s'éclairer le flambeau de la RAISON ? ...

[1] Diderot. — *Introduction aux grands principes* (notes)
[2] id. id. id. *(Réponse à l'examen du prosélyte.)*

Oh! n'est-ce pas pitié de sentir les combats de ces âmes misérables, de voir le vide dont elles sont remplies, le doute qui les torture, l'épouvante qui les terrasse! ... N'est-ce pas pitié d'entendre le sanglot sous le rire, le râle sous la moquerie!...

Que l'on compare cet état effrayant avec la calme sérénité d'une âme chrétienne et l'on comprendra que la Foi n'est point « *un principe chimérique.* »

L'historien philosophe auquel j'ai tout-à-l'heure emprunté quelques lignes, après avoir minutieusement analysé le caractère et les idées de Diderot, se pose cette question: « Où marche-t-on cependant avec des guides tels que Diderot et ses amis?» et, ayant établi que la pente est terrible, que rien ne saurait enrayer le char, que cet encyclopédiste, qui a montré jusqu'où il peut aller en fait de dévergondage d'imagination et de logique matérialiste, se trouve débordé, le même écrivain ajoute:

« Point de libre-arbitre, point de morale; point de personnalité, d'immortalité, point

de vertu ; car, point de sacrifices. De quel droit demander à un être qui va être anéanti demain de sacrifier ses satisfactions aux lois d'un ordre social qui n'a point de causes finales au-delà de ce monde ? » [1]

A un autre point de vue, afin de bien établir combien le fougueux apôtre du philosophisme était digne de ses émules, il me suffira de rappeler de lui quelques mots qui, vingt ans plus tard, devaient recevoir leur terrible application :

« Le supplice public d'un roi, dit-il, change l'esprit d'une nation pour jamais. » [2]

Ce n'est rien encore. Ce précurseur des démagogues de la grande crise qui approche, tonne contre tout ce qu'il appelle abus. Celui-là aussi était nécessiteux et partant implacable. Nous allons le voir plus explicite. Tandis qu'il adulait la despotique Cathérine II, tandis qu'il en recevait les bienfaits, sa plume, si complaisante pour celle qui détruisait im-

[1] **Henri Martin.** — *Histoire de France*, T. XVI.
[2] **Diderot.** — *La politique des souverains*, Paris 1798.

pitoyablement la nationalité polonaise, traçait ce distique devenu célèbre :

„Et ma main ourdirait les entrailles du prêtre,
„A défaut d'un cordon pour étrangler les rois."

Diderot n'est pourtant pas la dernière expression du mal. Dans le même ordre d'idées métaphysiques, politiques et sociales, Helvétius, un fermier général déguisé en philosophe, va plus loin encore, s'il est possible. Niant Dieu, niant l'âme, niant la volonté et le sentiment pour leur substituer l'instinct, niant la vertu, le vice, l'amour, la morale, le droit, le devoir, le beau, niant tout enfin, excepté les plaisirs des sens et l'intérêt individuel, cet adepte choyé du philosophisme, à cause de ses écus, surpasse ses maîtres par l'audace de ses théories, et le XVIIIe siècle lui-même, que rien n'étonnait plus, reste confondu lorsqu'elles se produisent au grand jour de la publicité.

Helvétius n'admet guère les termes moyens. Ce que les autres indiquent faiblement ou font pressentir, il ose le formuler nettement. Il plonge l'homme dans le plus hideux

égoïsme, et le monde social dans un effroyable chaos d'égalité et de démocratie matérialistes, en admettant tous les vices et en justifiant tous les forfaits.

J'ai sous les yeux son livre de *l'Esprit*, qu'on pourrait justement appeler le code de la démoralisation. J'y trouve les aphorismes suivants :

« La sensibilité physique produit nos idées ou, ce qui revient au même, nos idées nous viennent par les sens.

« Le désir de notre bonheur suffit pour nous conduire à la vertu.

« La douleur et le plaisir font penser et agir les hommes.

« Il faut traiter la morale comme les autres sciences et faire une morale comme une physique expérimentale.

« C'est à la différente manière dont le désir du bonheur se modifie qu'on doit les vices et les vertus.

« Les hommes ne sont point méchants, mais soumis à leurs intérêts.

« De tous les plaisirs des sens, l'amour est le plus vif.

« La probité, considérée par raport au public, est la seule qui réellement en mérite et qui en obtienne généralement le nom. »

Enfin dans son livre de *l'Esprit*, Helvétius anéantit les vertus en faisant de l'intérêt le mobile de toutes les actions humaines. Cette idée a été reprise et exploitée par la suite par les socialistes anglais, ainsi que je le démontrerai. Ne comprenant que l'amour du plaisir, la satisfaction des sens, il favorise le libertinage en s'appuyant de l'exemple des peuples de l'antiquité. Selon lui, il n'y a point d'homme que le travail et l'éducation ne puissent élever à la hauteur du génie, car il suppose les individus venant tous au monde avec la même somme de facultés intellectuelles. Partant de là, il affirme que l'éducation et les circonstances seules ont fait Newton géomètre, Homère poëte, Raphaël peintre. Le premier valet d'écurie venu, le plus rustre des goujats, dirigé de même,

pouvait atteindre aux mêmes résultats. Quant au vice et à la vertu, ils ne sont guère à ses yeux qu'une affaire de convention, d'occasion et de sensation.

Je viens de donner de *l'Esprit* un rapide aperçu. Je renonce à en faire une plus longue analyse. Il est des monstruosités qu'on doit s'efforcer de maintenir dans l'ombre. Il me suffira de dire que ce livre, dont le succès fut prodigieux au sein d'une société corrompue jusqu'à la moëlle, réjouissait Voltaire, faisait pâmer d'aise la gent philosophique et qu'après l'avoir lu, tout scélérat peut hardiment relever la tête, car il y aura trouvé une excuse à son crime.

O Christ! Voilà donc ceux qui te contestaient ta divinité, ceux dont les enfants te la contestent encore avec non moins d'audace et d'indignité! Voilà les théories qu'ils entendaient mettre à la place de ton sublime Evangile! Voilà la sagesse qu'ils opposaient à la tienne, les maximes qu'ils mettaient au-dessus de tes paraboles! Voilà les misérables

sophismes sous lesquels ils prétendaient et prétendent toujours étouffer les vérités éternelles !...

Rousseau avait raison de dire :

« Quand les philosophes seraient en état de découvrir la vérité, qui d'entr'eux prendrait intérêt à elle ? Chacun sait bien que son système n'est pas mieux fondé que les autres, mais il le soutient parcequ'il est à lui. Il n'y en a pas un seul qui, venant à connaître le vrai ou le faux, ne préférât le mensonge qu'il a trouvé à la vérité découverte par un autre. Où est le philosophe qui, dans le secret de son cœur, se propose un autre objet que de se distinguer ? Pourvu qu'il s'élève au-dessus du vulgaire, pourvu qu'il efface l'éclat de ses concurrents, que demande-t-il de plus ? L'essentiel est de penser autrement que les autres. Chez les croyants, il est athée ; chez les athées, il serait croyant. » [1]

Un homme qui a longtemps fait profession d'impiété, qui a vécu au milieu de ce flot

J. J. Rousseau. — *Emile*, suite du livre IV.

tourmenté d'ambitions ardentes, La Harpe, à qui Voltaire écrivait de sa plume la plus doucereuse : « Vous avez l'esprit juste et vrai, votre goût est sûr, vous n'êtes dupe d'aucun préjugé etc. » [1] et qui mérita ce vers sanglant du poëte Gilbert :

„ La Harpe le rhéteur niant Dieu dans sa chaire ! "

Fût un jour touché par la grâce. Voici en quels termes il parle de ses anciens confrères les philosophes qu'il connaissait à fond pour avoir partagé leurs errements et leurs haines :

« Hommes aveugles ! votre prétendu respect pour la Nature sera toujours faux et illusoire tant que votre horreur pour la religion sera si réelle et si avouée. Vous prouverez seulement que vous ne connaissez pas plus l'une que l'autre, et c'est l'éternel anathème de votre *philosophie*. Elle est aussi ennemie de la nature que vous invoquez dans votre ignorance, que de la religion que vous

[1] **Voltaire.** — *Correspondance, lettre à La Harpe*, du 25 mai 1764.

repoussez dans votre fureur. La nature humaine et la religion sont inséparables : ainsi l'a voulu le Dieu qui a fait l'une et l'autre, et ce n'est pas d'aujourd'hui que je reconnais cette vérité de tous les temps. »[1]

Ces paroles ne manquent point d'une certaine autorité venant d'un homme qui a reçu son brevet de capacité et de perspicacité de la main même du roi de la philosophie.

J'ai rappelé les chefs de la secte destructive, est-il besoin de citer d'autres noms? Parlerai-je de Condillac, créant un système, le *Condillacisme*, qui ramène toutes les facultés de l'âme à la pure sensation?

De Duclos, auquel le philosophisme est redevable des *Considérations sur les mœurs* et des *Mémoires secrets* sur les règnes de Louis XIV et de Louis XV?

De Grimm, célèbre par sa *Correspondance*, et si hostile aux idées religieuses et aux vérités métaphysiques?

[1] La Harpe. — *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire.*

Le Condorcet, le géomètre, qui contribua si puissamment à la propagation des théories nouvelles en publiant son *Essai d'analyse* et son *Esquisse du progrès de l'esprit humain*, et à qui le communisme moderne doit cette utopique maxime : « *Egalité de fait, dernier but de l'art social.* » Saisi un jour par le monstre qu'il avait aidé à déchaîner, il mourut misérablement en s'empoisonnant dans les cachots de la terreur ; car toujours le suicide est la suprême porte de salut des philosophes en détresse ?

De Maupertius, un moment collaborateur de Voltaire, et qui propageait l'erreur à la fois en français et en latin, à Berlin et à Paris ? . .

De d'Holbach, ce chef de coterie, qui soutenait de son crédit et de sa bourse l'œuvre des encyclopédistes, en même temps qu'il se faisait une triste renommée par ses écrits révoltants d'impiété et dans lesquels il affichait un honteux matérialisme ?

De Gassendi, talent plus réel, esprit plus modeste, qui voulait bien admettre que « Peut-

être il n'ignorait pas ce que l'on pouvait penser sur beaucoup de choses, mais que de bien connaître les moindres il n'osait s'en assurer ? » [1]

De Champfort, le sceptique railleur, l'homme du mot, âcre et désespérant comme le doute même, tranchant comme l'acier, qui faisait tout passer au crible de son amer sarcasme et qui finit par mettre en pratique les leçons de son maître en se coupant la gorge ?

De Vicq-d'Azyr, le naturaliste athée ?

De Saint-Evremond, l'épicurien, le sensualiste raffiné par excellence, qui bientôt effrayé du néant qu'il rencontre au fond des spéculations philosophiques, s'arrête sur la pente glissante où il s'est engagé ; ce que, par la suite, il constata en disant : « Une science qui m'était déjà suspecte me parut trop vaine pour m'y assujettir trop longtemps ; je rompis tout commerce avec elle et commençai d'admirer comme il était possible à

[1] Desmaizeaux. — *Vie de St. Evremond.*

un homme sage de passer sa vie à des recherches inutiles ? » [1]

De Klootz, matérialiste et athée de l'école de Diderot, qui, suivant la magnifique expression d'un philosophe de notre époque, « doit tomber sous les coups des disciples de Rousseau quand les idées deviendront des glaives ? » [2]

De l'abbé de Prades, qu'on vit lâchement déserter le culte du Christ pour le culte de Voltaire ?

Du marquis d'Argens, bafouant, outrageant, sapant tout dans ses *Lettres juives ?*

De Damilaville, le confident, le factotum du vieil Arouet et l'un de ses satellites de prédilection, et qui, au dire même de son ami, « Ne niait pas, mais haïssait Dieu ? »

D'offray de la Mettrie, le hideux athée, qui eut l'honneur d'avoir son panégyrique écrit par son royal ami Frédéric II ; le matérialiste, qui imagina *l'homme machine* et

[1] **St. Evremond.** — *Jugement sur les sciences auxquelles peut s'appliquer un honnête homme*, T. I.

[2] **Henri Martin.** — *Histoire de France.*

publia *l'histoire naturelle de l'âme*, livre abominable dans lequel, comme le fait observer le Roi de Prusse, « il tenta d'expliquer à l'aide de l'anatomie la texture déliée de l'entendement et il ne trouva que de la mécanique où d'autres avaient supposé une essence supérieure à la matière. » [1]

De Fontenelle, le sceptique léger et railleur, qui démoralisait gaiement les esprits avec de gracieux badinages ?

De la Beaumelle, le Pylade de Maupertuis, le familier de Frédéric II, écrivain sans consistance et sans style, tour à tour l'approbateur et le contradicteur déclaré de Voltaire.

De Volney, ce destructeur des saintes croyances, qui décevait les âmes avec son livre *des Ruines* et achevait de les égarer en jetant en pâture au monde sa *Religion naturelle ?*

De Dupuis, son émule, qui ébranlait aussi l'édifice social par la publication de *l'Origine des cultes ?*

[1] Frédéric II. — *Eloge de la Mettrie.*

De Beaumarchais, le cynique et dissolvant auteur de tant de pièces dangereuses pour la morale et de tant de scandaleux procès. Une manière de Voltaire avec des poumons de Mirabeau?

De l'astronome Lalande, qui niait Dieu en étudiant les merveilles de sa création?

Parlerai-je enfin, de tant d'autres plus obscurs, mais non moins actifs qui, suivant d'un pas différent la même bannière, remplissaient en quelque sorte le rôle de comparses dans la tragi-comédie offerte au monde à cette malheureuse époque. Quoique d'un ordre inférieur, quoique moins remarquables par leurs talents, ils n'en avaient pas moins dans les petits cercles et dans les ruelles bourgeoises leurs auditeurs bénévoles, comme ils comptaient dans la grande masse du public des lecteurs assidus. Je ne les tirerai pas de l'ombre. J'ai montré les chefs de la phalange, il ne me semble point nécessaire de faire apparaître l'un après l'autre chacun des soldats qui la composent.

Comme si ce n'était point assez de ces grands éléments de dissolution, il s'en joignait d'un autre ordre. Le mal, essentiellement prolifique de sa nature, engendrant le mal, les écrits impies, licencieux, surgirent en masse dans le public sous les formes les plus diverses: poëmes, contes, romans, satires, pamphlets, libelles, brochures, etc.

Au premier rang de la philosophie de boudoir et d'alcôve, diminutif de l'autre, brillaient comme poëtes Boufflers, Grécourt, Dorat, Parny, Bertin, et comme prosateurs Diderot, Louvet, Laclos, le marquis de Sade et Crébillon fils, que ses admirateurs se sont complus à surnommer le Pétrone français. J'en passe et des meilleurs. Tandis que quelques-uns de ces hommes se contentaient d'agiter les sens de leurs lecteurs par des peintures obscènes, saupoudrées de ces aphorismes soi-disant philosophiques si fort à l'ordre du jour, plusieurs d'entr'eux livraient à la foule avide de scandale et blasée chaque jour davantage, des livres vrai-

ment infâmes qui achevaient l'œuvre de démoralisation.

Bientôt la presse ne suffit plus. La scène elle-même fut envahie. Elle offrit aux idées corruptrices un moyen nouveau et facile de se propager. On y débita des maximes subversives et libertines aux applaudissements de l'élite comme des classes les plus infimes de la nation. On y travestit, on y outragea les choses saintes, on y battit en brèche, au milieu des éclats de rire, les bases fondamentales de la société, déjà si rudement ébranlées.

Partout enfin, et sous toutes les formes, les idées révolutionnaires, sensualistes, impies, épicuriennes et matérialistes prévalurent. L'influence du philosophisme se faisait profondément sentir. Elle triompha bientôt des dernières résistances et devint prédominante en tout, partout et sur tout. Les poëtes qui se respectaient encore semblaient eux-mêmes avoir oublié Dieu, cette source inépuisable des nobles et pures inspirations, ou craindre

de prononcer son nom. Leurs vers ne retentissaient plus guère que des noms de divinités païennes. Chez d'autres, plus abandonnés au mauvais courant, si les saintes Écritures étaient rappelées parfois, c'était en forme de plaisanterie et uniquement dans le but de fournir un sujet de sarcasme et d'insultes. On le voit, les idées de Luther et des siens avaient fait un pas immense : le mal avait pris d'effrayantes proportions. Ce qui, dans le principe constituait une anomalie, avait fini par acquérir un caractère de normalité. Tant d'incitations persistantes à la révolte et à la satisfaction des appétits charnels n'étaient donc point restées stériles. Et, qui pis est, le mal n'avait pas posé sa dernière limite. Le XIXe siècle était appelé à surpasser, s'il est possible, le XVIIIe.

Les principes démoralisateurs, dont le foyer principal était en France, avaient aussi de nombreux adeptes en Angleterre où Hume, Bolingbroke, Shaftesbury et Berkeley professaient hautement le déisme, prêchaient le

détachement des saintes croyances, étayaient leurs sophismes par des mensonges, travestissaient les vérités historiques, philosophiques, religieuses et morales et, en la dépravant, troublaient la conscience publique. Sous leur influence, renforcée de celle des philosophes français et allemands, la décadence des mœurs, commencée avec la réforme, atteignit son paroxysme dans ce pays. La débauche des idées et des corps ne connut plus de bornes.

En pouvait-il être autrement avec des maximes telles que celles-ci? : « La débauche, qui n'est autre chose qu'un goût trop vif pour les plaisirs des sens, emporte avec elle l'idée de société. »[1] Et, comme chez ces hommes le suicide devient une conséquence naturelle de leurs idées, le même philosophe anglais disait : « Quand une créature en est réduite à désirer la mort, c'est la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre. »[2] On ap-

[1] Shaftesbury. — *Essai sur le mérite et la vertu.*
[2] *Le même.* id.

perçoit l'abime immense qui existe entre une semblable doctrine et la pensée chrétienne.

Les mêmes principes avaient également des représentants en Italie où le communisme était prêché par Morelli, dans son *Code de la nature*, et le droit nouveau avec toutes ses audaces par le milanais Beccaria, dans son *Traité des délits et des peines*.

En Allemagne, le philosophisme avait de fortes racines; il était particulièrement représenté, dans ses deux expressions les plus tranchées, par Frédéric II et le savant Euler. Les souverains philosophes de Prusse, d'Autriche et de Russie offraient au monde un étrange spectacle. Comme des vautours acharnés sur une proie, ils déchiraient en lambeaux la malheureuse Pologne et s'en partageaient les dépouilles en insultant le Saint-Siége anéanti et désespéré en présence d'iniquités que le philosophisme vainqueur le rendait impuissant à combattre d'une manière efficace. Pendant ce temps, les peuples germain et russe s'abandonnaient à d'incroyables désordres.

De son côté, l'Espagne, ce foyer vivace du Catholicisme, ressentait les effets de la contagion générale. On constatait avec douleur dans cette contrée favorisée du ciel un sensible affaiblissement du sentiment religieux.

En un mot, l'Europe entière, subissant l'influence fatale, se grisait du poison des idées nouvelles qui permettaient la vie facile et joyeuse et érigeaient en culte toutes les voluptés de la chair. Louis XIV, en s'éteignant, avait laissé la France livrée aux plus terribles calamités. On eût dit que la Régence s'était efforcée à son tour d'élargir le cercle des dépravations. Louis XV surenchérissait encore sur son devancier et les hontes de son règne mettaient le comble à tant d'ignominies. Le monde paraissait être entré en ébullition. Une sorte de délire fiévreux agitait les âmes. On comprenait vaguement que le lien social, rongé par les dents de la philosophie, était sur le point de se rompre. Partout le vice, partout la persécution contre l'élément religieux, partout l'affaiblissement

des croyances, partout la dépravation du sens moral. Les regards ne se tournaient plus guère vers le ciel que les philosophes avaient déclaré désert en proclamant la déchéance de Dieu. Les corps suivaient l'impulsion des esprits en s'abandonnant follement à l'emportement effréné des plaisirs. Outre qu'on prêchait la débauche, c'est une conséquence fatale que, dès qu'il y a aberration dans les idées, il y a relâchement dans les mœurs; quand la foi s'éteint dans l'âme des peuples, l'orgie allume ses flambeaux et fait retentir ses fanfares. Il faut s'étourdir sur la pensée du néant; on a besoin d'action pour échapper à l'épouvantable vertige que cause le vide. Mais par dessus toutes ces agitations planait une invincible et profonde inquiétude comme aux approches d'un grand danger. Les éclats de rire du philosophisme triomphant, en contemplation devant son œuvre, étaient impuissants à couvrir les premiers et sourds grondements de la foudre; les lueurs de la fête pâlissaient devant les éclairs sanglants qui

déchiraient déjà le fond sombre et menaçant de l'horizon.

A quiconque a une âme, une conscience, à quiconque a de la foi, de la pudeur, de la morale, de la raison le XVIIIe siècle apparait, en vérité, comme un siècle infâme. Il l'était à ce point que le vice lui-même se prit à rougir et à s'indigner. Une courtisane, la reine des courtisanes du temps, ne put retenir un cri de suprême colère à la vue des ruines qui s'amoncelaient autour d'elle. La fameuse marquise de Pompadour écrivait :

« Qu'est devenue notre nation ? Les parlements, les encyclopédistes l'ont changée complètement. Quand on manque assez de principe pour ne reconnaître ni divinité ni maître, on devient bientôt le rebut de la nature et c'est ce qui nous arrive. » [1]

On ne caractérise pas mieux une époque et une situation. Il est digne de remarque que c'est la femme, qui dès l'abord avait soutenu les démoralisateurs, qui s'indigne jus-

[1] Mme de Pompadour. — *Lettre au duc d'Aiguillon.*

qu'à les accuser ainsi, en voyant l'étendue de leurs ravages. Un écrivain résume comme suit les principes des philosophes du XVIIIe siècle : « Jouissez le plus que vous pourrez ; évitez le vol et l'assassinat, tels du moins que les pratique la canaille : le reste est indifférent. » [1]

Ici je m'arrête. Ce qui va suivre appartient exclusivement à la grande histoire et est trop connu d'ailleurs, pour qu'il soit nécessaire de le rappeler. Les philosophes ont accompli leur œuvre : d'autres ne tarderont pas à lui donner ses développements logiques. Ils ont été les hommes de l'idée, ils ont semé... La récolte est mûre, et voici venir les hommes d'action !.. ...Place aux moissonneurs ! Tirons un voile sur la sanglante hécatombe. Disons seulement et répétons bien haut : Ce sont les apôtres d'une fausse philosophie qui, de complicité avec les hommes de la réforme, ont préparé ce désastre épouvantable et qui doivent porter le poids d'une aussi terrible responsabilité. Ils ont voulu le

[1] **Martinet.** — *La science sociale au point de vue des faits.*

triomphe de leurs doctrines: l'heure de ce triomphe est arrivée. Si d'après ce qui précède il était permis de douter que les crimes de 1793 sont les leurs, si leurs panégyristes essayaient de les justifier, toutes les voix de l'histoire sont là retentissantes pour les écraser sous leur glas accusateur. Non, il n'est plus permis d'avoir un doute à cet égard. Un des leurs qui, apprenant à les connaitre avait appris à les mépriser, La Harpe, est explicite quand il leur crie:

« C'est vous, qui avez enseigné aux révolutionnaires à dénaturer les idées et les mots. Osez dire que vous n'êtes pas les premiers coupables. Vous n'avez ni massacré ni incendié, je l'avoue, mais vous avez mis le glaive et la torche à la main de ceux qui étaient faits pour se servir de l'un et de l'autre et vous avez fait tomber toutes les barrières qui pouvaient les arrêter. A quel tribunal serez-vous absous?» [1]

Le père Beauregard, un saint prêtre, fe-

[1] La Harpe. — *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire.*

sait, dès 1775, résonner les voûtes de Notre-Dame de ces prophétiques accents :

« Oui, mes frères, c'est au roi, à la religion que vos philosophes ont déclaré une guerre qui nous dévorera sans pitié ! Je vois dans leurs mains le marteau qui démolira les sanctuaires ; je vois la hache qui frappera les innocents pêle-mêle avec les coupables. Ces démons à face humaine n'attendent déjà plus que l'instant favorable pour porter le premier coup. Oui, Seigneur, vos autels seront dépouillés et détruits, vos fêtes abolies, votre nom blasphémé, votre culte proscrit. Mais qu'entends-je ? Grand Dieu ! Que vois-je ? Aux saints cantiques qui fesaient retentir les voutes sacrées en votre honneur succèdent des chants lubriques et profanes ! Et toi, divinité infâme du paganisme, impudique Vénus ! tu viens *ici même* prendre audacieusement la place du Dieu vivant, t'asseoir sur le trône du Saint des saints et recevoir l'encens coupable de tes nouveaux admirateurs ! »[1]

[1] Voir **Dom Marie Bernard.** — *Les héros du Christianisme*, T. VIII.

Ainsi donc il demeure parfaitement établi aux yeux de tout homme de bonne foi que ces prétendus amis du genre humain, qu'ils se vantaient secrètement de mépriser, en furent les véritables fléaux. Frédéric II, leur mécène et ami qui savait ce qu'ils valaient et ce qu'ils voulaient, disait d'eux avec raison que « S'il avait une province à châtier il la leur donnerait à gouverner ; mais qu'il viendrait un temps où ils apprendraient par leur expérience, quand ils auraient tout mis sens dessus-dessous, qu'ils n'étaient que des scélérats ignorants. » [1]

Sans doute les défenseurs des philosophes objecteront avec leur emphase ordinaire que ces hommes ont doté l'humanité des plus grands bienfaits, qu'ils ont inondé le monde de clartés nouvelles. La part faite à l'exagération inhérente à l'esprit de parti, que voyons-nous en effet ? Pour quelques vérités scientifiques ou littéraires qu'on leur doit, et qui n'eussent pas

[1] Voir P. Christian. — *Les héros du Christianisme*, T. VIII.

manqué de se faire jour sans eux, que d'erreurs ils semèrent dans les esprits, que de découragements ils versèrent dans les âmes, que de sang, que de larmes répandus, que de dépravations, que de ruines ! Si nos pères leur durent les immenses calamités qui signalèrent la fin du dernier siècle, nous leur devons, au même degré qu'aux hommes de la réforme, toutes celles du siècle présent et le malaise moral qui pèse et pèsera longtemps encore sur les sociétés modernes; car comme le dit avec infiniment de justesse un homme dont l'autorité ne sera contestée par aucun des libre-penseurs de notre époque : « Le bonheur des nations, comme celui des individus, est intéressé dans les erreurs qui prévalent tour-à-tour sous le nom de philosophie, quoique ces erreurs paraissent purement spéculatives. » [1]

Un illustre orateur chrétien s'exprime de la sorte sur cette époque désastreuse qu'on ne saurait trop flétrir dans ses tendances comme

[1] Royer-Collard.

dans ses actes, puisque les uns et les autres ont si fatalement influé sur l'avenir :

« Instrument de scepticisme et de matérialisme, le XVIIIe siècle a corrompu tout ce qu'il a touché, même le bien. C'est à lui que notre âge doit ses impuissances et ses douleurs ; c'est lui qui a préparé les excès, qui cause les défaillances... et, si nous servons mal de généreux vouloirs, si notre âme n'est pas aussi grande que nos vœux, il faut croire que deux sangs coulent à la fois dans nos veines partagées : le sang fécond de l'antiquité chrétienne et le sang énervé d'un scepticisme corrupteur. » [2]

Et maintenant je le demande : Est-ce en niant Dieu, en niant l'âme, en prêchant le dogme de la fatalité, en détruisant toutes les notions du bien et du mal, en asservissant l'intelligence à la matière, en poussant à la satisfaction des désirs sensuels qu'on fait progresser la foi, source de toutes grandes choses,

[1] Lacordaire. — *Discours sur la loi de l'histoire.*

qu'on élargit les horizons de la pensée, qu'on développe les généreux instincts et les nobles facultés, qu'on fait respecter les lois, qu'on élève l'âme humaine, en un mot qu'on améliore les sociétés et qu'on les civilise ?...

A cette question, il n'est pas un cœur droit qui ne réponde :

NON !

QUATRIÈME PARTIE.

LES SOCIALISTES.

Leurs principes, leur morale, leur influence.

Digitized by Google

QUATRIÈME PARTIE.

LES SOCIALISTES.

Leurs principes, leur morale, leur influence.

„ Oh combien le Catholicisme s'est montré „ plus prudent et comme il vous a surpassés „ tous, Saint-Simoniens, républicains, uni- „ versitaires, économistes dans la connais- „ sance de l'homme et de la société! Le „ prêtre sait que notre vie n'est qu'un voyage „ et que notre perfectionnement ne se peut „ réaliser ici bas, et il se contente d'ébau- „ cher sur la terre une éducation qui doit „ trouver son perfectionnement dans le ciel. „ L'homme que la religion a formé, content „ de savoir, de faire et d'obtenir ce qui „ suffit à sa destinée terrestre, ne peut jamais „ devenir un embarras pour le gouvernement: „ il en serait plutôt le martyr!... Oh! re- „ ligion bien-aimée, faut-il qu'une bour- „ geoisie qui a tant besoin de toi te mé- „ connaisse! "

Proudhon.

„ Passons vite sur les constitutions des „ Saints-Simoniens, Fouriéristes et autres „ prostitués se faisant fort d'accorder l'a- „ mour libre avec la pudeur, la délicatesse, „ la spiritualité la plus pure: triste illusion „ d'un socialisme abject, dernier rêve de la „ crapule au délire. "

Le même, *Système des contradictions.*

Le socialisme remonte jusqu'à l'antiquité. Dans son livre *des lois*, Platon nous en

fournit un exemple. De tout temps il s'est rencontré des hommes à l'esprit inquiet, tourmentés du besoin de régir ou de réformer leurs semblables. A certaines époques et chez quelques individus ce besoin a même acquis un tel caractère d'acuité qu'il a dégénéré en manie. Cela se vit plus particulièrement au XVIe siècle. Outre qu'il est de la nature de l'être d'aimer le changement, de haïr la règle et de se complaire à réaliser des rêves, diverses causes doivent être assignées aux désirs immodérés de transformation que je constate. En beaucoup de cas, un état morbide de l'intellect explique cette tendance; dans une foule d'autres, la vanité, l'envie, l'ambition et le ressentiment paraissent avoir été les mobiles des actions de ces agitateurs qui se sont successivement produits sous les noms pompeux de Socialistes et de Réformateurs. Le bonheur du genre humain n'a guère été qu'un mot mis en avant pour servir de prétexte à leurs prédications ou à leurs tentatives.

Il me paraît tout d'abord nécessaire de bien établir un point. Aux yeux de l'obser-

vateur attentif, socialisme et communisme sont deux termes à peu près synonymes quant au fond. En effet, je ne vois guère d'utopie sociale qui n'ait pour base première l'idée d'une communauté. Chaque novateur a sa corde qu'il fait vibrer de préférence, mais à peu d'exceptions près tous se préoccupent d'égaliser les conditions et souvent de niveler les fortunes. C'est le grand appeau au moyen duquel ils sont certains d'attirer les masses dans le filet.

Des philosophes matérialistes, sensualistes, rationalistes et athées aux socialistes ou réformateurs modernes la transition est à peine sensible. Les systèmes mis en avant par les uns pivotent sur les mêmes idées que les systèmes inventés par les autres. Du reste, le but poursuivi apparaît invariablement le même: détruire ce qui existe afin d'établir soi ou ses idées sur les ruines qu'on a faites.

Les socialistes des siècles passés ont nui aux hommes à leur heure, dans la mesure de force et de liberté que leur ont

alors accordé les pouvoirs et selon la sphère d'action qu'il leur a été donné de parcourir. Nous les laisserons disséminés dans l'histoire pour ne nous occuper que de ceux qu'on a vus surgir depuis moins d'un siècle. Ceux-là, s'inspirant parfois de leurs devanciers, parfois des idées philosophiques, parfois puisant en eux-mêmes, ont également pesé de tout le poids de leurs théories sur la société actuelle dont ils ont fatalement arrêté les progrès sous le prétexte d'en hâter le développement.

Laissons donc de côté Thomas Morus et son *Utopia*, Campanella et sa *Civitas solis*, Hall et son *Mundus alter*, Bacon, Giardano-Bruno, Cardan, Telesio, Nicolas de Munster, Savanarole, l'abbé de Saint-Pierre, Morelli, Coessin, Tanquelin, Hobbes qui se singularisa parmi les utopistes en rêvant un système compressif et absolu, en préconisant le despotisme et la servitude; Harrington qui, dans son *Océana*, conçut une de ces républiques fabuleuses, perfection du

genre, qui font rêver les jeunes esprits et hausser les vieilles épaules, puis qui meurt fou, comme tant d'autres entraînés dans les mêmes écarts.

Si l'on veut le considérer à son point de vue le plus réel, le hideux Marat fût un socialiste. Il avait son système à lui bien arrêté et, de plus, les moyens d'en faire l'application. Vivant à une époque de crise, il sut s'imposer par l'audace même de ses violences. Son idée consistait à transformer la face du monde à l'aide du couperet, ce dernier argument de l'éloquence fougueuse d'alors. Le soi-disant amour de l'humanité de cet histrion populaire lui suggérait d'élever les pauvres sur les cadavres des riches récalcitrants, en un mot d'exterminer les uns pour la jouissance exclusive des autres. Tâche effrayante, absurde, à recommencer éternellement, car, avec la différence des qualités, des vertus, des intelligences, l'idée d'un niveau social apparaît comme une monstrueuse impossibilité. C'est cependant une pensée qui

a cent fois bouleversé le monde et qui couve encore secrètement dans plus d'un cerveau malade.

Maintenant je vais pousser droit au monstre, c'est-à-dire au sans-culotte socialiste-communiste Gracchus Babœuf, le tribun du peuple, comme il s'intitulait lui-même. Ce Babœuf, qui s'est acquis une triste place dans l'histoire, était l'inventeur d'un régime d'égalité aussi méprisable qu'avilissant pour quiconque sent briller en soi la lumière de la foi et le feu sacré de l'intelligence.

Quand les excès révolutionnaires commençaient à s'apaiser, en 1796, Babœuf, président d'un club, marchait à la tête d'une faction démocratique redoutable. Ses adhérents étaient nombreux, résolus, entreprenants. On les désignait sous le nom de *Babouvistes*. Ces hommes, derniers débris de la terreur, « pour lesquels le 9 thermidor était une date de douleur et d'oppression, voulaient établir l'égalité absolue, malgré les lois insurmontables de la nature, et la liberté

démocratique, malgré la condition des vieux et grands états... Leurs chefs se réunissaient souvent dans un lieu qu'ils nommaient le *Temple de la Raison;* ils y chantaient des complaintes sur la mort de Robespierre et ils y déploraient la servitude du peuple. »[1]

Quant à Babœuf, d'après l'historien que je viens de citer, « c'était un homme hardi, d'une imagination exaltée, d'un fanatisme de démocratie extraordinaire et qui possédait une grande influence sur son parti. Il préparait, dans son journal, au *règne du bonheur commun.* »[2]

Nous allons voir tout à l'heure de quelle espèce était ce bonheur là.

Babœuf organisa, dans le sein de l'État, une vaste conspiration. Il ne s'agissait de rien moins que de procéder à une répartition nouvelle des biens sous la direction d'un gouvernement composé des *vrais,* des *purs,* des *absolus démocrates.* Les membres de

[1] Mignet. — *Histoire de la révolution française*, T. II.
[2] id. id.

cette terrible faction qui avait adopté pour mot d'ordre : « *Constitution de* 1793 » et pour devise : « Ceux qui usurpent la souveraineté doivent être mis à mort par les hommes libres », ces membres, dis-je, s'étaient appliqués la dénomination expressive d'ÉGAUX. Par bonheur le complot fût découvert. Babœuf et son principal complice, condamnés à mort par le Directoire, se poignardèrent afin d'éviter l'échafaud.

Je n'ai pas la place nécessaire pour développer les plans de Babœuf. Ils représentaient le système le plus inique, le plu étroit, le plus despotique qu'il soit permis d'imaginer. Il supprimait les lettres, les arts, le luxe, la liberté de penser, la liberté d'agir. Toutes les nobles aspirations de l'intelligence y étaient sacrifiées dans l'intérêt de l'ignorance commune. Voici quelques passages que j'extrais des pièces justificatives du procès de Babœuf. On y verra comment ce farouche démocrate, cet implacable égalitaire, entendait la liberté individuelle et comprenait le *règne du bonheur commun.*

« Plus de propriété individuelle des terres.

« Nous réclamons, nous voulons la jouissance commune des fruits.

« Les fruits sont à tout le monde. »[1]

« La propriété est donc le plus grand fléau de la société : c'est un véritable délit public. »[2]

N'est-ce pas là la reproduction presque littérale d'un passage du *Discours sur l'inégalité,* de Jean-Jacques Rousseau, que j'ai cité précédemment? J'étais donc fondé à prétendre que les sophismes révolutionnaires du philosophe de Genève préparaient les folies et les attentats de l'avenir. Je continue l'exposé des principes sur la propriété et l'égalité :

« Dans une véritable société, il ne doit y avoir ni pauvres ni riches.

« Les riches qui ne veulent pas renoncer au superflu en faveur des indigents sont les ennemis du peuple. »[3]

[1] *Manifeste des Egaux rédigé par Sylvain Maréchal.*
[2] *Analyse de la doctrine de Babeuf.*
[3] id. id.

Comme on le voit, ceci est catégorique et nettement accentué. Nous allons voir mieux encore :

« Nous voulons l'égalité réelle ou la mort...

« Malheur à ceux que nous rencontrerons entre elle et nous !

« Malheur à qui ferait résistance à un vœu aussi prononcé !

« La révolution française n'est que l'avant-courrière d'une autre révolution bien plus grande, bien plus solennelle et qui sera la dernière.

« Le peuple marche sur le corps aux rois et aux prêtres coalisés contre lui ; il en sera de même aux nouveaux tyrans, aux nouveaux tartufes politiques assis à la place des anciens.

« Il nous faut, non pas seulement cette égalité transcrite dans la déclaration des droits de l'homme et du citoyen, nous la voulons au milieu de nous, sous le toit de nos maisons.

« Nous consentons à tout pour elle, à faire table rase pour nous en tenir à elle seule.

« Périssent s'il le faut tous les arts pourvu qu'il nous reste l'égalité réelle.

« Les jours de restitution générale sont arrivés.

« Un seul homme sur la terre plus riche, plus puissant que ses semblables, que ses égaux, l'équilibre est rompu : le crime et le malheur sont sur la terre. » [1]

C'est bien l'anéantissement de toute émulation, de toute famille, de tous droits acquis, c'est le brigandage, le vol érigés en systèmes et en lois. Quelques-uns des principes généraux ainsi mis en lumière, voyons quels étaient les moyens d'exécution.

« Le peuple est en insurrection contre la tyrannie.

« Ceux qui usurpent la souveraineté devront être mis à mort par les hommes libres.

« Toute insurrection sera vaincue sur le champ par la force.

« Les opposants seront exterminés.

[1] *Acte d'insurrection des Egaux.*

« Seront également mis à mort :

« Ceux qui battront ou feront battre la générale.

« Les étrangers, de quelque nation qu'ils soient, qui seront trouvés dans les rues.

« Les îles Marguerite et Honoré, d'Hyères, d'Oleron et de Rhé seront converties en lieux de correction où seront envoyés, pour être astreints à des travaux communs, les étrangers suspects et les individus arrêtés. » [1]

Il est à croire que ces individus et ces étrangers suspects ne devaient pas, sous le régime de vraie égalité, être assimilés aux hommes libres et ne pouvaient en aucun cas être admis à la faveur d'être considérés comme égaux. Ce qu'il y a de piquant, c'est la précaution prise par l'insurrection préparée pour s'opposer à celles qui pourraient surgir en vue de la renverser, au cas où elle deviendrait triomphante. Voyons plus loin :

« Le peuple ne prendra de repos qu'après la destruction du Gouvernement tyrannique.

[1] *Acte d'insurrection des Egaux.*

« Tous les biens des émigrés, des conspirateurs et de tous les ennemis du peuple seront distribués sans délai aux défenseurs de la patrie.

« A la fin de l'insurrection, les citoyens pauvres, qui sont actuellement mal logés, ne rentreront pas dans leurs demeures ordinaires: ils seront immédiatement installés dans les maisons des conspirateurs.

« On prendra chez les riches ci-dessus les meubles nécessaires pour meubler avec aisance les sans-culottes. »[1]

« La grande Communauté nationale entretient tous les membres dans une égale et honnête médiocrité. »

Et, comme les babouvistes n'admettaient pas de restriction dans l'honnêteté, ils avaient inséré ce simple paragraphe, qui tranchait d'un trait de plume une des plus grandes difficultés économiques, dans un de leurs projets de régénération sociale :

[1] *Décret économique des Egaux.*

« La dette nationale est éteinte pour tous les français.

« La république remboursera aux étrangers le capital des rentes perpétuelles qu'elle leur doit. »[1]

Ce n'est pas, on l'a vu, que les Babouvistes aimassent particulièrement les étrangers ; ce n'est pas non plus qu'ils eussent des scrupules de conscience : ce second article était une concession évidente à la crainte d'être troublés à l'heure de la grande curée démocratique. En vrais amis de la liberté pour tous, l'article cinq du chapitre intitulé *Des dettes* formule ce qui suit :

« Toute fraude à cet égard est punie de l'esclavage perpétuel. »[2]

Quel outrageant abus des mots ! Mais aussi quelle terrible incohérence ! Tel est cependant, au point de vue politique et humanitaire, le plan conçu par Gracchus Babœuf dans l'intérêt du bonheur commun. Sa science

[1] *Décret économique des Egaux.*
[2] id.

sociale n'avait rien conçu au-delà de ce programme. Vainement parmi les pièces relatives à son système ai-je cherché le nom de Dieu : je ne l'y ai pas rencontré ; il n'a pas été profané dans cette fange. Les bêtes féroces n'ont pas de religion, autrement elles cesseraient d'être elles-mêmes. D'autre part, à l'époque de liberté, d'égalité et de fraternité où ces théories avaient cours, Dieu n'avait plus d'autels en France : on avait désappris à prononcer son nom ; tout sentiment religieux était éteint dans l'âme endurcie des vainqueurs, et les opprimés qui avaient fidèlement conservé leurs croyances au fond du cœur, n'osaient pas même en laisser soupçonner l'existence. Avouons-le, Babœuf fut bien l'enfant du philosophisme. Il avait bien sucé le poison des démoralisateurs de son siècle, il se montrait vraiment le digne fils de ses pères. C'est ainsi que le mal se propage. On plante une idée fausse dans les cerveaux ardents de la foule... Cette idée germe, grandit, éclate, et voilà ce que le monde récolte !

Il se présente maintenant sous ma plume, le nom d'un homme dont l'influence fut considérable et qui, bien que d'un tempérament moins exalté, bien qu'appartenant à une école plus paisible et plus honnête, a pourtant apporté à l'humanité son contingent d'amertumes et de douloureuses déceptions.

Jérémie Bentham est le plus remarquable représentant de cette morale moderne qui se fonde sur le calcul et substitue le positivisme à la pensée et au sentiment. « Ce n'est guère qu'à la suite de l'affaiblissement des idées religieuses qu'une telle morale peut se faire jour. Dans les siècles qu'animait une ombre de croyance, jamais il ne fut venu à l'esprit d'aucun penseur de conduire les hommes à la vertu par le chemin de l'intérêt. Les théories qui concluent à la pratique du bien, à cause de l'utilité qui en résulte, sont donc d'invention récente : elles ont cela de triste qu'elles attestent à la fois une décadence dans les mœurs publiques et un abaisement dans

le principe qui gouverne les générations humaines. [1] »

Doué d'une puissante intelligence, Bentham possédait ce qu'un de ses biographes appelle une vertu raisonnée, logique, égoïste. Comme certains esprits mathémathiques, à vues forcément limitées dans le cadre étroit d'un système, il s'imaginait « qu'il est donné à l'homme de suppléer entièrement la Providence et que la marche de l'humanité n'est qu'un ingénieux mécanisme dont on peut déterminer la formule et régler le mouvement. » En cela, il partageait l'erreur de Malthus, cet implacable économiste, qui se flattait d'établir l'équilibre entre les populations et les produits alimentaires par la suppression violente des existences excédant le nombre correspondant à la quantité des denrées. Moyen simple d'extirper radicalement le paupérisme et qui devait naturellement prendre naissance dans le cerveau d'un philantrope anglais. Malthus et Bentham avaient tous deux la

[1] **Louis Reybaud.** — *Jérémie Bentham, ses mémoires et son système.*

logique du faux. C'est l'éternel anathème des esprits systématiques de ne voir qu'une seule face des questions, de ne comprendre qu'à demi les lois naturelles, de ne s'identifier qu'avec un côté du caractère des hommes : encore ce côté est-il rarement le meilleur. Avec une persistence féroce, ils veulent forcer la nature à se plier aux exigences de leurs conceptions, en spéculant sur ses faiblesses et en excitant ses mauvais penchants.

Si l'on jette un coup d'œil sur son système, on voit que le célèbre socialiste anglais s'applique à affaiblir la responsabilité de l'individu au profit de son bien-être ; qu'il vise à lui faire envisager les élans spontanés et élevés de l'âme comme autant d'ennemis contre lesquels il doit se tenir en défiance ; il lui montre « le dévoûment comme une déception et le sacrifice comme une duperie. Pour juger du mérite des choses, la communauté et l'individu sont invités à en évaluer le profit, profit moral ou matériel peu importe. De là, ce système change l'existence en un perpétuel calcul et supprime les passions pour n'en

laisser subsister qu'une seule : l'égoïsme. Quiconque prêche l'abstinence au lieu de la satisfaction est, à ses yeux, partisan de l'ascétisme... Quand le Christianisme imposait la charité, c'est-à-dire l'oubli de soi pour les autres, il savait bien que l'instinct de l'homme empêcherait qu'il ne commit d'excès en ce genre. En recommandant l'utilité, c'est-à-dire l'oubli des autres pour soi, Bentham aurait dû se souvenir que c'est là un sentiment qui n'a pas besoin d'être encouragé et qu'il tient au cœur par des racines profondes. »[1]

Et il a si peu de doute sur le fond de ce misérable système, qu'un écrivain allemand le résume ainsi de son côté en peu de mots :

« L'utile était pour lui le mobile de toutes les actions humaines, et tout ce qu'on peut concevoir de beau, de divin, il l'anéantissait dans le creuset d'où sort l'argent monayé. »[2]

[1] **Louis Reybaud.** — *Jérémie Bentham, ses mémoires et son système.*

[2] **Ed. Gans.** — *Visite à Jérémie Bentham.*

Cette doctrine est tellement étrange, tellement choquante pour nos âmes chrétiennes, elle renverse à tel point les notions d'idéal que Dieu dans sa bonté a semées en nous comme les fleurs de la vie, qu'on ne saurait trop fournir la preuve qu'elle peut exister, dût-on, pour en arriver là, tomber dans des répétitions.

Selon Bentham, tout ce qui n'est pas soumis à la règle qu'il impose devient facultatif et le *hasard* détermine les actions humaines. Il disait :

« L'utile, est le beau, le bon, le juste.

« Le nuisible, est le laid, le mauvais, l'injuste.

« On nommera bon ce qui augmente nos plaisirs et diminue nos peines ; on nommera mauvais ce qui engendre plus de peine que de plaisir. Et remarquez que je prends les mots *plaisirs* et *peines* dans leur signification la plus vulgaire. Je ne veux consulter ni Zénon, ni Epicure pour savoir ce qu'est la peine, ce qu'est le plaisir.

J'appelle ainsi ce que chacun sent et appelle de ce nom, le paysan comme le prince, l'ignorant comme le philosophe. »

Ailleurs il se complait à avancer ce dangereux paradoxe :

« Dans la liste des vices, s'il se rencontre une action indifférente ou un plaisir innocent, pourquoi condamner ce qui ne fait aucun mal ni à l'individu ni à l'espèce. »

Il est permis d'objecter à Bentham que ce qui constitue une action indifférente ou un plaisir innocent ne doit pas figurer dans la liste des vices. On est en droit de supposer qu'il sous-entend quelques vices d'apparence aimable. Je relève également de lui cette singulière pensée :

« L'abus est un mauvais moyen, mais c'est un moyen légitime, aussi légitime que l'usage. »

Il disait aussi :

« On parle de vertu, de devoir, mais que signifient ces mots, sinon l'utilité bien comprise, l'intérêt bien entendu? La vertu,

quand elle est éclairée, n'est guère que le sacrifice d'un intérêt moindre à un intérêt majeur, d'un intérêt passager à un intérêt durable, d'un intérêt précaire à un intérêt assuré. Donc, la vertu n'est souvent que le meilleur des calculs; elle impliqne dans tous les cas le respect, ce qui est utile aux autres et à nous-mêmes : aux autres, parceque c'est l'uniqne moyen d'obtenir directement ce qui doit nous profiter. Quant à la vertu qui ne sert à rien, qui prescrit des pratiques sans motifs, elle n'est bonne, comme dit Hume, qu'à mettre au calendrier. »

On conçoit aisément où doit conduire la pratique d'nne pareille morale. Un âpre matérialisme repose au fond de cette doctrine qui forme un contraste si frappant avec le désintéressement de la pensée chrétienne. La Vertu, la Foi, la Providence, rien n'est là de ce qui vivifie, améliore, encourage, élève et console.

L'influence de Jérémie Bentham et de ses disciples a été fatale. « Les peuples ne se

battent plus pour un faux point d'honneur, mais ils se battent déjà pour la richesse. De mille côtés, on se précipite vers l'utile de toute la vitesse du désir, en laissant le long du chemin ce qui fit la parure des générations antérieures : le désintéressement, l'abnégation, la modération dans la soif du bien-être. » [1] C'est surtout dans le pays de cet utilitaire et dans la partie nord de l'Amérique, où domine la race Anglo-Saxonne, que l'influence de cette doctrine dégradante a été décisive. Elle se retrouve dans tous les actes de la vie publique et privée des peuples Anglais et Américain. Là, le système de Bentham semble réellement s'être infiltré jusque dans la moëlle et dans le sang de chaque citoyen ; il a anéanti tout sentiment en présence du but suprême vers lequel les regards sont avidement fixés : l'intérêt ; il a transformé les hommes en machines à compter, à évaluer le produit net de toutes choses ; il a apporté la froide balance du profit et des pertes pour y péser

[1] Louis Reybaud. — *Jérémie Bentham, ses mémoires et son système.*

jusqu'aux élans de l'âme; en un mot, il a étouffé les sentiments improductifs, il a développé outre mesure les appétits mercantiles aux dépens des enthousiasmes généreux et des pures aspirations.

En somme, comme le constate le judicieux écrivain auquel j'ai fait plusieurs emprunts en traçant ces dernières pages, « Bentham est entré dans le pays des chimères et la société n'a recueilli de cette excursion que des réalités douloureuses. »

A un point de vue tout différent et dans un autre ordre d'idées, Saint-Simon surgit au commencement de ce siècle. On trouve en celui-ci plus du théosophe que de l'humanitaire. Mais après sa mort, ses disciples donnèrent de nouveaux développements à sa doctrine, en élargirent la portée sociale et l'approprièrent à leurs aspirations. Toutefois, Saint-Simon, c'est lui qui l'affirme, « étudiait la marche de l'esprit humain pour travailler ensuite au perfectionnement de la civilisation. » Il n'est pas sans intérêt de rappeler

les idées mises en avant par lui pour atteindre ce but.

Dans son livre du *Nouveau Christianisme*, Saint-Simon reproche à la doctrine de Jésus, la complète absence d'un côté sensuel; il réprouve la lutte éternelle de l'Eglise catholique contre les passions; il veut un parfait accord entre la matière et l'intelligence, une union entre le corps et l'esprit. C'est toujours l'empiétement du matérialisme sur le pouvoir absolu de l'âme. Comme le fait remarquer un homme de beaucoup de mérite, la tendance chrétienne conclut à l'abnégation, au renoncement, à la privation, tandis que la loi Saint-Simonienne se prononce en faveur de la satisfaction et de la jouissance. Comme Babœuf, Saint-Simon abolit d'un mot le grand principe de l'hérédité, sans s'apercevoir qu'il brise un des liens les plus puissants de la société et de la famille, en même temps qu'il tarit une des sources les plus fécondes de l'émulation. Sous le rapport de la croyance religieuse, il est purement panthéiste. Voici sa définition de la divinité :

« Dieu est un ; Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui ; tout est par lui ; tout est lui. »

Il voit dans l'homme une « représentation finie de l'Etre infini : amour, esprit et matière ; intelligence et force ; sagesse et beauté. » [1]

Il accuse le Pape d'hérésie au même dégré que Luther ; il accuse l'Eglise catholique et lui reproche d'avoir autorisé l'ordre de Jésus etc. ; il prépare l'Eglise Saint-Simonienne pour prendre la place de celle qu'il proclame indigne, sans oser cependant lui contester d'une manière absolue les bienfaits qu'elle a répandus sur le monde. Tout cela se trouve développé dans le livre du *Nouveau Christianisme.*

Saint-Simon consentait volontiers à ne pas nier le Christ; il admettait même sa doctrine et ne méconnaissait point son action, tout en la considérant comme incomplète. Il se posait donc en révélateur religieux, ayant reçu pour mission

[1] *Exposition de la doctrine Saint-Simonienne.*

de continuer le Christ et de perfectionner son œuvre. Ce nouveau Messie, cet inspiré tomba un jour dans la détresse. La tête troublée, il essaya de se brûler la cervelle et ne parvint qu'à se défigurer. C'est ainsi que le reste de sa vie il porta le stigmate de sa faiblesse et une preuve visible de l'inanité de ses doctrines. Le suicide, je l'ai constaté déjà, est le dernier recours des théosophes, des douteurs et des faux-prophètes dans l'embarras. L'âme, au fond de laquelle la foi est éteinte, devient un terrain stérile où l'idée de la destruction individuelle parvient seule à jeter des racines.

La doctrine utopique prêchée par les disciples de Saint-Simon, après la mort de ce dernier, se résume en ces points principaux:

« Après Dieu le Messie.

« Le monde attendait un Sauveur... Saint-Simon a paru.

« Moïse, Orphée, Numa ont organisé les travaux matériels.

« Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels.

« Saint-Simon a organisé les travaux religieux.

« Donc, Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-Christ.

« Moïse serait, dans l'avenir, le chef du culte ; Jésus-Christ le chef du dogme ; Saint-Simon serait le chef de la religion, le Pape !»

Ou, pour mieux dire, il n'y a plus de Pape. A la tête de la société, reformée en vertu des lois Saint-Simoniennes, est placé *un Père* qui résume entre ses mains tous les pouvoirs politiques, législatifs, civils, judiciaires et religieux. Entr'autres principes, proclamés par les successeurs de Saint-Simon, nous voyons saillir ceux-ci :

« Nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

« Organisation de la famille.

« Affranchissement du prolétaire.

« Abolition de tous les priviléges de naissance.

« Reconstitution de la propriété sur des bases nouvelles.

« Egalité des citoyens, sous la réserve du droit des capacités.

« Création du prêtre-social, homme et femme, modérateur et stimulateur des passions, selon les nécessités.

« Emancipation de la femme, à laquelle on reconnaît des droits politiques et civils égaux à ceux de l'homme.

« Réforme radicale du mariage, que l'on qualifie de trafic honteux et de prostitution légale, dans certaines conditions.

« Réhabilitation solennelle de la chair.

« Sanctification des passions sensuelles.

« Sanctification des plaisirs de la table.

« Fondation de l'Eglise de Saint-Simon, destinée à remplacer l'Eglise du Christ.

Cet attrayant programme n'eut pourtant qu'un médiocre succès. Le manque d'argent et de crédit, le refus unanime des femmes de quelque valeur morale, de mettre à profit les bienfaits de l'affranchissement, et pardessus tout celà des dissensions profondes qui éclatèrent dans le sein de l'union, mirent fin à la folle tentative connue sous le nom

de Saint-Simonisme. Les grelots de la fête cessèrent de s'agiter, les flambeaux furent éteints au bruit des altercations du dedans et des rires du dehors. Les prophètes, les pontifes livrèrent leurs oripeaux aux fripiers et rentrèrent dans l'ombre. Puis, à ces bals, à ces prédications, à ces polémiques, à ces discordes, à ces scandales, le plus grand calme succéda. Seule, l'idée chrétienne qu'on peut bien outrager, mais non altérer dans son essence, continua de planer sur le monde et à le couvrir de splendides rayonnements.

Vers le même temps que l'utopie de Saint-Simon tentait de s'implanter au milieu de notre monde plein de troubles, un homme, s'inspirant, comme tant d'autres et après tant d'autres, des erreurs de Rousseau, cherchait anxieusement une place où les siennes pussent prendre racine. Il était de nationalité anglaise et avait nom Robert Owen. Ce prophète de l'athéisme, comme le qualifie un écrivain,[1] a apporté, lui aussi, de graves élé-

[1] **Martinet.** — *La science sociale au point de vue des faits.*

ments de désillusion et d'inquiétude à l'humanité. Sa doctrine se résumait en deux mots : *Communauté, irresponsabilité.* Elle est consignée dans plusieurs ouvrages qu'il publia successivement dans le premier quart de ce siècle, notamment dans ceux intitulés : *New views of the formation of human character* et *outline of the rational system.*

Owen est encore un de ces rêveurs funestes qui tuent l'idéal pour faire place au plus désespérant réalisme ; qui font bon marché de l'âme en vue de la satisfaction de la matière. Selon lui, l'homme est une machine sans volonté propre, sans libre-arbître, sans spontanéité, fatalement soumise aux circonstances et, par conséquent, ne pouvant pas plus être admiré pour ses vertus que puni pour ses crimes. Les exemples du bien deviennent inutiles du moment que l'individu est contraint à subir une destinée toute fortuite, préparée par le courant des évènements et à laquelle il ne prend qu'une part purement passive. On conçoit ce qu'il

y a de dangereux pour l'ordre moral, disons mieux, pour l'ordre social, dans un système assis sur de tels fondements. La croyance en la bonté divine, source inépuisable des plus douces consolations, se trouve d'un seul coup détruite; car il ne faut point perdre de vue que là où la responsabilité de l'homme est mise hors de cause la responsabilité du Créateur devient effrayante. L'homme cessant d'être coupable du mal qu'il produit, Dieu doit en être accusé. C'est une doctrine monstrueuse, impie, qui ferme la porte au repentir, qui tend, d'une part, à ravaler l'espèce humaine et, d'autre part, à outrager, à calomnier la puissance divine.

« Je ne sais, dit un écrivain dont le nom fait autorité en ces matières, s'il y a dans les annales humaines un témoignage plus insigne d'aveuglement, d'inconséquence et de folie que celui qu'Owen donne lui-même quand, après avoir nié la responsabilité et la liberté individuelles, non content de l'extravagance d'affirmer la société et le gouverne-

ment, il va plus loin et se jette dans l'extravagance inconcevable de recommander la bienveillance, la justice et l'amour à ceux qui, n'étant ni responsables ni libres, ne peuvent ni aimer, ni être justes, ni être bienveillants. » [1]

La maladie de l'orgueil, qu'il décorait d'un vernis de bienveillance, poussa Robert Owen à accuser toutes les religions de mensonge, d'impuissance, d'absurdité, de tendances subversives et de violation des lois de la nature. Ce qui pouvait être vrai pour le plus grand nombre, était évidemment faux en ce qui concerne le Christianisme. On est en droit d'exiger beaucoup d'un novateur qui, sous le prétexte d'améliorer le monde, anéantit d'un seul coup toutes les assises morales de la société. Voyons donc les vérités lumineuses, la puissance fécondante, les tendances bienfaisantes du système que Robert Owen entendait mettre à la place de ce qu'il s'appliquait à renverser. Nous venons de faire connaître

[1] **Donoso Cortès.** — *Essai sur le Catholicisme, le libéralisme et le socialisme.*

ses idées sur la condition de l'homme dans ce monde, il nous reste à l'entendre proclamer les principes sur lesquels il prétendait asseoir la société nouvelle:

« Suppression de la religion;

« Suppression de la famille;

« Suppression du mariage;

« Suppression de la propriété;

« Suppression du numéraire;

« Egalité absolue sans considération de capacité ni d'aptitude.

« Communauté coopérative, etc. etc.

Enfin, dans tous ses développements les plus incroyables, un plan de république ramenant notre monde civilisé à l'état sauvage des premiers âges; « une société sans liens, sans croyances, sans devoirs et sans droits; » une de ces utopies effrayantes et burlesques tout à la fois où le ridicule le dispute à l'odieux et comme on en a tant vu éclore depuis la république modèle de Platon jusqu'au phalanstère de Fourier. C'est toujours l'humanité qui paie en souffrances nouvelles

les frais de ces dangereuses rêveries qu'on lui fait expérimenter en surprenant sa bonne foi. L'utopie de Robert Owen est, comme le remarque M. Reybaud, « une combinaison où Abraham est fort étonné de se trouver en contact avec Babœuf. Ce qui frappe le plus dans cette théorie, c'est sa stérilité et son vide : on est moins surpris de ce qu'elle admet que de ce qu'elle supprime. Dans le système rationel, adieu toutes les horizons de l'idéalité ; adieu ces aspirations vers l'infini, le seul prisme au travers duquel la vie se colore ; adieu ces doux rêves qui rattachent l'âme isolée ici bas aux âmes qu'elle pleure et qu'elle a aimées ; adieu la poésie, adieu l'enthousiasme, adieu la foi !... Ce système n'est rien moins que l'engourdissement complet de l'humanité. »[1]

Lorsqu'il tenta d'appliquer son système, Robert Owen reçut les plus rudes leçons que Dieu dans sa sagesse puisse infliger à

[1] **Louis Reybaud.** — *Etudes sur les réformateurs et socialistes modernes*, T. I.

la vanité humaine. Ces orgueilleux, qui devaient regénérer le monde en créant un nouvel état social, furent misérablement déçus à New-Harmony city, dans l'état d'Indiana. En pouvait-il être autrement ? La plupart des individus choisis pour faire fonctionner la machine, devinrent, par le fait d'une communauté révoltante, égoïstes, paresseux, ivrognes, corrompus. On constata rarement un échec plus complet. Malgré ce désastre éclatant, l'essai de Robert Owen eut de nombreuses imitations aux États-Unis, ce pays des tentatives aventureuses, que dévore la fièvre des métamorphoses. Empressons-nous de le dire, les expériences faites ainsi sur une vaste échelle et dans plusieurs lieux à la fois, ne donnèrent pas le moindre résultat satisfaisant. Aux yeux des hommes sensés, le système d'Owen fut condamné définitivement et, comme ceux qui l'avaient précédé, jugé radicalement impraticable.

Avant ses défaites sur le sol de l'Union américaine, le réformateur anglais s'était,

dans une circonstance, placé à la tête des ouvriers mutuellistes dont il avait soutenu les coalitions à Londres. On l'avait vu alors patroner la ligue formée par les travailleurs dans le but d'exercer une pression arbitraire sur les maîtres. C'était encourager le désordre, se faire le complice des fauteurs de troubles, en un mot, trahir les tendances révolutionnaires qu'il s'efforcait de dissimuler sous des dehors de douceur et de philantropie. Heureusement le complot échoua en présence de la fermeté des maîtres qui, mis à l'improviste et sans motifs raisonnables en demeure d'augmenter des salaires déjà élevés, avaient incontestablement le bon droit pour eux. Cette fois encore le célèbre socialiste en fut pour les frais et les désagréments d'une campagne infructueuse.

Au demeurant, sans avoir rien produit d'utile en faveur de l'humanité, le système de Robert Owen devint une source de déceptions pour son auteur. C'est que comme tous les faiseurs de systèmes, aveuglés par

leur orgueil, Owen avait compté sans les grands éléments indispensables au succès de toute œuvre sociale : la nature de l'homme et l'idée de Dieu.

Je me suis proposé de mettre en relief les théories des coryphées du socialisme. En ce qui touche les individus, les diverses écoles sont caractérisées par des types bien tranchés et bien dissemblables. A part une immense vanité, les faiseurs de théories sociales diffèrent sensiblement entre eux. Quant aux principes sur lesquels reposent les utopies, c'est toute autre chose : ils ne varient guère. Le fond est d'une monotonie que rachètent à peine les nuances plus ou moins accentuées de la formule. C'est à tel point qu'on est par moment tenté de croire que tous ces systèmes sont calqués les uns sur les autres. L'imagination des réformateurs en crise d'enfautement n'a pas produit de grandes choses. Il semble qu'il y ait un type-spécimen d'après lequel chacun a brodé des variantes selon son esprit et son tempérament. Toujours même

ordre d'aberrations, toujours même fond d'absurdités. Au milieu de ce chaos, pas un éclair de génie, pas une lueur de foi. Un terre-à-terre désespérant, comme il arrive toujours lorsque le sentiment du divin est absent.

Je passerai sous silence une foule de sectes socialistes qui, comme de plates imitations de celles de Bentham et d'Owen, prirent tout-à-coup naissance en Angleterre et en Amérique il y a vingt-cinq ou trente ans. Les États-Unis surtout, cette terre du positivisme où, par une singulière anomalie, s'épanouissent en liberté toutes les infirmités de l'esprit humain, les États-Unis en ont certainement vu naître et disparaître le plus grand nombre. Cela s'explique. Un peuple aussi dominé par ses instincts démocratiques devait nécessairement se sentir alléché par des promesses de communauté, d'abaissement des grands et d'élévation des petits. Et puis, de même qu'on rencontre plus que partout ailleurs sur les vastes territoires de l'Union américaine un nombre illimité d'esprits inquiets et curieux,

d'intelligences neuves et hardies, il existe au fond des grands centres de population de ce pays une foule d'éléments douteux, flottants, disposés à former le contingent de toute association dont les statuts autorisent les mœurs faciles, promettent le bien-être matériel et ne tourmentent pas la conscience.

Je ne m'étendrai point sur l'œuvre du fameux marchand-prophète, Joé Smith, qui, de concert avec l'ouvrier imprimeur Rigdon, dota le monde du *Mormorisme*, cette secte détestable qui compte encore de nombreux adeptes dans l'Illinois et dans l'Utach. Il me suffira de rappeler que ces deux hommes, dont tant de désœuvrés ou de vicieux ont suivi les traces, avaient reçu, prétendaient-ils, des mains d'un ange envoyé par Dieu le 27 septembre 1827, le fameux livre de Mormon, c'est-à-dire la bible d'or qui, complétant l'Evangile, déclarait déchues toutes les religions existantes. Est-il possible d'imaginer jusqu'à quels excès peut aller la vanité humaine! Je serai également sobre de détails

sur les *Egalitaires* du comté de Tazewel en Virginie lesquels, ne voulant pas trop alarmer les individus désireux de s'enrôler sous leur bannière, ont eu soin de faire cette rassurante déclaration :

« Il n'y a ni information, ni enquête préalables. Ces questions injurieuses et aristocratiques : « D'où venez-vous ? Où allez-vous ? Que désirez-vous ? Que faites-vous ?.. » sont défendues. Il suffit de déclarer au soussigné (l'enrôleur) que l'on a une femme, un état, bonne volonté et qu'on aura bonne conduite envers les frères.

« Lois générales : égalité de salaires et de travail ; pas de professions inutiles ; pas de préjugés ; éducation gratuite et obligatoire ; vigilance active ; un pour tous, tous pour un.

« La colonie avec *cent* travailleurs seulement peut réaliser, de 1852 à 1856, un bénéfice réel et comptant de plus de huit cent quarante-cinq millions. » [1]

[1] *Courrier des Etats-Unis* du 3 juin 1851. *Lettre du docteur Vionis, de Vinchester.*

Il faut en convenir, voilà cent travailleurs qui feront de bien belles affaires! huit millions quatre cent quarante cinq mille francs acquis par chacun d'eux en quatre années!... De pareilles choses ne se voient qu'en Amérique! Il n'y a vraiment que la communauté, que l'égalité capables de produire d'aussi mirifiques résultats! Ah! j'oubliais d'ajouter que, pour être admis à la faveur de gagner deux millions de francs par an au moyen d'un travail utile, il y a une rétribution à payer à l'habile économiste qui sait si bien faire fructifier la main d'œuvre et tirer de tels avantages de l'association. Cela ne se discute pas sur notre vieille terre européenne: cela se constate et cela se siffle! Il en faudrait rire si tant de malheureux n'avaient été dupes de cet impudent charlatanisme.

Les États-Unis sont le foyer permanent d'un socialisme actif. Ce pays si richement doté par la nature est devenu le champ d'application des plus mirobolantes comme des

plus dangereuses utopies. C'est de ce côté que se portent les inventeurs de systèmes que l'instinct de conservation ou l'indifférence de la vieille Europe obligent à déserter notre continent. En Amérique, la plupart de ces spéculateurs assument le titre pompeux de PROPHÈTES. Je ne sais si leur science va jusqu'à connaître l'avenir que ce mouvement désordonné d'idées et ces étranges tentatives réservent à cette contrée trop hospitalière, mais il est de ce côté-là de l'Océan des hommes sérieux qui le pressentent et s'en alarment, et de ce côté ci des écrivains qui partagent leurs appréhensions. Écoutez :

« Les Américains, dont l'esprit naturellement grave et porté à la réflexion n'est pas absorbé par les affaires, ne peuvent plus se dissimuler l'avenir sinistre dont les menace et les progrès du socialisme, parallèles à ceux de la civilisation, est l'incroyable empire qu'exercent les plus absurdes prophètes sur des populations qui accueillent favorablement

tout ce qu'on leur prêche sous le manteau de la bible. »[1]

Ils sont nombreux ces éléments de dissolution sociale sur le sol de l'Union. Voici ce qu'écrivait, en 1830, un homme versé à fond dans la question. En lisant les lignes suivantes, il convient de ne point perdre de vue que le mal a fait depuis lors d'immenses progrès, c'est-à-dire d'immenses ravages :

« A New-York la société s'est divisée en deux classes : les ouvriers en opposition à ceux qui jouissent de la vie sans avoir besoin de leurs bras. Les idées de cette société se montrent partout, dans les journaux et dans les affiches. Leur première exigence c'est l'égalité et l'universalité de l'instruction. Ils soutiennent qu'il y a une aristocratie privilégiée partout où cette égalité n'existe pas. Ils font prévoir que bientôt il y aura pour l'instruction un degré *qu'il ne sera pas permis de franchir sans encourir le blâme de ses concitoyens*. Ce sont les socialistes modérés ;

[1] Martinet. — *La science sociale, au point de vue des faits.*

l'extrême gauche veut une loi agraire. « N'est-il pas honteux, disent-ils dans les termes les plus violents, qu'un homme aille en voiture tandis qu'un autre marche à pied; qu'en rentrant l'un trouve une bouteille de champagne et l'autre à peine un verre d'eau? En divisant également les propriétés, toutes ces anomalies ne blesseront pas les yeux : on ne boira plus ni vin ni eau, mais tout le monde aura du *brandy* (eau-de-vie) à discrétion. »[1]

C'est toujours le même refrain que nous connaissons : « Vide tes poches dans les miennes. » On peut imaginer comme ce refrain est agréable à entendre dans le pays de la démocratie pure et du sans-gêne sans réserve. D'après ce rapide aperçu, on peut juger que la désorganisation sociale est en bonne voie de réussite dans la grande république des États-Unis. Ce beau pays a trop de foi en ses propres forces. S'il laisse le mal se développer outre mesure, il aura le sort

[1] **Hamilton.** — *Les hommes et les mœurs aux Etats-Unis*, T. I., ch. IX.

des gens que leur extrême assurance rend victimes : il périra par les éléments qu'il aura trop facilement accueillis.

Avant de quitter l'Amérique, un mot seulement sur M. Cabet, qu'on a vu y établir son *Icarie*, de triste mémoire. Ancien député, ancien magistrat, M. Cabet a jeté au loin la toge de juge et la robe du législateur pour s'élancer sur les traces de Robert Owen. Il s'est précipité en aveugle dans le communisme le plus exagéré. Comme la majorité de ces esprits excentriques dont nous parcourons la gamme, il a la franchise de ses opinions. Il ne le dissimule pas, il est révolutionnaire : il a horreur de la propriété, il déteste le privilége, il veut l'égalité, la promiscuité et leurs conséquences naturelles. A ses yeux, le peuple est un être collectif admirable, sublime, héroïque ; les rois sont des tyrans et des imbéciles ; les nobles des coquins, des pillards ; les prêtres d'infâmes scélérats. Au peuple toutes les vertus, aux autres tous les forfaits. J'ouvre de lui un livre d'histoire conçu d'après cet ordre d'idées ;

c'est une pièce curieuse et qui mérite bien que j'en cite quelques passages :

« Alors, s'écrie l'auteur en proie à une jubilante admiration, se forment des *sociétés secrètes* dans lesquelles on jure de *s'aider* et de se secourir mutuellement : ce sont presque des *mutuellistes !*...

« Mais aussi que de courage dans le peuple ! Que d'héroïsme ! Et encore à quelle époque !... » [1]

J'avoue que je ne vois pas qu'il faille tant de courage et d'héroïsme pour former des sociétés secrètes. Si le peuple n'avait pas d'autres vertus, reconnaissons en toute conscience qu'il n'en possèderait guère. O l'esprit de parti ! Comme il étrécit les intelligences, comme il rappetisse le jugement des hommes qu'il domine ! Mais poursuivons :

« C'étaient de fameux révolutionnaires, ces *bourgeois*, avec leurs *sociétés secrètes !*

[1] Cabet. — *Histoire populaire de la révolution française*, Tome I.

C'étaient même de fameux *républicains* avec leurs *communes !...»* [1]

Parlant de Catherine de Médicis, il dit:

« Elle traite avec les protestants, fait annuler la condamnation de Condé et proclame la *liberté de conscience;* mais bientôt elle autorise l'établissement *des jésuites*, créés contre le protestantisme. » [2]

Cette seconde phrase, venant immédiatement démentir la première, est d'une naïveté parfaite. L'idée peut se résumer ainsi : « Elle a permis aux protestants de vivre... très bien ! Vive la liberté de conscience ! Mais elle permet aux jésuites de vivre aussi, c'est trop ! La liberté de conscience est violée. » Est-on plus inconséquent et plus naïf dans son exclusivisme ? La liberté, comme ces gens-là l'entendent, est constamment entourée de restrictions, sinon de périls, quand il s'agit du droit de leurs adversaires.

M. Cabet finit par aller en Amérique

[1] Cabet. — *Histoire populaire de la révolution française*, Tome I.

[2] Le même. — id.

fonder une colonie du genre de celle d'Owen, où il essaya l'application de ses idées égalitaires et communistes. On sait quel fut le résultat de cette tentative et combien *l'Icarie* réservait de déceptions et de misères à ceux qui ajoutèrent foi aux promesses de son fondateur.

Mais passons vite sur ces turpitudes. Aussi bien j'ai hâte d'arriver à Fourier qui n'est pas un des esprits les moins étranges et les moins affligeants de la curieuse galerie que nous parcourons.

Fourier représente le véritable type du réformateur qu'une idée dessèche, qu'une ambition dévore.

Au physique, c'est un homme petit, sec, blême, aux mouvements saccadés, aux régards vifs et inquiets, rude de forme, trahissant en un mot dans toute sa personne l'incommensurable orgueil auquel il est en proie et, par une irritabilité poussée jusqu'à l'exaltation, laissant deviner les déceptions immenses que la raillerie ou l'indifférence du monde lui a justement infligées.

Au moral, ce n'est point un méchant homme contre lequel il serait bon de sévir, mais un maniaque qu'il faut plaindre. Sans principes vrais, tranchant, absolu, incohérent, bizarre, ombrageux à l'excès, il ne supporte aucune contradiction. Tel apparaît ce commis-marchand à qui son obscurité pesait et qui caressait le rêve de métamorphoser le monde au moyen de quelques pages extravagantes crayonnées à l'ombre d'un comptoir.

Ce petit rêveur de province, gros de lui-même, n'hésite point à déclarer que l'on s'est trompé depuis le premier jour de la création, qu'un malentendu fatal à notre espèce n'a cessé de séparer Dieu de ses créatures, et qu'à lui, Fourier, incombe la mission d'ouvrir les yeux du genre humain à la lumière de la vérité. En d'autres termes, il se proclame l'intermédiaire entre la divinité et son œuvre dans le but d'y établir l'harmonie, autrement dire le bonheur des hommes.

Comment s'y prendra-t-il pour atteindre ce but? Il n'a pas hésité à résoudre la

question ; néanmoins je me demande si ses fantastiques théories valent la peine qu'on les analyse? Non, en vérité! Il suffit d'en rapporter, en peu de mots, les traits les plus saillants. Ensuite je ferai voir à quel degré de démence peuvent conduire les écarts d'une imagination ardente que rien ne guide ni ne tempère.

La foi religieuse de Fourier se borne à une sorte de panthéisme restreint. Il ne méconnaît point que le Christianisme ait ramené les hommes dans la route du bien, ni qu'il les ait pénétrés de saines notions religieuses. Toutefois il ne l'adopte point, préférant se perdre dans des abstractions sans issues. Cela tient à ce qu'il avait des idées qui le rapprochaient trop du matérialisme et de cette philosophie sensualiste contre laquelle l'idée chrétienne réagit sans cesse depuis des siècles avec une énergie qui n'admet aucun accommodement. Sacrifiant d'ailleurs dans son système le côté métaphysique au côté positif, il songe plus au corps qu'à l'esprit, plus à la satis-

faction qu'à l'inspiration. Il se complaît à préconiser le plaisir, comme tendance naturelle et légitime de l'homme ; il le veut complet, s'épanouissant avec une entière liberté ; car, selon lui, il convient de faire une large part aux passions qu'il considère, quelque soit leur nature, comme l'œuvre de Dieu. A ses yeux, la société est coupable de ne pas compter avec elles et de négliger d'en faire un sage emploi. Partant de ce principe, l'une de ses préoccupations est, non de combattre, mais d'utiliser les mauvais instincts de l'individu : Ce qu'il veut, c'est faire de l'or avec de la boue. Le désordre de l'intelligence se décèle dès ce moment chez le pauvre rêveur. Ces élucubrations d'un cerveau en proie à la fièvre ont malheureusement porté des fruits amers. Leur influence s'est fait rudement sentir durant ces trente dernières années. En effet, Fourier semble le principal inspirateur de cette dangereuse littérature qui prétend faire sortir les plus grandes vertus de l'écume des bagnes et rendre la société responsable quand même

des forfaits qui y ont conduit ses héros. Ce déplacement de la responsabilité, tout au profit du crime, n'est pas un des côtés les moins tristes des dévergondages de l'école socialiste.

Fourier rêvait de fondre dans une union sociétaire, représentée par des groupes et des phalanges, toutes les unions particulières. Les phalanges étaient des centres soumis à l'harmonie générale résultant du jeu libre des passions. Comme on le voit, c'est toujours l'abolition du mariage et l'établissement de la communauté. Il résume ainsi lui-même sa théorie de ce qu'il appelle le mariage progressif :

« La liberté amoureuse commence à naître et transforme en vertus la plupart de nos gentillesses. On en établit divers grades dans les unions amoureuses. Les trois principaux sont :

« Les favoris et favorites en titre ;

« Les géniteurs et génitrices ;

« Les époux et les épouses.

« Les derniers doivent avoir au moins deux enfants l'un de l'autre; les seconds n'en ont qu'un; les premiers n'en ont pas. Ces titres donnent aux conjoints des droits progressifs sur une portion de l'héritage respectif.

« Une femme peut avoir à la fois :

« 1° Un époux dont elle a deux enfants;

« 2° Un géniteur dont elle n'a qu'un enfant;

« 3° Un favori qui a vécu avec elle et conserve le titre.

« Plus, de simples possesseurs qui ne sont rien devant la loi.

« Cette gradation de titres établit une grande courtoisie et une grande fidélité aux engagements. Une femme peut refuser le titre de géniteur à un favori dont elle est enceinte; elle peut ainsi, dans un cas de mécontentement, refuser à ces divers hommes le titre supérieur auquel ils aspirent. Les hommes en agissent de même avec leurs diverses femmes. Cette méthode prévient

complètement l'hypocrisie dont le mariage est la source. » [1]

Ce que je suis obligé de supprimer est à l'avenant.

Chez Fourier tout s'accomplit par l'intervention des groupes, des séries et des phalanges, depuis l'art de cultiver les poires et de faire les petits pâtés jusqu'à la science de diriger les sociétés vers le bonheur et l'harmonie. Cet utopiste célèbre se perd dans des théories capables de troubler la raison du lecteur, comme elles ont troublé la sienne. Ce sont des divagations sans fin à donner le vertige. Il est pourtant curieux de l'entendre établir un système de création et de durée du monde, système qui n'a d'autre fondement que l'imagination vagabonde de son inventeur. En lisant ses ouvrages on croirait parcourir le pays des chimères ou être transporté dans quelque contrée féerique sur les ailes capricieuses d'un songe. On a peine

[1] Fourier. — *Théorie des quatre mouvements.*

à se faire à toutes ces fantaisies d'un cerveau en délire. Il est bon de l'entendre détailler les passions, les classer par séries et les qualifier de noms bizarres composés expressement : la *cabaliste*, la *papillonne*, la *composite*, la *mécanisante* etc. Son besoin de réformer s'étend jusqu'à la langue qu'il semble prendre à tâche de rendre inintelligible en la chargeant de mots tels que ceux-ci : *garantisme*, *sociantisme*, *cislégomène*, *interliminaire*, *cisterlogue*, *épisection*, *citrapose*, *unarque*, *duarque*, *triarque*, *tétrarque*, *douzarque*, *omniarque*, *séristère* etc. etc. tous mots absolument inutiles, puisqu'ils ont leurs équivalents beaucoup plus compréhensibles en français ; mais il fallait à Fourier des mots impossibles pour exprimer des idées extravagantes ; au surplus, c'était chez lui une prétention à l'érudition et à l'originalité, comme s'il n'était pas suffisamment original et convenablement excentrique par la pensée.

Dans l'une de ses nombreuses excursions à travers le domaine de l'incroyable il a trouvé

et soigneusement développé le moyen d'acquitter la dette d'Angleterre, qu'il évalue au chiffre rond de vingt-cinq milliards, en six mois, par des œufs de poule. Il est à croire que ce sont des poules aux œufs d'or qu'il sous-entend. [1] Quoiqu'il en soit, ce n'est pas là un des chapitres les moins curieux des ouvrages de ce rêveur étrange, qui a rencontré des adeptes et des admirateurs. Dans le même livre, il enseigne des règles d'économie au genre humain auquel il promet, s'il veut s'y conformer, c'est-à-dire se réunir par phalanges, un avantage de quatre cents milliards par année réalisé seulement sur les allumettes, les épingles, le dégraissage, le ravaudage et divers articles de toilette. [2]

Ceci n'est rien; il faut absolument s'arrêter au chapitre des *créations contremoulées*. On y remarque entr'autres, des choses extraordinaires du genre de celles-ci :

[1] Fourier. — *Traité d'association.*
[2] Le même. id.

« Analysons la modulation ou série de *fruits rouges*, créés par la terre et par son *clavier de cinq lunes*, qui sont: *Mercure, Junon, Cérès, Pallas* et *Phœbina* dite *Vesta*. Plus l'*Ambiguë* dite *Vénus*.

« Les planètes, étant androgynes comme les plantes, copulent avec elles-mêmes et avec les autres planètes. Ainsi la Terre par copulation avec elle-même et par fusion de ses deux arômes typiques, le masculin versé du pôle nord et le féminin versé du pôle sud, engendra le cerisier, fruit sous-pivotal des fruits rouges, et accompagné de cinq fruits de gamme, savoir :

« La Terre, copulant avec Mercure son principal et 5e satellite, engendra la fraise.

« Avec Pallas son 4e, la groseille noire ou cassis ;

« Avec Pallas son 3e satellite, la groseille épineuse ;

« Avec Junon son 2e satellite, la groseille en grappe ;

« Avec Phœbina son 1er satellite, *Rien :* lacune ;

« Avec Vénus son Ambiguë, en simple, la mûre de ronce ; en composé, la framboise ;

« Avec le Pivot ou *soleil*, en direct, le *raisin*, fruit pivotal ascendant ; en inverse, RIEN. »[1]

Et plus loin :

« Au lieu de créer baleines et requins, hippopotames et crocodiles, en aurait-il plus coûté de créer des serviteurs précieux ?

« Antibaleines, trainant les vaisseaux dans les calmes ;

« Antirequins, aidant à traquer le poisson ;

« Antihippopotames, traînant nos bateaux en rivières ;

« Anticrocodiles, ou coopérateurs de rivières.

« Antiphoques, ou moutons de mer.

« Tous ces brillants produits seront les effets nécessaires d'une création en arômes contremoulés qui débutera par un bain aromal sphérique purgeant les mers de leurs bitumes. »[2]

[1] Fourier. — *Traité d'association.*
[2] Le même. id.

Je m'arrête. Je ne veux rien dire des critiques de Fourier sur la structure du globe et sur ce qu'il en appelle le mobilier ; rien de son explication minutieuse des procédés trouvés par lui pour purifier les mers de leurs principes salins et changer leurs eaux en une limonade agréable au goût ; rien de ses projets de fondre les glaces polaires avec le concours des baleines et des comètes ; rien de la création des hypochiens, des hypotigres, des hypocastors ; rien de ses dévagations sur l'emploi des astres et des planètes dans la langue *harmonique unitaire ;* rien de la cuisine, imaginée comme véhicule d'éducation ; rien des *batailles gastrosophiques* livrées au moyen des petits pâtés farcis ou à la sauce ; rien enfin de l'instruction musicale des animaux. Tout cela est d'un intérêt saisissant pour les physiologistes curieux de suivre les troubles du cerveau humain sous l'influence d'une fièvre de vanité exaspérée par les moqueries de la foule ; mais, d'un autre côté, de plus long détails lasseraient peut-être la

patience du lecteur. En présence de ce délire, arrivé à son plus haut paroxysme, le cœur se serre; le rire prêt d'éclater sa glace sur les lèvres; on a pitié d'un malheureux pour lequel on voulait être sévère; son infortune le mettrait à l'abri de toute critique, s'il était permis d'oublier que, comme un mal contagieux, ses théories ont fait de grands ravages dans l'esprit d'autres hommes.

Jusqu'à présent nous l'avons suffisamment prouvé, c'est par le faux, l'inique, l'absurde, l'impossible, que ces socialistes-réformateurs dépourvus de principes vrais et absolus, en révolte contre l'idée chrétienne, abandonnés à toutes les intempérances de leur seule raison, arrivent par des routes diverses aux abîmes du désespoir, du suicide, du crime ou de la folie.

Mais, représenté par les rêveurs que je viens de signaler, le socialisme n'a pas dit encore son dernier mot. Après le maître, écoutons le disciple et constatons avec douleur le mal que la folie d'un homme peut

produire, quelqu'inoffensive, quelque ridicule qu'elle paraisse être en elle-même. Voici donc comment s'exprime à son tour M. Victor Considérant, ancien rédacteur en chef du journal la *Démocratie pacifique*, de *la Phalange* et le futur *omniarque* qui déclare franchement aspirer à tenir entre ses mains l'empire du globe :

« Je suis un des doyens, un des chefs du socialisme. Depuis plus de vingt ans je suis à l'œuvre autant que nul autre de ceux qui vivent aujourd'hui ; j'ai contribué, je puis le dire, à répandre la *peste* que vous dépenserez tant de millions à combattre. Eh bien, je vote avec vous cette sanction expiatoire de ma folie ; si je ne vous bats point à plate couture, je serai pour le reste de mes jours renfermé à Bicêtre ou à Charenton. La civilisation appelle les bras d'un autre hercule pour la purger des monstruosités qui la déshonorent : déjà ce nouvel hercule a paru ! Cette puissance mystérieuse, à qui est réservée la conquête de l'avenir, c'est le mécanisme passionné de la gastronomie combinée, c'est l'art de

flatter les passions communes à tous les hommes, et de les séduire par l'appât du gain et des voluptés. »[1]

Il est vrai qne le même apôtre de la révolution sociale, qui a tracé ces lignes, s'écrie ailleurs, entraîné par cette force irrésistible de la vérité, parfois semblable à un remords, et à laquelle peu d'esprits sont capables de se soustraire entièrement :

« Vos œuvres à vous, révolutionnaires, les voici : trois millions de jeunes gens égorgés sur les champs de bataille ; douze millions pris à la noblesse et au clergé et grugés par la révolution ; trente cinq mille têtes coupées par la guillotine ; l'Europe bouleversée de fond en comble ; le pouvoir social sapé dans sa base etc. Pitié ! pitié ! Car c'est sur les décombres encore amoncelés de nos villes, c'est sur les cadavres que les vers n'ont pas achevé de ronger, que des rhéteurs amoureux de popularité viennent perfidement caresser

[1] Victor Considérant. — *Cité par P. Christian.* T. 6, notes justificatives.

les passions démocratiques de la jeune génération !.. »[1]

Un homme qui, après avoir enseigné la parole de Dieu, vint grossir les rangs du socialisme militant, qui échangea la robe sans tache du lévite contre le bonnet rouge du révolutionnaire, prostituant un beau talent dans les frénésies de l'invective, Lamennais enfin, écrivit un jour les lignes suivantes :

« C'est le péché qui a fait les princes ; leur pouvoir, c'est le pouvoir de Satan. C'est pourquoi, lorsqu'on n'a pas à craindre qu'il n'en résulte plus de mal, chacun peut et doit en conscience leur résister.

« On vous parle de devoirs publics ? On vous abuse avec des mots. Prolétaires, le souverain c'est vous ! Quand le peuple brise le pouvoir, il ne trouble pas l'ordre : il accomplit l'œuvre de Dieu. Votre droit, prolétaires, est que nul ne vous gouverne.

« Les rois hurleront sur leurs trônes, ils chercheront à retenir avec les deux mains

[1] Victor Considérant. — *Cité par P. Christian.*

leurs couronnes emportées par le vent, et ils seront emportés avec elles. Les riches sortiront nus de leurs palais. On les verra errants sur les chemins, demander aux passants quelques haillons pour couvrir leur nudité, un peu de pain pour apaiser leur faim et je ne sais s'ils l'obtiendront.

« Qu'est-ce que ces meules qui tournent sans cesse, et que broient-elles ? Fils d'Adam, ces meules sont les lois de ceux qui vous gouvernent, et ce qu'elles broient, c'est vous! Mais nous veillons l'heure de la vengeance : elle est proche!!! » [1]

A ces paroles de vengeance, on sent, qu'emporté par le torrent des passions mauvaises, ce socialiste bilieux a renié sa foi, et que, de serviteur de Dieu, il s'est fait l'apôtre de l'Esprit des ténèbres. Qui croirait que ce même homme, alors qu'il suivait la bannière du Christ, avait écrit les lignes qui suivent :

« Pour peindre la Révolution française,

[1] Lamennais. — *Cité par P. Christian.*

cette *série épouvantable de forfaits, de dissolution et de carnage,* ces proscriptions, ces fêtes impures, ces cris de blasphême, ce bruit sourd du marteau qui démolit, de la hache qui frappe les victimes, ces détonations terribles et ces rugissements de joie lugubre, annonce d'un vaste massacre, ces cités veuves, ces rivières encombrées de cadavres, ces temples et ces villes en cendres, et le meurtre, et les pleurs, et le sang, pour peindre, dis-je, toutes ces horreurs, il faudrait emprunter *à l'enfer* sa langue, comme quelques monstres lui ont emprunté ses fureurs. Les révolutionnaires ne pardonnèrent ni à la naissance, parce qu'ils étaient sortis de la boue; ni aux riches, parcequ'ils les avaient longtemps enviés; ni aux talents, parceque la nature les leur avait refusés; ni à la science, parcequ'ils étaient ignorants; ni à la vertu, parcequ'ils étaient couverts de crimes; ni au crime lui-même lorsqu'il annonçait quelque supériorité. Ce seraient donc aujourd'hui des passions bien étrangement

aveugles que celles qui ne suspendraient pas à l'instant toute autre guerre, lorsque des autres où ils se cachaient, sortent soudain, haletants de fureur, les bannis de la civilisation, pour ébranler la société dans ses fondements même. Quiconque alors hésite à se lever pour la défense commune, celui-là n'est pas homme : il est *infâme* à jamais! »[1]

De telles contradictions ne prouvent-elles pas le misérable état de l'âme du renégat? n'accusent-elles pas les troubles profonds de sa conscience? n'éclatent-elles pas comme un témoignage du terrible châtiment dont Dieu l'a frappé dans ce monde et dans l'autre?

Une variété bizarre est celle du démocrate-socialiste amoureux, qui vise à réformer la société par la révolution et par l'amour. J'entends désigner ainsi M. Michelet, ce créateur de l'école érotomatique, ce libre-penseur en délire, ce langoureux et folâtre vieillard qui fait agréablement alterner les déclamations philosophiques avec les inconcevables ardeurs

[1] **Lamennais.** — *Cité par P. Christian*, T. VI, notes justificatives.

d'une âme remplie de juvénilité quelque peu sénile. Il a tour à tour fait soupirer le chalumeau et retentir la trompette; il sait joindre, avec une certaine grâce, les sourires de Narcisse aux grimaces furibondes de Babœuf. Ecoutez-le. Il déteste les robes noires en général, et les jésuites en particulier. C'est un humanitaire à double-fond, rêvant d'un même élan le triomphe du peuple et la soumission à la beauté. A celui-là faisons grâce; pardonnons-lui ses attaques insensées contre l'Église et ses ministres en faveur de son ingénuité qui a si fort réjoui la génération présente. Puisque chez lui le comique l'emporte sur l'incohérence des idées et du style, pourquoi lui en vouloir? En nous faisant rire il nous a désarmés.

Un autre socialiste s'agite encore dans le demi-jour dont son système est enveloppé. C'est M. Pierre Leroux. Laissons-lui seulement dire deux mots au passage pour attester ses tendances et hâtons-nous ensuite, afin d'éviter les longueurs et les répétitions monotones.

D'ailleurs c'est toujours le même fond d'idées, la même pauvreté de moyens. Les socialistes ne se distinguent entr'eux que par le plus ou moins de cynisme de la forme. Constatons seulement qu'à mesure que nous avançons les formules deviennent plus audacieuses et les attaques plus virulentes. Voici en quels termes M. Pierre Leroux stimulait, en 1848, les colonnes infernales de la révolution :

« La propriété, c'est l'assassinat !

« Oui, debout ! Il y a plus de trente-cinq millions de français, dont trente-quatre au moins ne vivent que d'un salaire payé par un million de riches, accapareurs du mobilier social, au détriment de la personnalité et de la vie humaine. Comptez-vous donc, vous qui êtes les esclaves de la civilisation ! N'êtes-vous pas trente-quatre contre un ? Que la justice de Dieu s'accomplisse et que les esclaves écrasent tous ces fiers citoyens ! »

Assurément il me serait facile de citer les paroles de vingt autres démocrates-socia-

listes de la même force. Notamment celles de Louis Blanc qui n'a pas craint de dire : « J'ai fait contre l'ordre social le serment d'Annibal. » Je pourrais aussi rappeler les programmes de Blanqui, Barbès, Victor Hugo, Ledru-Rollin, Bertrou, Guillaume Marr, Struve, Becker, Heinzen, Mazzini, Darasz, etc. Si quelques-uns prêtaient à rire, les autres feraient horreur. Mais à quoi bon ce luxe de répétitions? A quoi bon agiter davantage des éléments funestes à la société? Laissons-les dans l'ombre, occupés à soulever les passions populaires par des assurances aléatoires, par des promesses fallacieuses et d'une réalisation impossible. Au surplus il est temps d'en finir avec cette orgie d'idées fausses, avec cette saturnale de mots creux et sonores. Le cœur se lève de dégoût devant tant de turpitudes!.. Arrivons au premier socialiste de notre époque, au paradoxe fait homme, à l'ennemi implacable de Dieu et de la propriété, en un mot à M. Proudhon. En lui se résument toutes les révoltes, toutes les contradictions, toutes les incohérences,

toutes les audaces, toutes les violences, tous les sophismes de la masse commune des démolisseurs modernes.

Tour à tour déiste, fataliste, catholique, athée, ce socialiste-humanitaire qui invectiva le socialisme et l'humanité après en avoir fait l'éloge, comme il avait nié Dieu après avoir affirmé sa puissance, se débat dans une sorte d'agonie morale pleine de doutes, de cris, d'imprécations. Cet homme semble subir par avance toutes les tortures du damné: son besoin de croire l'accable, ses négations l'épouvantent; il est ivre de colère et glacé de terreur. Doué d'ailleurs d'une certaine puissance intellectuelle qui rend ses crises plus terribles et ses retours plus amers, il se montre aux yeux de l'observateur attentif qui cherche l'âme derrière le sarcasme et la blessure sous le blasphème, comme un pauvre insensé battant incessamment de sa tête malade les murs de l'obscur cabanon où il se trouve fatalement emprisonné. Un rayon de foi pure descendant au milieu de sa nuit

et peut-être il eût été sauvé. Hélas! ce rayon n'est pas venu encore: qui sait s'il viendra avant que sonne pour lui l'heure de comparaître en présence du juge redoutable qu'il a follement insulté?

Si, en vue d'un but d'étude, nous essayons de suivre le chef des socialistes modernes dans le dédale de ses divagations philosophiques, économiques, politiques, humanistes et religieuses, que trouvons-nous au fond de sa parole qu'aucune audace n'effraie? Il façonne un monde étrange, dépourvu de croyances, flottant à tous les vents de l'incertitude. Avec les systèmes de M. Proudhon, plus de devoirs, plus de liens: l'homme abandonné à lui-même relève uniquement de ses bons ou mauvais instincts et n'obéit qu'aux mouvements capricieux de ses idées. Avec de tels guides l'humanité marcherait à grands pas vers sa perte.

Je vais donner quelques exemples des incohérences de M. Proudhon, incohérences si fatales aux esprits indécis et flottants,

toujours disposés à se pénétrer des sophismes que débitent ces grands tourmenteurs d'idées et destructeurs de principes qu'on est convenu d'appeler du nom pompeux de socialistes, d'économistes et de réformateurs.

Voyons-le d'abord sous une face. Ici il doute :

« Le vrai remède au fanatisme, selon nous, n'est pas d'identifier l'humanité avec Dieu, ce qui revient à affirmer, en économie sociale, la communauté, en philosophie, le mysticisme et le *statu-quo*. C'est de prouver à l'humanité que Dieu, *au cas qu'il y ait un Dieu*, est son ennemi. »[1]

Ailleurs, nous le trouvons croyant; il nous apparaît sous l'empire d'une de ses lubies religieuses trop fugitives. Écoutez-le :

« Dieu demande plus que l'adoration intérieure, il veut encore la louange publique et la prédication, sans lesquelles l'enseignement cesserait bientôt et toute morale finirait. La religion, dans notre incomparable pays, est

[1] **Proudhon.** — *Système des contradictions économiques*, ch. VIII.

le ferment de tout ce qui a vie, autorité et durée. Il faut à notre âme quelque chose de plus que le nombre et la mesure, quelque chose au-delà même de l'idée. Où sont parmi nous les matérialistes et les athées? Voyez-vous cet être froid qui ne voit dans la religion qu'un instrument de politique, dans la loi qu'une convention? Cet homme là est un matérialiste, c'est un impie. Oui, nous voulons la religion! »[1]

A présent le voilà révolutionnaire :

« La révolution sociale est en soi la chose la plus simple, de l'exécution la plus facile, de l'utilité la plus universelle. Elle peut s'accomplir en une semaine. »[2]

Un autre jour, considérant le socialisme, passé de l'état spéculatif à l'état de fait, de théorie subversive devenu mouvement révolutionnaire, M. Proudhon s'indigne, il est comme malgré lui amené à reconnaître cette vérité incontestable :

[1] **Proudhon.** — *Cité par P. Christian, notes justificatives des héros du christianisme*, T. VI.

[2] **Le même.** id.

« Qu'on se le dise, la révolution sociale ne pourrait aboutir qu'à un immense cataclysme dont l'effet immédiat serait de stériliser la terre, d'enfermer la société dans une camisole de force et, s'il était possible qu'un pareil état de chose se prolongeât seulement quelques semaines, de faire périr par une famine inopinée trois ou quatre millions d'hommes ! Le socialisme n'est que le dernier rêve de la crapule en délire. » [1]

Voulez-vous maintenant entendre le même homme, dans un de ses accès, blasphèmer Dieu, l'écume à la bouche, en proie aux transports épileptiques de sa pensée? Voulez-vous le voir se niant, se démentant, se soufflétant lui-même par le plus monstrueux paradoxe qu'aucune plume humaine ait jamais ôsé formuler? Prêtez l'oreille et frémissez d'horreur. J'ai vu des gens pleurer en lisant les lignes qui suivent :

« A quoi sert d'adorer ce fantôme de divinité et que nous veut-il encore par cette

[1] **Proudhon.** — *Cité par P. Christian*, même ouvrage.

cohue d'inspirés qui nous poursuivent de leurs sermons ?[1]

Dieu ! je ne connais point de Dieu : c'est encore du mysticisme. Commencez par rayer ce mot de vos discours si vous voulez que je vous écoute, car trois mille ans d'expérience me l'ont appris, quiconque me parle de Dieu en veut à ma liberté ou à ma bourse. Combien me devez-vous ? Combien vous dois-je ? Voilà ma religion et mon Dieu.[2]

« Et moi je dis : le premier devoir de l'homme intelligent et libre est de chasser incessamment l'idée de Dieu de son esprit et de sa conscience, car Dieu, s'il existe, est essentiellement hostile à notre nature, et nous ne relevons aucunement de son autorité... De quel droit Dieu me dira-t-il encore : « Sois saint parceque je suis saint ? » Esprit menteur, lui répondrai-je, Dieu imbécile, ton règne est fini : cherche parmi les bêtes d'autres victimes. Je sais que je ne suis ni ne puis jamais

[1] **Proudhon.** — *Système de contradictions*, chap. III.
[2] **Le même.** id. chap. IV.

devenir saint : et comment le serais-tu, toi, si je te ressemble ? Père éternel, Jupiter ou Jéhovah, nous avons appris à te connaître : tu es, tu fus, tu seras à jamais le jaloux d'Adam, le tyran de Prométhée. [1]

« Tu triomphais, et personne n'osait te contredire; après avoir tourmenté en son corps et en son âme le juste Job, figure de notre humanité, tu insultais à sa piété candide, à son ignorance discrète et respectueuse. Nous étions comme des néants devant ta majesté invisible à qui nous donnions le ciel pour dais et la terre pour escabeau. Et maintenant te voilà détrôné et brisé; ton nom, si longtemps le dernier mot du savant, la sanction du juge, la force du prince, l'espoir du pauvre, le refuge du coupable repentant, eh bien ! ce nom incommunicable, désormais voué au mépris et à l'anathème, sera sifflé parmi les hommes. Car Dieu, c'est sottise et lâcheté; Dieu, c'est hypocrisie et mensonge; Dieu, c'est tyrannie et misère: Dieu,

[1] **Proudhon.** — *Système de contradictions*, chap. VIII.

c'est le mal. Tant que l'humanité s'inclinera devant un autel, l'humanité esclave des rois et des prêtres sera réprouvée; tant qu'un homme, au nom de Dieu, recevra le serment d'un autre homme, la société sera fondée sur le parjure, la paix et l'amour seront bannis d'entre les mortels. Dieu, retire-toi! car aujourd'hui guéri de ta crainte et devenu sage, je jure, la main étendue vers le ciel, que tu n'es que le bourreau de ma raison, le spectre de ma conscience!.. Je hais la besogne à demi-faite, et l'on peut croire, sans que j'ai besoin d'en avertir, que si j'ai osé porter la main sur l'arche sainte, je ne me contenterai pas d'en avoir fait tomber le couvercle: il faut que les mystères du sanctuaire d'iniquité soient dévoilés, les tables de la vieille alliance brisées et tous les objets de l'ancien culte jetés en litière aux pourceaux. » [1]

Tel est le dernier mot du socialisme moderne. Est-ce assez de misères, d'infamies,

[1] **Proudhon.** — *Système des contradictions économiques*, ch. VIII.

de turpitudes et de sacriléges?.. Arrivée à ce degré l'aberration atteint les proportions du crime.

Je crois l'avoir suffisamment établi, toutes les théories sociales aboutissent invariablement au néant, à la dégradation, à la négation. Ainsi donc, rien de sacré pour ces hommes dévorés d'orgueil, poussés par le démon de l'envie qui, sous les noms de réformateurs, de philosophes, de socialistes, de révolutionnaires sont venus successivement attaquer les bases de l'édifice social: les uns, au nom de Dieu, comme si Dieu qui est toute règle, toute sagesse, toute harmonie, tout amour pouvait s'associer à des pensées de révolte, de discorde et de destruction; les autres, au nom de la raison, comme si la raison avait pendant cinq mille ans attendu leur venue pour répandre ses clartés sur le monde, comme si elle n'était pas ce pur alliage du sentiment et de l'intelligence qui se résume en un seul terme: Religion! D'autres encore ont prêché leurs doctrines au nom de l'humanité, comme si

l'humanité avait de plus dangereux ennemis qu'eux-mêmes. Ils venaient tous pour affranchir le monde, disaient-ils en proie à leur rêve d'orgueil et de folie, comme si le Christianisme n'avait pas, avant qu'ils parussent, affranchi les corps, émancipé les âmes, brisé les entraves des esprits.

Ces hommes de trouble, nous les avons pénétrés dans leur essence même en interrogeant leur pensée au plus profond de leurs écrits; nous venons de voir quels étaient leurs principes, leurs maximes, leur morale. Et c'est à l'aide de pareils procédés qu'ils prétendaient régénérer les sociétés, les conduire dans une voie de perfectionnement et ouvrir devant elles les portes d'or de la sagesse et du bonheur. Hé bien, répétons-le hautement, car on ne saurait trop le proclamer: il n'y a pas une seule de leurs théories, pas un de leurs systèmes qui ne porte en soi le germe fatal de ces grands maux dont souffrent les générations actuelles, dont souffriront les générations futures: anarchie dans les idées,

anarchie dans les croyances, anarchie dans les mœurs, anarchie dans l'ordre politique, c'est-à-dire indifférence, dérèglement, doute, désespoir, révolution! A ce sujet écoutons les paroles d'un homme qui s'est fait le biographe des démoralisateurs de notre temps et qui a commenté avec un remarquable talent leurs idées et leurs utopies. Voici comment conclut Mr Louis Reybaud :

« Si la pratique du bien voit s'évanouir son dernier prestige, si le mal, systématiquement justifié, devient un élément nécessaire et respectable de la vie, nous ne croyons pas que le choix demeure longtemps douteux parmi les hommes. A quelle civilisation cela peut-il conduire, nous l'ignorons; mais il n'en est pas moins vrai que ces principes s'infiltrent, qu'ils germent, qu'ils portent leurs fruits. On a conduit, on a poussé notre siècle vers la satisfaction et il s'y est précipité avec un acharnement qui épouvante. On a voulu lui inspirer le mépris de ces vertus austères qui furent en d'autres temps l'hon-

neur et la parure de l'humanité, et il en est venu déjà à professer l'utile, et il semble avoir perdu toute la notion de la vraie grandeur.

.... « L'ancienne moralité a disparu et il est difficile de dire où est la nouvelle. Au lieu de cette simple et saine logique qui gouvernait naguère les générations, on a aujourd'hui des chaires pour toutes les folies, des auditoires pour toutes les monstruosités. Le vertige est dans les têtes, le doute est dans les âmes. On ne sait que croire et que proscrire. Si rien n'a été fondé, tout a été ébranlé. On dirait que la société se déserte elle-même, qu'elle se plait au milieu des ruines, qu'elle prête les mains à sa propre destruction. »[1]

En dépit de leurs pompeuses déclamations et de leur étalage de philanthropie, ces hommes n'ont donc pas concouru au mouvement civilisateur? Or, si la société a conservé un certain niveau de perfectionnement intel-

[1] Louis Reybaud. — *Etudes sur les réformateurs ou socialistes modernes*, T. I.

lectuel et moral, si ses ennemis ont vainement combattu pour anéantir cette œuvre, aux heures mêmes de son plus splendide développement, qui donc a maintenu le monde dans la large voie du progrès et de la civilisation ?

C'est l'idée chrétienne qui n'a cessé de lutter, de réagir contre les tendances fatales; c'est cette puissance admirable, infatigable, fécondante, qu'on appelle le Catholicisme, qui a constamment veillé, comme une mère attentive, sur les destinées du genre humain. L'histoire à la main, nous allons démontrer comment elle a opposé une digue au torrent dévastateur.

CINQUIÈME PARTIE.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Ses actes, son influence.

Digitized by Google

CINQUIÈME PARTIE.

L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Ses actes, son influence.

„Acharnés à sa perte, ils l'ont en vain frappée,
„L'un avec la parole et l'autre avec l'épée...
„L'Église eut ses vertus pour leur servir de frein,
„Et tous se sont brisés contre ce mur d'airain."

***

„De toutes les doctrines prêchées sur „la terre, le Christianisme, tel que l'ont „transmis les apôtres à leurs légitimes „successeurs, est la seule puissance qui „lutte contre la personnalité humaine sans „l'anéantir et qui l'épure sans la briser. „Seul il révèle à l'homme et sa grandeur „et son néant sans exalter son orgueil „au spectacle de l'une, sans dépraver „son âme à la vue de l'autre."

P. Christian. *Notes sur la Réformation.*

„La Révolution a commencé par la „déclaration des droits de l'homme, elle „ne sera finie que par la déclaration des „droits de Dieu." **de Bonald.**

Nous venons de le voir, qu'ils s'appellent Luther, Calvin, Münzer, Voltaire, Diderot,

d'Alembert, Rousseau, Babœuf, Saint-Simon, Fourier, Owen ou Proudhon, les révolutionnaires des quatre derniers siècles n'ont absolument rien à envier aux philosophes de l'antiquité païenne. Ils ont porté une aussi profonde atteinte aux mœurs et aux lois qu'autrefois Critias, Alcibiade, Diogène, Timon et tant d'autres chez les Grecs; ils ont poussé aussi ardemment les peuples à la sédition, à l'anarchie, à l'erreur que le firent Helvédius, Démétrius, Apollonius de Tyane et Sénèque chez les romains; ils ont fait profession d'athéisme autant et plus que les patriciens les plus endurcis du temps de Sylla et de César. C'est là une triste vérité qu'il est malheureusement impossible de méconnaître.

Tandis que déployant ses sombres ailes, l'esprit du mal planait ainsi sur le monde à l'heure même où la réforme exerçait ses ravages, où l'Europe sous le coup d'un saisissement terrible, devenue un vaste champ de luttes, chancelait dans ses croyances, la papauté, toujours émue en présence des grandes

crises de l'humanité, redoublait d'énergie dans le but de consolider les bases de l'édifice social mis en péril par les doctrines nouvelles, de rétablir l'unité de la foi, de fortifier les âmes ébranlées au souffle destructeur de l'hérésie. A sa voix les conciles s'assemblaient pour fixer les points contestés du dogme et pour renouveler les lois disciplinaires; tout ce que l'Europe renfermait d'hommes illustres par leurs talents se groupaient autour d'elle et, sous son irrésistible impulsion, enfantaient des prodiges. Les plus humbles soldats de la milice sacrée, traversant les océans, jetaient à tous les horizons les semences de la parole divine et conquéraient les Indes, le Brésil et le Japon au Christianisme. A mesure que les religionnaires déchiraient le corps social, les pontifes pansaient ses blessures; à mesure qu'ils accumulaient les ruines, les chefs de la vraie Église élevaient les plus gigantesques monuments qu'aient encore osé concevoir le génie humain. En même temps que Luther ordonnait aux peuples de ne point s'opposer aux

turcs, ces mêmes pontifes sommaient les princes chrétiens de tirer l'épée pour sauver l'Europe de l'invasion de ces nouveaux barbares. Il est permis de dire que loin d'être abattue par tant de fléaux déchainés contre son œuvre, l'Église se multipliait. La lutte est son élément comme l'abnégation est son essence; elle dominait une situation terrible de toute la hauteur de son génie, de sa volonté, de sa vertu et de son dévoûment. Combats contre l'hérésie en Allemagne, en France, en Angleterre, en Suisse, en Suède, aux Pays-Bas; combats contre les turcs dans tout le sud du vieux continent; combats contre l'idolâtrie depuis les bords du Nil jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Gange; combats enfin contre les maux de l'esprit, de l'âme et du corps sur tous les points du globe où la croix parvenait à se frayer un passage.

Mais pour soutenir des luttes aussi multiples et aussi universelles le Saint-Siége avait eu besoin d'accroître le nombre de ses auxiliaires. Chaque jour de nouveaux ordres reli-

gieux étaient institués ; ils embrassaient les missions les plus diverses. Pour me servir de l'expression d'un écrivain moderne, à côté des chevaliers de l'épée, il y avait les chevaliers de la science et les chevaliers de la charité. C'était un magnifique épanouissement des forces vives de la résistance, appelées à combattre les puissances destructives conjurées contre le monde. Parmi les ordres créés en vue de s'opposer au mal, il en est un qui mérite une mention particulière, tant à raison des immenses services qu'il a rendus, qu'à cause de la large place qu'il occupe dans l'histoire des derniers siècles.

Le 27 septembre 1540, le pape Paul III accomplit un des plus grands actes du XVIe siècle en confirmant par la bulle *Regimini militantes ecclesiæ* la fondation de l'ordre connu sous le nom de Société de Jésus. Cette célèbre compagnie, calomniée comme toutes les institutions de ce monde qui représentent la vertu, le savoir et la règle, parut justement à l'heure où de profondes perturbations me-

naçaient l'existence du corps social. Elle fut un des plus actifs éléments de résistance que la Providence opposa à l'envahissement du mal. La haine qu'elle souleva dès son apparition n'est pas le moindre témoignage rendu à son utilité. On n'attaque guère avec une semblable violence que ce qui est digne de respect et de considération.

Le but principal de l'ordre peut se résumer en peu de mots :

« Les membres de la société doivent travailler au salut du prochain comme au leur. Ils travaillent au salut du prochain par la prédication, les missions, les catéchismes, la controverse contre les hérétiques, la confession et surtout par l'instruction de la jeunesse ; à leur propre salut, par la prière intérieure, l'examen de conscience, la lecture des livres ascétiques et la fréquente communion...

« Le protestantisme ayant attaqué le centre de l'unité et voulu renverser le Pape, les jésuites prenaient par là même l'obligation de se rattacher fermement au Saint-Siége. Les

protestants poussaient la liberté jusqu'à la licence : les jésuites imposaient l'obéissance la plus absolue, de manière à sacrifier la volonté de l'individu aux intérêts de la société. Les protestants, ayant le plus souvent procédé avec passion et agi sans réflexion ni prudence, étaient restés longtemps sans pouvoir s'organiser ni se constituer : les fondateurs de l'ordre des jésuites, guidés par une haute et religieuse inspiration, merveilleusement unis entr'eux, agirent avec la prudence la plus consommée, avec la prévoyance la plus réfléchie. [1] »

Ce qu'il y a de profondement regrettable, c'est que les calomnies dont on s'efforçait de flétrir des hommes auxquels on n'avait à reprocher que leurs mérites, se propagèrent jusque dans les classes infimes de la société.

J'ai déjà eu mainte occasion de le constater, le peuple est bon, mais crédule ; il se forme aisément des convictions d'après les bruits qui circulent dans son atmosphère, un

[1] Jean Alzog. — *Histoire universelle de l'Eglise.*

peu brumeuse, plutôt que d'après la réalité des faits. Ces convictions sont d'autant plus difficiles à ébranler chez lui que ce serait un grand travail de l'esprit de les remplacer par d'autres. Ainsi donc, après avoir lu quelques histoires de douteux aloi, écrites en vue d'exciter ses passions, ou avoir entendu pérorer quelques orateurs de carrefour, le peuple s'est naturellement dit :

« Il existe certains hommes qu'on appelle jésuites et sur le compte desquels il circule d'étranges bruits. On assure qu'ils ont commis de tout temps des crimes abominables, que leurs cœurs sont des abîmes de perversité et que leurs bouches ne s'ouvrent que pour proférer des mensonges. Ce sont, paraît-il, d'effroyables ambitieux, ne songeant qu'à usurper la puissance, à aiguiser des poignards, à spolier les familles, à étouffer la lumière, en un mot à replonger le monde dans le chaos et les ténèbres. »

Pauvre peuple ! Comme ses flatteurs le trompent ! Avec quelle diabolique audace ils

s'appliquent à exciter en lui d'injustes haines et d'aveugles ressentiments. Essayons du moins de lui faire connaître quels sont ces hommes qu'on lui a dépeints comme des monstres d'ignorance, d'astuce, de bassesse, d'ambition et de cupidité. Il y a des heures où la vérité parle par la bouche même de ceux qui ont l'habitude de la travestir. Voltaire a proclamé souvent les hautes qualités des membres de la Société de Jésus, qu'en d'autres circonstances il avait odieusement outragés. Dans la troisième partie de cet ouvrage j'ai rapporté quelques passages de sa lettre au Père Latour. Cette lettre serait suffisamment concluante émanant d'un aussi fougueux adversaire; l'apologie qu'elle contient est complète et sans réserves : c'est plus que justice rendue, c'est une admiration qui éclate. Il ne s'en tint pourtant pas là. Une autre fois, il écrivit en ces termes au Père Vionnet : « Il y a longtemps que je suis sous les étendards de votre société. Vous n'avez guère de plus mince soldat, mais aussi il n'y en a point de plus fidèle. Vous augmentez

encore en moi cet attachement par les sentiments particuliers que vous m'inspirez pour vous et avec lesquels j'ai l'honneur d'être très respectueusement, mon Révérend Père etc. »[1]

Un autre philosophe, leur ennemi, leur rend aussi justice en ces termes :

« Ils s'étaient emparés de tous les avantages qui pouvaient servir à la conduite des hommes; eux seuls excellaient dans les lettres, dans la science des mœurs, dans l'art de la chaire, dans la direction des consciences, etc. etc. »[2]

Le célèbre protestant Grotius n'était pas moins explicite. Il disait d'eux :

« Qu'ils exerçaient une grande puissance sur l'opinion à cause de la sainteté de leur vie et du parfait désintéressement avec lequel ils instruisaient la jeunesse dans les sciences et dans la religion. »[3]

C'est encore Frédéric II qui écrivait à Voltaire :

[1] **Voltaire.** — *Lettre au P. Vionnet*, du 14 décembre 1749.
[2] **de la Beaumelle.** — *Mémoires pour servir à l'histoire de Mme de Maintenon et à celle du siècle passé*, T. V. (1778.)
[3] **Grotii.** — *Ann. belg.*, p. 194.

« Souvenez-vous, je vous prie, du Père de Tournemine, votre nourricier (vous avez sucé chez lui le doux lait des muses), et reconciliez-vous avec un ordre qui a porté et qui, le siècle passé, a fourni à la France des hommes du plus grand mérite. » [1]

Ce qui n'est pas moins concluant en faveur des jésuites, c'est l'éloge sans restriction que fait de leur institution le fameux astronome Lalande qui se proclamait le chef des athées. Il reprochait à leurs ennemis d'avoir détruit une société qui présentait la plus étonnante réunion qu'on ait jamais vue des sciences et de la vertu. Lalande ajoutait :

« Carvalho (le marquis de Pombal) et Choiseul ont détruit le plus bel ouvrage des hommes, dont aucun établissement sublunaire n'approchera jamais, l'objet éternel de mon admiration, de ma reconnaissance et de mes regrets. » [2]

[1] **Frédéric II.** — *Lettre à Voltaire*, du 18 novembre 1777.
[2] Voir **Joseph de Maistre.** — *Quatre chapitres sur la Russie*, (appendice)

On conçoit qu'il n'est ni prudent ni sage de se former une opinion de tels hommes sur la foi d'allégations banales ou de préjugés répandus intentionnellement par l'esprit de parti. Après Voltaire, La Beaumelle, Grotius, Frédéric II et Lalande, c'est-à-dire après les philosophes, les protestants et les athées, voici le jugement que portait du Jésuite un homme d'une haute vertu et de rare mérite, aimant Dieu et la vérité, et n'ayant jamais dans ses écrits obéi qu'aux pures inspirations de sa conscience :

« La terre l'a vu passer par tous ses chemins; l'Océan l'a vu sillonner tous ses abîmes; le soleil l'a rencontré partout dans sa course. Il tonne dans la chaire; il discute dans les conciles; il s'assied dans les conseils des rois et dans l'école des petits enfants; il va défricher les déserts et, à sa parole, une société tout entière y surgit avec une promptitude qui tient du prodige. Les cachots n'ont point d'ombres si épaisses qu'il n'y descende, point de miasmes si infects qu'il

n'y séjourne; l'intelligence déchue n'a pas de précipices qu'il ne sonde; l'âme du plus criminel n'a point de maladie qu'il ne guérisse; le corps de l'infirme n'a pas d'ulcères repoussants où il ne souille ses mains avec une charité sans égale. Il lutte contre la peste comme avec l'hérésie et il faut toujours qu'elle le tue ou qu'il la terrasse. Pour son Dieu, pour sa foi, pour l'humanité il prodigue son sang à flots comme sa pensée; il parle, il souffre, il écrit, il meurt. Chrétien, docteur, martyr, savant, artiste, le jésuite réunit toutes les gloires; il s'immortalise par tous les actes qui rendent une vie humaine sublime, précieuse et chère au monde et il ne demande pour lui que l'oubli des hommes! Pauvreté, chasteté, obéissance: voilà sa règle, voilà son mobile, voilà sa vie toute entière. Sa pauvreté on ne l'a pas niée; sa chasteté on n'a pu la ternir; son obéissance on ne l'a point mise en doute. Et pourtant, contraste étrange, anomalie épouvantable, depuis qu'il a paru dans l'arène de nos passions, depuis qu'il

marche, depuis qu'il s'agite, qu'il sue et qu'il meurt à la peine pour le bien des hommes, tous les vices lui ont été reprochés, tous les crimes lui ont été imputés par ceux-là même, ô folie! qui ne lui contestent ni sa pauvreté, ni sa chasteté, ni son obéissance, ces trois vertus dont l'exercice ôte toute prise au vice, toute prise au crime dans la volonté, dans la pensée, dans les sens, dans le cœur qu'elles pétrissent, qu'elles subjuguent, qu'elles conduisent. Contemplons-le cependant, ce pauvre voyageur déjà trois fois séculaire. Il ne possède que la robe de bure dont il est revêtu, un Evangile, un crucifix: et on l'a accusé de convoiter les sceptres, les couronnes, les royaumes! Il n'accepte aucun emploi, aucun honneur, aucune dignité, aucun salaire; il lui est défendu de disputer et il ne dispute la place de personne: et il porte encore ombrage à toutes les petites ambitions qui s'écoulent autour de lui. » [1]

[1] **Dom Marie Bernard.** — *Les héros du Christianisme*, Tome VII.

Ce sont là des vérités exprimées en termes aussi élevés que sentis. Voilà ce que furent constamment et ce que sont toujours ces hommes sur lesquels la calomnie a épuisé tous ses traits et répandu tous ses venins. Le continuateur de Fleury, l'Etoile, de Thou, Mathieu, Gayet et Sully les disculpèrent de l'odieuse accusation de régicide lancée contre eux par leurs ennemis lors de l'attentat de Jean Châtel. Si, dans un premier moment d'aveugle indignation, on prononça leur bannissement du royaume, Henri IV qui se connaissait en hommes ne tarda point à les rappeler. Il fit plus, il se constitua leur défenseur contre le parlement de Paris, à qui il dit entr'autres choses : « Je m'étonne sur quoi vous fondez l'opinion d'ambition en des personnes qui refusent les dignités et prélatures quand elles leur sont offertes et qui font vœu à Dieu de n'y aspirer jamais et qui ne prétendent autre chose en ce monde que de servir sans récompense tous ceux qui veulent tirer service d'eux ?... S'ils vous fournissaient des précepteurs ou des prédicateurs ignorants vous

les mépriseriez ; ils ont de beaux esprits vous les en reprenez... Quant à la doctrine d'émanciper les ecclésiastiques de mon obéissance ou d'enseigner à tuer les rois, il faut voir d'une part ce qu'ils disent et informer s'il est vrai qu'ils le montrent à la jeunesse. Une chose me fait croire qu'il n'en est rien, c'est que depuis trente ans en ça, qu'ils enseignent la jeunesse en France, plus de cinquante mille écoliers sont sortis de leurs colléges et qui ont conversé et vécu avec eux, et que l'on n'en trouve un seul de ce grand nombre qui soutienne de leur avoir ouï tenir tel langage ni autre approchant de ce qu'on leur reproche. De plus, il y a des ministres (pasteurs protestants) qui ont été et étudié sous eux ; qu'on s'informe d'eux, de leur vie : il est à présumer qu'ils en diront le pis qu'ils pourront, ne fût-ce que pour s'excuser d'être sortis d'avec eux. Je sais bien qu'on l'a fait et n'a-t-on rien tiré autre raison sinon que pour leurs mœurs il n'y a rien à dire. »[1]

[1] *Réponse de Henri IV aux remonstrances du Parlement de Paris* (1603.)

Je voudrais pouvoir rapporter dans toute son étendue cette réponse qui a le caractère d'une véritable apologie et que Henri IV terminait par une sorte d'admonition au Parlement par lequel il était incité à sévir. Quand les jésuites se présentèrent à lui pour le remercier, il termina la harangue qu'il leur adressa à cette occasion par ces paroles remarquables :

« J'ai toujours dit que ceux qui craignent et aiment bien Dieu ne peuvent faire que bien et sont toujours les plus fidèles à leur Prince. Nous nous sommes détrompés ; je vous estimais autres que vous n'êtes et vous m'avez trouvé autre que vous ne m'estimiez. Je voudrais que c'eût été plus tôt ; mais il y a un moyen de récompenser le passé : aimez-moi, car je vous aime. »[1]

Ainsi parlait le bon roi, mû par cet instinct du cœur qui trompe rarement. Comme on le voit, il avait à combattre alors les absurdes

[1] Voir **Mercier** — *Tableau de Paris.* — Voyez aussi **Choisy.** — *Hist. ecclésiastique*, T. X, L XXXI, ch IV.

préventions que le temps a accrues, loin de les affaiblir, et dont sa pénétration lui dévoilait les causes. Ces causes quelles sont-elles? D'où est parti le cri de réprobation et d'injuste anathème tintant sans relâche, depuis bientôt quatre cents ans, comme un glas d'infamie contre les membres de la Société de Jésus? Dom Marie Bernard répond ainsi à cette question :

« Il est sorti des cours qui s'affaissaient dans l'orgie comme les derniers Césars romains; il est sorti des parlements séditieux qui rêvaient la chute des trônes et l'usurpation des communes au profit d'une oligarchie; il est sorti des rangs de ces bannis du sanctuaire qui ont apporté pour levier aux philosophes du XVIIIe siècle le scandale de leur apostasie; il est sorti des universités corrompues qui vendaient à prix d'or une instruction pleine d'erreurs. Ce cri a été tour à tour le cri de l'orgueil le cri de l'envie, le cri du remords qui veut s'étourdir; car ils n'ignoraient pas, ces superbes esprits, que cet ordre d'apôtres

qu'ils essayaient d'anéantir, venait défendre avec abnégation et sans salaire l'unité qu'ils ont brisée, les institutions antiques battues en ruines par leurs sarcasmes et la société de dix-huit siècles qu'ils ont poussée aux abîmes. »[1]

Qu'ajouter à ces lignes ? Sinon que Chateaubriand a, lui aussi, de sa plume éloquente, écrit de magnifiques pages pour la glorification des disciples de Loyola. Lorsque de tels défenseurs élèvent la voix, lorsque les éloges de l'impiété elle-même s'unissent à ceux de la vertu, qu'importe l'opinion du vulgaire et des méchants? Quant à moi, je n'ai d'autre intérêt à soutenir cette cause que celui de la vérité et de la justice. Il y a des préjugés funestes que la haine a répandus, que le temps semble avoir consacrés, mais contre lesquels il est du devoir de l'historien impartial de réagir. Il me paraît d'ailleurs impossible, dès qu'on s'occupe de la marche de la civilisation, de ne pas rendre un hommage mérité à une société qui a tant fait pour elle. C'est à raison de

[1] **Dom Marie Bernard.** — *Les héros du Christianisme*, Tome VII.

ses tendances progressives et humanitaires que l'ordre des Jésuites trouve une si large place dans ce livre. Des hommes qui ont conquis des millions d'âmes à la foi, qui ont formé par leurs enseignements et leurs exemples les hautes intelligences de plusieurs générations, ne doivent pas rester sous le coup de calomnies aussi méprisables que celles dont on s'est complu à les couvrir. La morale dont ils s'inspirent pour former les esprits est assurément préférable à celle de leurs adversaires. Si l'on veut s'en convaincre il suffit de rappeler cette cynique maxime du philosophe Helvétius, en ce qui touche l'ordre moral : «*Dès que le vice rend l'homme heureux, il faut aimer le vice;*»[1] et, pour ce qui est de l'ordre politique, cet effrayant axiome du calviniste Jurieu : «*Le peuple est la seule autorité qui n'ait pas besoin d'avoir raison.*»[2] On comprend à quelles conséquences ces deux principes conduiraient infailliblement la société si

[1] **Helvétius.** — *De l'Esprit.*
[2] **Jurieu**; cité par M. de Bonald. — *Législation primitive.*

Dieu permettait jamais qu'ils reçussent leur application. Les disciples de Loyola sont dans une voie bien différente, puisque ce sont ces funestes doctrines qu'ils combattent depuis trois cents ans au péril de leur vie et de leur liberté. Que l'humanité égarée se montre ingrate, c'est là une conséquence fatale de sa nature, mais que l'observateur, qui voit les faits de haut et juge sans passion les caractères, consente à partager ses errements et son ingratitude, c'est ce qui ne saurait être tant qu'un vil intérêt n'étouffe pas en lui les impulsions naturelles de sa conscience.

Au commencement de la seconde moitié du XVIIIe siècle, la Compagnie de Jésus devint l'objet d'une odieuse persécution. Le marquis de Pombal, ministre du roi Joseph de Portugal, donna le premier l'exemple des mesures iniques en insultant le nonce du pape et en expulsant les jésuites envers lesquels on se montra injuste jusqu'à la barbarie. Après le Portugal, ce fut au tour de la France, puis de l'Espagne et de la plupart des autres

états du continent. La main du Philosophisme se faisait sentir là. Les vrais motifs de cette expulsion n'étaient un secret pour aucune personne éclairée : les prétextes ne trompèrent que le peuple. Par leur savoir, par l'autorité que donnent l'intelligence et la vertu, les jésuites étaient devenus une puissance redoutable aux sophistes du jour, et cette puissance gênait le mouvement de la machine révolutionnaire. Les forces destructives voulaient fonctionner en liberté. Cela est tellement incontestable que le pape Clément XIII, dans un bref adressé à Louis XV, portant la date du 9 juin 1762, disait : « Il y a longtemps que les ennemis de cette sainte religion ont eu pour objet la destruction de ces religieux ; ils l'ont regardée comme absolument nécessaire au succès de leurs complots. »

De son côté, un historien protestant constate ainsi les résultats de la suppression de l'ordre : « Cette société, qui avait tenu en main jusque-là le gouvernement des peuples par l'éducation, ayant disparu par une sé-

cousse violente, un torrent de doctrines perverses et de livres irréligieux déborda aussitôt de toutes parts. Les ennemis du Christianisme et des monarchies avaient sapé en elle le rempart de l'ordre moral. Quand la société de Jésus s'écroula dans l'abîme creusé par leurs intrigues, le monde fut à eux. »[1]

D'ailleurs les encyclopédistes chantaient bruyamment victoire, ne dissimulant point leur joie. L'ivresse du succès leur faisait trahir le secret de la comédie. D'Alembert laissait éclater son contentement en ces paroles : « C'est proprement la philosophie qui, par la bouche des magistrats, a porté l'arrêt contre les jésuites ; le jansénisme n'en a été que le solliciteur. »[2] L'encyclopédie se vengeait des foudroyantes critiques du Père Berthier et de ses collègues, en même temps qu'elle portait un coup à la Catholicité ; car il ne faut point qu'on s'y trompe, dans les jésuites c'était l'Église toute entière qu'on frappait : ils

[1] **Léopold Ranke.** — *Histoire politique et religieuse de la papauté.*

[2] **D'Alembert.** — *Sur la destruction des jésuites*, p. 192.

représentaient une des pierres angulaires de l'édifice qu'on espérait faire crouler. Et dans l'Église on frappait la société politique et civile elle-même, placée sous son égide. Clément XIII, que j'ai cité tout à l'heure, disait avec raison dans un bref adressé à l'évêque de Sarlat le 14 novembre 1764 : « Les ennemis de la religion ont bien senti qu'il leur serait beaucoup plus facile de détruire l'Église catholique s'ils venaient une fois à bout de renverser entièrement cette compagnie qui lui servait comme de rempart et qui s'opposait à tous leurs efforts. »

Une remarque est à faire. Chaque fois qu'une révolution se prépare il entre dans le plan des conjurés d'éloigner ces hommes dont les principes paralysent l'effet des leurs. Les grandes crises sont le plus souvent précédées de cette mesure : elle annonce la prochaine explosion. Par la même cause, la religion n'est jamais tant en péril qu'aux heures où la société va recevoir un grand ébranlement. On cherche d'avance à l'anéantir,

comme une forteresse formidable qui protége la place dont on médite la conquête.

Puisque j'en suis aux ordres religieux, je ne manquerai pas de rappeler succinctement ce qu'ils ont rendu de services et ce qu'en général la civilisation leur doit. Sans remonter au temps des Benoît, des Bruno, des Bernard, des François d'Assise qui, d'ailleurs, ont trouvé leur place dans mon dernier ouvrage, *Rome et la Civilisation*, je me bornerai à constater ici les travaux et les bienfaits des corps religieux à l'époque qui m'occupe, c'est-à-dire durant les quatre derniers siècles.

A cette époque les ordres militaires ayant à peu-près cessé d'exister, les ordres religieux, proprement dits, pouvaient se partager en trois ou quatre classes, en les considérant d'après le genre de leurs travaux et l'esprit de leur institut. Les uns, en effet s'appliquaient à des recherches littéraires ou savantes, débrouillaient le chaos des antiquités ecclésiastiques et même de l'histoire civile, donnaient

des éditions des Pères, des collections importantes, découvraient des monuments précieux et portaient le flambeau de l'érudition et de la critique sur l'objet de leurs études. Des corps religieux étaient éminemment propres à ces travaux: on y était moins distrait par les affaires et les embarras du monde, on y avait le secours de grandes bibliothèques, on y mettait en commun toutes les recherches, et les anciens religieux, en se faisant aider par les plus jeunes, les formaient à marcher dans la même carrière.

« D'autres corps religieux se livraient à l'éducation, soit dans les séminaires, soit dans les colléges, et ce genre de services est un de ceux qui doit le plus exciter la reconnaissance de la société. L'instruction de la jeunesse était presqu'entièrement confiée au clergé et surtout aux congrégations. Elles s'en acquittaient avec ce désintéressement et ce dévoûment qui prennent leur source dans la religion. L'ambition et la cupidité n'entraient point dans leurs calculs; là, on ne se proposait point de

faire fortune et on n'était point distrait par les soins d'une famille. Un religieux qui occupait une chaire importante et qui enseignait un grand nombre d'écoliers, n'avait pas plus d'appointements qu'un autre ; sa cellule, son habillement, sa nourriture n'en étaient pas plus recherchés ; tout son temps se partageait entre l'étude et la prière. De tels hommes, entièrement étrangers au monde, qui ne mêlaient à leurs fonctions aucun intérêt humain qui ne cherchaient manifestement qu'à former de bons chrétiens et à inculquer des connaissances graves et utiles, de tels hommes se conciliaient bien mieux l'estime, le respect et la confiance de la jeunesse que nos professeurs modernes avec leurs salaires, leurs habitudes mondaines, leur vie dissipée et leur désir d'arriver à des places plus lucratives. Cette seconde classe de religieux rendait donc à l'Église et à l'état les services les plus précieux.

« Une troisième classe de religieux est celle des ordres où on se livrait au ministère extérieur. Il en était plusieurs qui joignaient

ces fonctions aux exercices de la vie claustrale; la prédication, la direction des consciences, les missions, entraient dans l'esprit et le but de leur institut. Les pasteurs ordinaires se félicitaient d'avoir en eux des auxiliaires laborieux et dévoués qui les soulageaient pour l'instruction des fidèles et pour le ministère de la confession. On sait assez combien de religieux ont paru avec honneur dans les chaires chrétiennes et nous possédons encore des recueils de leurs discours qui montrent en eux autant de talent que de piété. Il y avait des ordres où l'on se proposait spécialement d'assister les pauvres, de visiter les malades, d'instruire les ignorants, d'exercer toutes les œuvres de miséricorde. Dans les temps de calamité, on voyait des religieux affronter les dangers pour secourir leurs concitoyens, tantôt adoucir par leurs soins les rigueurs d'une maladie contagieuse, tantôt arrêter par un travail infatigable les progrès d'un violent incendie. Qui n'a ouï parler du dévouement de ces religieux que le monde

affecte de mépriser, de ces humbles capucins qui étaient renommés dans toutes nos villes pour leur ardeur, leur intelligence et leur courage dans les occasions les plus périlleuses ? N'était-ce rien que d'avoir ainsi des hommes tout prêts à se sacrifier par les motifs les plus purs et à combattre les plus redoutables fléaux ?

« Une dernière classe de religieux vaquait uniquement à la prière ; mais pour quiconque a quelque sentiment de religion, une telle occupation n'est ni oisive ni méprisable. N'est-il pas heureux qu'il y ait des hommes qui prient pour leurs frères, qui s'interposent entre le ciel et nous, qui élèvent les mains sur la montagne tandis que les autres combattent dans la plaine ; qui suppléent à la négligence de ceux-ci ou à la vie agitée de ceux-là ; qui expient les fautes et les égarements de la multitude ; qui détournent la colère de Dieu, provoquée par nos passions, qui pleurent entre le vestibule et l'autel et attirent sur l'état et sur les particuliers les secours

et les grâces dont nous avons tous besoin? N'est-il pas heureux qu'il y ait des asiles où les hommes las du monde puissent se réfugier, échapper aux occassions qui leur ont été funestes, mettre une barrière entre eux et des séductions puissantes, repasser leurs égarements dans l'amertume de leur cœur, offrir à Dieu leurs privations et leur pénitence, se préparer dans le silence au dernier passage, et compenser, par des sacrifices pénibles à la nature, le temps qu'ils ont perdu à errer dans des voies coupables?

« Chaque classe de religieux rend donc des services, non seulement à l'Eglise, mais encore à la société. »[1] Du reste, puisque la réforme et la philosophie ont voulu détruire les ordres, c'est que leur utilité n'était pas contestable. Tout ce qui représentait la sagesse, l'humilité, la discipline portait nécessairement ombrage à ces pouvoirs nouveaux, fondés sur l'esprit de révolte, d'impiété et d'orgueil.

[1] *Essais historiques sur l'influence de la religion en France*, Tome I.

Il y a une belle parole échappée à une belle âme et en laquelle se trouve résumée la mission des ordres religieux, considérée dans son acception la plus élevée, c'est celle-ci : « L'Église, foyer de l'amour, et le monde, foyer de l'égoïsme, se pénètrent et se repoussent sans cesse, et dans ce combat inépuisable, les ordres religieux sont l'effort le plus extrême de l'Église pour vaincre le monde à force de dévouement et par conséquent de sainteté. » [1]

Après les ordres religieux, et comme s'y rattachant d'une manière directe, il convient de mettre en première ligne les divers établissements de bienfaisance créés en vue de venir en aide aux classes laborieuses et d'améliorer leur condition matérielle. C'est toujours la même pensée avec des développements différents. Quoique Montesquieu ait soutenu cette thèse aussi singulière qu'inhumaine, que les hôpitaux ne sont pas meilleurs pour

[1] **Lacordaire.** — *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des frères prêcheurs*, p. 91.

les nations pauvres que pour les nations riches, sous le prétexte spécieux qu'ils inspirent « un esprit de paresse »[1], l'Église ne s'est jamais lassée d'en fonder, pas plus que des asiles pour la vieillesse, pour les orphelins et des maisons de réfuge de toutes sortes. Sur ce point, comme sur tant d'autres, elle différait de manière de voir et de sentir avec la philosophie. Elle eut du reste toujours à lutter contre des courants contraires. On n'a pas craint de critiquer ses dévouements; on s'est efforcé d'en atténuer les mérites ou d'en dénaturer les motifs. On est allé jusqu'à qualifier sa bienfaisance d'ambition et à dire qu'elle se faisait des misères, auxquelles elle portait soulagement, un moyen de s'imposer. C'est, il faut en convenir, un moyen dont n'ont guère usé ses rivaux. Constatons en passant cette calomnie étrange et disons avec un des grands esprits du Catholicisme : Non, elle ne satisfaisait point son ambition : elle donnait un aliment au zèle; ce n'était point réclamer un

[1] Montesquieu. — *Esprit des lois*, liv. XXIII, chap. XIX.

privilége, mais faire valoir un droit. Au surplus, si vous vous obstinez à nommer ambition un pareil désir, vous ne pourrez nier du moins que ce ne soit là une ambition d'une nouvelle espèce : ambition vraiment digne de gloire et de récompense que celle qui réclame le privilége de secourir et de consoler l'infortune ! »[1]

Le protestantisme et le philosophisme qui n'ont trouvé rien de mieux que de substituer la froide philanthropie, cette vertu de convention, à cette vertu du cœur qu'on nomme la bienfaisance, savaient bien que les couvents rattachaient l'Église au peuple : c'est ce qui explique leurs efforts pour les abolir, sans paraître vouloir tenir compte que ces couvents étaient le véritable point de départ de toutes les institutions intelligentes et charitables. En supprimant ce point de départ on espérait briser le lien entre l'Église et l'humanité et on spéculait d'après cette pensée qu'il

[1] **Jacques Balmes.** — *Le protestantisme comparé au Catholicisme*, T. 2.

deviendrait dès lors plus facile de calomnier l'une et maîtriser l'autre.

Le concile œcuménique de Trente, un des plus beaux titres de la papauté à la reconnaissance du monde chrétien, ne contribua pas peu au développement de ces grandes institutions dont je viens de parler. Il termina ses séances au commencement de décembre 1563. Réuni pour la première fois dans les derniers jours de 1545, il n'avait pas duré moins de dix-huit ans, avait occupé vingt cinq sessions et réuni ce que l'Église comptait de lumières et d'autorités. Cette assemblée si imposante par le nombre, le caractère et l'intelligence de ses membres, rendit d'immenses services. Les décrets qu'elle publia eurent pour effet de raffermir la foi dans les esprits ébranlés, de fixer le dogme d'une manière précise et d'enlever aux champions de l'erreur les prétextes dont ils s'étaient servis pour égarer les peuples. « Le concile, dit un auteur, avait de plus posé les bases d'une grande réforme, rappelé les règles de la discipline et retranché

les abus que le malheur des temps avait introduits. Il avait pourvu à l'établissement d'un meilleur ordre dans le clergé par de nombreux règlements sur les devoirs des pasteurs, sur la résidence, sur la promotion aux ordres sacrés et sur la formation des séminaires pour élever les jeunes clercs dans l'esprit de leur état. Ce dernier point est traité fort au long dans les décrets du concile et cette seule mesure était un grand pas vers le bien et devait avoir la plus heureuse influence sur les futures destinées de l'Église. »[1]

Il est juste d'ailleurs de remarquer combien l'Église tendait à opérer dans son sein, à toutes les époques de son histoire, les mêmes améliorations et les mêmes perfectionnements qu'elle introduisait partout. L'épuration est un besoin particulier à son caractère.

Les conquêtes de la foi et les progrès de la civilisation dans les autres parties du monde consolaient l'âme des fidèles des défections

[1] *Essais historiques sur l'influence de la religion en France.* (Introduction.)

subies en Europe par la grande société catholique. Pour chaque âme que les doctrines nouvelles éloignaient de l'Église sur le vieux continent, les courageux missionnaires envoyés par Rome ou à son instigation, en arrachaient vingt à l'idolâtrie au sein des contrées les plus lointaines où le moindre rayon de vérité n'avait jamais pénétré. Entravé au milieu de sa marche dans diverses parties de l'Europe, l'élément civilisateur s'établissait avec une rapidité merveilleuse sur ces sols vierges. On voyait parmi les peuplades de l'Afrique, naguère encore plongées dans l'abjection de l'état sauvage, les arts d'utilité, les connaissances pratiques se développer sous la vivifiante influence de l'Évangile. Rome envoyait aux nouveaux convertis le bien-être avec la lumière, comme elle leur donnait des mœurs plus douces et plus pures en même temps que les espérances de la vie éternelle. Le zèle des missionnaires s'exaltait à ces admirables, mais laborieuses victoires remportées au nom du Christ.

En Afrique, dans les Amériques, en Chine, aux Indes, en Cochinchine, au Japon,

le signe vénéré couvrait des populations nombreuses de son ombre ; la foi grandissait, l'évangile était épelé à la plus grande gloire de Dieu et de son Église. Mais hélas ! de si magnifiques résultats n'étaient point obtenus sans luttes ; trop souvent ces terres fécondes, aimées du soleil, furent arrosées du sang des nouveaux martyrs dévoués à l'œuvre dévorante de la conversion. Jésuites, Dominicains, Franciscains, religieux de tous ordres, disparaissaient moissonnés par les supplices, les maladies ou l'épuisement, pour être aussitôt remplacés par de nouveaux inspirés qu'enflammait leur exemple et qu'une puissance invincible entraînait à subir leur sort. Chaque jour les navires amenaient d'Europe de nouveaux combattants de la croix. Oh qu'ils sont grands ces humbles soldats du Christ ! quelle auréole environne le front de ces hommes généreux quittant patrie, famille, amis, disant adieu à tous les biens de ce monde pour venir conquérir obscurément au fond de quelque pays perdu, des âmes au Seigneur et une modeste palme d'immortalité !

Bien peu de noms sont restés de ces milliers de martyrs qui se sont éteints dans l'ombre, sans laisser plus de traces que le passage de l'oiseau dans les plaines de l'air ou que le flot qui se brise sur les sables du rivage; mais si l'humanité pour laquelle ils ont donné leur vie mortelle a oublié leur nom, Dieu, dont ils servaient la cause, a dû le conserver parmi ceux de ses élus.

Nous sommes pourtant heureux de pouvoir citer ici quelques-uns des hommes courageux dont les mérites éclatants ont traversé la distance et sont venus jusqu'à nous en remontant le cours du torrent de l'indifférence humaine. Rappelons donc ces apôtres qu'on appelle Saint-Vincent, Ferrier, Alvarès, de Cordoue, le P. Solozzano, Bernard de Buil, Jean Pérez, de Machena, Antoine du Laurier, de Lascasas, Barthélemy d'Olmédo, Thomas Ortiz, frère Bernard, François Mazzoquin, le P. Carruer, Ignace de Loyola, Saint-François Xavier, Saint-Louis Bertrand, le P. Anchietta, le P. Ricci, le P. Adam Schall,

le P. Verbiest, Jacquard, Borie, Ferréol, le P. Vieyra, Salvatiera, François Kuhn, Brébœuf, le P. Barri, Blandinotti, Alexandre de Rhodez, Marquez, Zuchelli Congo, etc....

Si ardente était la rage des protestants en présence de ces croisades pacifiques dirigées, comme les croisades guerrières de l'Orient, par la main des successeurs de Saint-Pierre, qu'un navire portugais qui portait quarante missionnaires au Brésil, ayant été rencontré en mer par une escadre française sous le commandement de Jacques Soulié, de Dieppe, vice-amiral de la reine de Navarre, fut attaqué et capturé après une héroïque résistance, et que trente-neuf des envoyés du Saint-Siége, furent lâchement égorgés par les vainqueurs. Un seul, Jean Suchet, échappa miraculeusement au massacre et put raconter le martyre de ses compagnons. [1]

Il y a tout une peinture éloquente des malheurs et des crimes du temps dans ce fait d'hommes inoffensifs, bienfaisants, résignés,

[1] Roy. — *Histoire des missions catholiques.*

tombant sous les coups des implacables ennemis de l'Église qu'on n'hésitait pas à frapper dans ses vertus aussi bien que dans sa puissance.

Avec le XVIe siècle se renoua la chaîne des grands papes. L'heure devenant critique, des difficultés immenses surgissant de toutes parts, Dieu voulut donner à son Église les éléments nécessaires pour y faire face. Jules II parut d'abord, se déclarant le protecteur de l'indépendance italienne et jetant hardiment les assises de Saint-Pierre. « Jules II, dit Voltaire, sous qui la peinture et l'architecture commencèrent à prendre de si nobles accroissements, voulut que Rome eut un temple qui surpassât Sainte-Sophie de Constantinople et qui fut le plus beau qu'on eût élevé sur la terre. Il eût le courage d'entreprendre ce qu'il ne devait jamais voir finir. » [1]

Puis vient Léon X, ce pontife dont la cour, comme le remarque Voltaire « polissait l'Europe et rendait les hommes plus sociables. » [2]

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CXXII.
[2] Le même. id. id.

Grâce à sa politique, aussi libérale qu'habile, il empêcha le démembrement de l'Italie par la France, l'Autriche et l'Espagne. Il acheva la grande basilique chrétienne et aida au développement des esprits en fondant des bibliothèques, en encourageant d'une manière royale les sciences, les lettres et les arts. Ce pontife, éclairé autant que magnifique, eut l'honneur de donner son nom à son siècle.

Plus tard, c'est Clément VII en qui les artistes trouvent également un appréciateur, un mécène, un ami.

Plus que jamais, à cette époque, les papes, comprenant toute l'étendue de leur mission, accordèrent aux artistes cette protection paternelle et active qui n'est pas un de leurs moindres titres de gloire. Et, qu'on ne s'y méprenne point, la question d'art n'était nullement une question indifférente ni même secondaire en présence de l'invasion de l'hérésie. Par sa sécheresse le protestantisme étouffait dans les âmes le sentiment du beau, il leur enlevait cet instinct poétique qui est comme une

source des idées élevées et qui, développant chez l'individu les goûts délicats, rend les rapports sociaux plus doux et plus faciles. En tarissant cette source pour y substituer la stérile analyse et la froide spéculation le protestantisme préparait le règne du réalisme et le culte du positif. Il importait donc aux chefs de la Catholicité de réagir contre ces funestes tendances. Pour eux, protéger l'art c'était encore combattre la réforme dans son principe comme dans ses effets.

Bientôt ce fut au tour de Pie V d'illustrer la chaire de Saint-Pierre et de repousser par de grandes œuvres les empiétements du mal; car, quoique prétendent les doctrines de la réforme, c'est aux œuvres que se connaît la valeur des institutions et des hommes. Assurément il est d'une morale plus facile de ne tenir aucun compte des actes, puisque cela évite d'en accomplir, mais il est d'un plus grand avantage pour le bien de l'humanité de les faire entrer dans la balance. Ce sont les actes qui distinguent toujours la religion Catholique de toutes

les communions bâtardes qui ont tenté de la détruire.

« Elevé parmi des moines, dit Voltaire, Pie V eut comme Sixte-Quint, son successeur, des vertus royales. Ce n'est pas le trône, c'est le caractère qui les donne. »[1] Dès le début de son pontificat il s'appliqua au rétablissement de la discipline ecclésiastique, à la propagation de la foi, à l'extirpation des erreurs et au soulagement des pauvres. Une de ses constantes préoccupations était l'instruction du peuple ; dans ce but il créa plusieurs institutions utiles. Son ardeur pour le soin des intérêts du Monde ne se ralentissait pas un moment : à mesure que la réforme fesait des progrès, il opposait des forces nouvelles à son action démoralisatrice. Les états romains lui durent l'extinction du brigandage. Les turcs, profitant de l'état de division dans lequel se trouvait l'Europe, se montraient chaque jour plus audacieux. Le péril devenait extrême. De toutes parts on se demandait avec inquiétude

[1] Voltaire .— *Essai sur les mœurs*, ch. CLX.

si, dans un avenir rapproché, ils ne se rendraient pas maîtres de plusieurs états qu'ils menaçaient sans cesse. Déjà ils s'étaient emparés de l'île de Chypre et ils se préparaient à poursuivre leurs conquêtes. Dans cette conjoncture, le Saint-Père sollicitait tous les princes chrétiens, mais il ne trouvait que tiédeur ou impuissance. Qu'allait devenir la civilisation si l'on laissait s'abattre ce flot de barbares ? Voltaire répond : « Le pape Pie V fit bien mieux que de prêcher une croisade, il eût le courage de faire la guerre à l'empire Ottoman en se liguant avec les Vénitiens et le roi d'Espagne, Philippe II. Ce fût la première fois qu'on vit l'étendard des deux clefs déployé contre le Croissant et les galères de Rome affronter les galères ottomanes. Cette seule action du pape, par laquelle il finit sa vie, doit consacrer sa mémoire. »[1]

Dans un autre passage du même livre l'ennemi de l'Église répète en d'autres termes le même hommage :

[1] **Voltaire.** — *Essai sur les mœurs*, ch CLX.

« Mais ce qui consacra la mémoire de Pie V, ce fut son empressement à défendre la Chrétienté contre les turcs et l'ardeur dont il pressa l'armement de la flotte qui gagna la bataille de Lépante. Son plus bel éloge vint de Constantinople même où l'on fit des réjouissances publiques de sa mort. »[1]

Ainsi fut brisée la puissance ottomane, ainsi le monde chrétien respira une fois encore, sauvé par l'énergie d'un pontife.

Un siècle après, le 12 septembre 1683, lorsqu'une dernière fois relevant la tête les turcs furent défaits par Jean Sobieski sous les murs de Vienne, les encouragements et les trésors du Saint-Siége n'avaient pas été sans influence sur ce glorieux résultat.

Grégoire XIII succéda à Pie V. L'esprit de la Rome catholique, dirigé vers l'accomplissement des œuvres utiles, se trouve tout entier chez ce saint homme. Quand les ennemis de la foi, plus occupés du triomphe de leurs passions que des grandes vérités morales ou

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CLXXXIII.

scientifiques, semaient partout le trouble, Grégoire songeait à régler le temps et à établir l'ordre vrai de l'année. Il se rendit immortel par la réforme du calendrier auquel la reconnaissance publique donna son nom. « Les protestants de toutes les communions, dit Voltaire, s'obstinèrent à ne pas recevoir des mains du pape une vérité qu'il aurait fallu recevoir des turcs s'ils l'avaient proposée. »[1] Par cette même considération, plus mesquine que sage, l'église Gréco-Russe n'a jamais pu se résoudre à adopter le calendrier Grégorien.

C'est avec les sciences qu'on fait la lumière, et c'est par la diffusion de la lumière qu'on civilise les nations. Grégoire le savait ; il aimait les sciences, il ne leur était d'ailleurs point étranger, aussi son attention se portait-elle sur la propagation et le perfectionnement des diverses branches des connaissances humaines. On n'évalue pas à moins de dix millions de francs, chiffre énorme pour l'époque, les sommes qu'il consacra à relever l'enseigne-

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CLXXXIII.

ment et à procurer à des étudiants pauvres les moyens de s'instruire. Nul sacrifice ne lui coutait dès qu'il s'agissait d'éclairer les hommes et de tirer de l'ombre les capacités. « Son regard se portait incessamment sur toutes les parties du monde qu'il considérait comme autant de provinces dont l'Église devait faire la conquête. Il fonda ou entretint plus de vingt-trois colléges ou séminaires à Vienne, à Prague, à Grætz, à Olmutz, à Vilna et j'usqu'au Japon. A Rome même, il institua les colléges des Anglais, des Grecs, des Maronites et celui des nouveaux convertis, et il prit un soin tout particulier du collège romain qui devait devenir un séminaire pour toutes les nations, ainsi qu'il le proclama dès le jour de l'inauguration de ce magnifique établissement en y fesant prononcer vingt-cinq discours en langues différentes. » [1]

La fin du XVIe siècle, si fécond en grands événements, mais si sombre, fut comme illuminée par le génie de Sixte-Quint, ce pape

[1] J. Chantrel. — *Histoire des papes*, T. XIX.

illustre qui ne souffrait point qu'on prononçât en sa présence le mot : IMPOSSIBLE. Né dans la plus humble condition, le successeur du doux Grégoire XIII s'éleva sans autre appui que sa volonté et son mérite jusqu'au trône des pontifes. Comme le fait judicieusement observer Voltaire, que j'aime à citer parcequ'il n'est pas suspect dans ses éloges, «l'histoire de l'Église est pleine de ces exemples qui encouragent la simple vertu et qui confondent la vanité humaine. »[1] Un écrivain d'un tout autre ordre constate de la manière suivante le même fait : « L'Église romaine a toujours conservé cet usage de tirer de la poussière des cloîtres de pauvres moines pour les mettre à la tête des peuples en même temps qu'elle y place aussi des hommes d'une éminente condition. Cette Église, mère et maîtresse, n'a d'ostracisme contre aucune supériorité : elle accepte le gentilhomme et l'homme du peuple, et quand on assiste à ses cérémonies, l'œil y découvre, sous la même bure ou sous

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CLXXXIII.

la même pourpre, tous les rangs confondus dans l'égalité du mérite ou de l'abnégation. La papauté porte la première à son front cette auréole. La tiare va sans rougir du prince au pâtre. »[1]

C'est ce qui arriva une fois de plus pour Sixte-Quint dont Voltaire apprécie ainsi les actes : « Mettre de la grandeur dans toutes ses entreprises ; embellir Rome et laisser le trésor pontifical très riche ; licencier d'abord les soldats, les gardes même de son prédécesseur et dissiper les bandits, par la seule force des lois, sans avoir de troupes ; se faire craindre[2] de tout le monde par sa place et par son caractère : c'est là ce qui mit son nom parmi les noms illustres... »[3]

Mais Voltaire n'indique qu'imparfaitement les principaux traits de cette puissante organisation. Politique profond, Sixte-Quint sut

[1] Lacordaire. — *Mémoire pour le rétablissement de l'ordre des frères prêcheurs*, p. 86.

[2] Il ne faut point perdre de vue que c'est Voltaire qui parle. Un auteur moins partial dans son impartialité eût certainement écrit le mot *respecter* au lieu du mot *craindre*.

[3] Voltaire. — *Essai sur les mœurs*, ch. CLXXXIII.

vaincre des difficultés innombrables pour sauvegarder les plus graves intérêts contre les prétentions rivales de princes ambitieux et hostiles. Il sauva la France du schisme en déterminant la conversion de Henri IV qui disait de lui : « C'est un grand pape, et je n'aurais pas d'autre raison que je voudrais me faire catholique pour être le fils d'un tel père. » Pontife dévoué, sage administrateur, dans sa paternelle prévoyance il amassa une épargne d'environ vingt-cinq millions de francs, particulièrement destinée à soutenir la guerre contre les turcs, à reconquérir la terre Sainte et à secourir les peuples affligés de la peste ou de la famine. Il favorisa l'industrie et imprima un élan extraordinaire à l'agriculture. Sans compter une foule de monuments qui font l'admiration des étrangers, Rome lui doit les superbes aqueducs et les vingt-sept fontaines qui alimentent la ville Éternelle d'une eau abondante et pure. C'était donner la vie à son peuple trop souvent réduit à une triste extrémité par les sécheresses si communes en

Italie. En s'occupant de la santé du corps Sixte-Quint n'oubliait pas les besoins de l'esprit. Bibliothèques, colléges, fondations pieuses, institutions modèles, impressions d'ouvrages précieux, rien n'était négligé par lui de ce qui peut concourir au développement intellectuel et moral des hommes.

L'historien calviniste Sismondi a porté de Sixte-Quint ce jugement remarquable qui contient en même temps un éloge des autres chefs de la Catholicité :

« Il occupa une place glorieuse au milieu d'une série de pontifes également célèbres pour la décence de leurs mœurs, la sincérité de leur zèle religieux et l'oubli de leurs intérêts personnels. » [1]

Il faut que les hommes possèdent un haut caractère d'honorabilité et de vertu pour arracher de tels aveux à leurs adversaires !

Après Sixte-Quint, c'est Urbain VII qui fait à son avènement payer toutes les dettes des monts-de-piété, distribuer de larges au-

[1] Sismondi. — *Hist. des républiques italiennes.*

mônes aux pauvres et ordonne qu'un état soit dressé de tous ses sujets nécessiteux : il veut les connaître, il veut les soulager. Puis Grégoire XIV, âme virginale, modèle de sainteté, suivant l'expression de l'histoiren protestant Léopold Ranke. [1] Puis Clément VIII que le même auteur apprécie ainsi : « La renommée de vertu, de piété, de mortification dont il avait joui jusqu'à ce jour s'accrut extraordinairement par la pratique des austérités dont il conserva l'habitude même sous la tiare. » [2] Un autre auteur rappelle que Clément VIII adressa le 1er août 1598 à tous les évêques de France un bref digne de sa sollicitude. « Il les exhortait à profiter de la paix pour réparer les maux de l'Église de France, à donner tous leurs soins à l'instruction des peuples et au rétablissement de la discipline dans le clergé, à visiter leurs diocèses, à combattre les abus, a faire observer les décrets du concile de Trente

[1] Léopold Ranke. — *Hist. politique et religieuse des papes.*
[2] Le même. id.

etc. »[1] Puis, c'est encore Grégoire XV, Paul V, Urbain VIII, c'est-à-dire la même piété, le même soin des intérêts matériels et moraux, le même sentiment du beau dans l'art et du vrai dans la science, le même amour des malheureux, le même respect des légitimes aspirations de l'esprit humain, le même désir d'aider à l'établissement d'une sage liberté réglée par les lois, le même appui prêté aux droits des peuples partout où les puissances les violaient, partout où les sophistes tentaient de les dénaturer. Quoi d'ailleurs de plus naturel, de plus logique que cette conduite? Le droit des gens n'est-il pas tout entier au fond de la doctrine chrétienne? Ne le trouve-t-on pas résumé dans les seuls commandements de Dieu? Le droit public, le droit civil en sont les conséquences. Les pontifes obéissaient donc, non seulement aux penchants de leur nature, mais encore aux prescriptions de l'Évangile lorsqu'ils réclamaient pour tous des droits sur lesquels les

[1] *Essai historique sur l'influence de la religion en France au XVIIe siècle.*

lois divines et humaines sont établies. Non, ce n'est pas un vain mot : l'histoire parle, il faut qu'on l'écoute. Le droit individuel, le droit public, la liberté sociale n'ont pas eu de plus ardents promoteurs que les papes. Jusqu'à présent, je n'ai rappelé que quelques noms. Je puis citer d'autres exemples. N'est-ce pas, si nous remontons dans le passé, Alexandre III qui, en résistant aux prétentions insolentes des Césars germains, en obligeant ces despotes à courber leur front altier devant sa tiare, émancipa les républiques Italiennes? N'est-ce pas Clément III, Grégoire IX et Innocent IV, qui garantirent les libertés municipales des romains? N'est-pas Grégoire XI, Boniface IX et Martin V qui reconnurent des franchises aux villes des Romagnes et de l'Ombrie? N'est-ce pas Nicolas V qui octroya des priviléges à Bologne? Et Clément VII et Paul IV et tant d'autres, dont il serait trop long de rapporter les noms et les actes, que n'ont-ils pas fait en faveur de la liberté? Comme le remarque un écrivain de nos der-

niers jours de luttes : « Ces souvenirs sont ineffaçables. Tant que Venise ne sera pas morte avec le lion de Saint-Marc, tant que Gênes élèvera au-dessus des flots ses palais de marbre, tant que Florence couvrira l'Arno des splendeurs de son génie, on ne pourra pas croire que Rome soit une cause de décadence, de servitude et d'opprobre. » [1]

Oh ! sachons-le donc bien, car c'est là une vérité incontestable enrégistrée par des plumes reconnues hostiles et consacrée par d'immortels monuments, « nous sommes redevables aux papes de la culture des champs, de l'érection des hôpitaux, de la bienfaisance publique, de la conservation des lettres, de l'institution des écoles, de la science législative et de l'ordre judiciaire. [2] Rome, dit Gioberti, [3] a fait tomber par les papes les fers des esclaves, a brisé la verge des despotes, broyé les glèbes, purgé le sanc-

[1] *Le gouvernement pontifical jugé par l'histoire, le bon sens et le droit*, (Paris 1863.)

[2] **Léopold Ranke.** — *Histoire de la Papauté.*

[3] **Gioberti.** — *Gesuito moderno*, ch. 11 et *„primato civile e morale de gli Italiani.“*

tuaire, créé la commune, agrandi les bourgs, restauré les villes, protégé les républiques et jeté les semences des progrès qui suivirent. Rome a commencé cette ère de résurrection où les Nicolas, les Jules, les Léon, les Clément, les Sixte fondaient les musées, enrichissaient les bibliothèques, déterraient les antiquités, restauraient les monuments, rédressaient les obélisques, protégeaient les savants et faisaient les lettres et les beaux arts pour en orner l'Europe une seconde fois. » [1]

Les papes ont donc aplani, élargi, éclairé toutes les voies qui mènent au progrès et ils y ont conduit le monde en dépit des négations, des haines, des insultes, de l'envie, souvent au péril de leur vie et de leur liberté. Et voilà les hommes que les démoralisateurs des trois derniers siècles, sans en excepter ceux de nos jours, prennent à tâche de montrer comme des ennemis du libre développement des facultés humaines, qu'ils accusent

[1] *Le gouvernement pontifical* etc.

d'être hostiles aux idées d'amélioration générale, en un mot d'être systématiquement opposés à toute civilisation. Il n'y a qu'un plat philosophe, plus jaloux d'un vain succès sur les esprits ignorants que soucieux des intérêts de la vérité, qui ait osé affirmer que l'Église « réduisit toutes les vertus chrétiennes à l'abstinence et qu'elle ne prêcha jamais l'amour de la patrie ni de l'humanité. [1] » C'est là une calomnie insigne que dément chaque page de l'histoire et que répudie toute conscience droite. En vérité, pour armer les peuples contre le Saint-Siége, c'est-à-dire les enfants contre le père, l'Esprit du mal a compris qu'il était indispensable de les enivrer du poison d'idées fausses, d'exciter en eux des prétentions sans pitié, afin qu'ils ne vissent pas l'étendue du mensonge et l'énormité du forfait.

Et maintenant admirons le beau mouvement qui s'opère aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles ! En effet, que voyons-nous ? Les grandes institutions, les grandes âmes, les grandes

[1] Helvétius. — *De l'homme*, section IX, notes.

intelligences se multiplient avec une merveilleuse rapidité. J'ai parlé des papes, mais à côté des papes il y a les saints, il y a les génies de la chaire, il y a les génies du cloître, il y a enfin tout un monde mû par une même pensée de progrès et de dévoûment. Ce monde, c'est ce qui constitue l'Église toute entière, c'est cet imposant faisceau de volontés et de vertus, employé par Dieu pour livrer la grande bataille aux ennemis de l'humanité. Voyez! Ce ne sont qu'exemples glorieux, qu'appels généreux aux sentiments élevés de l'âme, qu'incitations aux nobles élans de l'esprit. On devine, on sent qu'une main providentielle est tendue au monde poussé vers les abîmes. Pour tous ceux que n'égare point le vertige de l'orgueil, il s'élève des phares lumineux et des foyers rayonnants d'amour. Les faibles, les insensés que la foi abandonne se perdront seuls. Ils l'auront voulu. Dieu parle, Dieu est partout, sa pensée se manifeste sous toutes les formes. Quiconque veut ouvrir les yeux peut le voir,

quiconque ouvre les oreilles peut l'entendre, et, s'il est permis de m'exprimer ainsi, quiconque étend la main le touche. Mais hélas! les sophismes sont bien séduisants, les instincts inassouvis sont bien forts!

Tout à l'heure j'ai parlé des saints hommes que la papauté vit marcher sous sa bannière, qui ont partagé ses épreuves et sa gloire et que souvent elle a canonisés. En effet, quel magnifique cortége d'âmes pures, éclairées par l'intime rayonnement de la foi! Les compter serait impossible, rappeler leurs vertus, faire éclater aux yeux chacune de leurs actions, il n'y faut point songer. Je me contenterai donc de citer les chefs de cette phalange sacrée, toute en Dieu, toute aux hommes, qui s'épanouissait au fond des cloîtres, à l'ombre des autels ou sur les plages les plus lointaines du monde connu. Est-il permis d'oublier, dans leur humble grandeur, saint Charles Borromée, saint François de Sales, saint Jean de la Croix, saint Thomas de Villeneuve, Barthélemy des Martyrs,

sainte Thérèse d'Avila, saint Ignace, saint François-Xavier, saint Louis de Gonzague, saint Philippe de Néri, saint Stanislas Kotska, saint Jean de Dieu, sainte Angèle de Brescia, saint Vincent de Paul, saint Jean de Matha, saint Pierre de Nolasque, saint Pierre Pascal, Didier de la Cour, Fénélon et tant d'autres dont les noms couvriraient ces pages. Il est à croire que de tels hommes ont plus fait pour le bonheur de l'humanité que les hommes de la Réforme, de l'Encyclopédie et de la Révolution. Que ne puis-je raconter leurs œuvres!.. Il faudrait des volumes. Ils ont semé la paix dans les cœurs, la foi dans les âmes et le savoir dans les esprits; ils ont pansé et souvent guéri les blessures profondes que les ennemis de Dieu ont faites aux individus aussi bien qu'à la société. Les sectes protestantes réunies ne comptent pas une seule de ces âmes sublimes qui ne peuvent éclore que dans la vivifiante atmosphère du Catholicisme : les sols arides ne produisent rien de beau, de bon ni de grand. Si nous

pouvions les oublier, les méconnaître, ces apôtres de l'humanité, les bienfaits qu'ils ont répandus en tous lieux et qui subsistent les rappelleraient éternellement comme un remords à notre ingratitude.

Aussi combien l'influence catholique fut profonde et décisive sur les intelligences! Comme elle inspira tous les ouvriers de la pensée dont les productions, jusqu'au XVIII• siècle, ne revêtent guère que la forme chrétienne, ne sont empreintes que du sentiment chrétien! Pour ne parler que des laïques, c'est le Tasse, c'est Calderon, c'est Lope de Véga, c'est Angelus Silesius, Spagnoli, du Bellay, Amyot qui consacrent leur plume à la gloire de l'Église et de ses héros; c'est le Giorgone, le Perugin, Raphaël, Albert Durer, Jules Romain, le Primatice, Benvenuto Cellini, le Titien, Vasari, Paul Véronèse, le Tintoret, Andréa del Sarto, Lucas de Leyde, le Corrège, Caravage, les Carrache, Guido Reni, Sansovino, le Dominiquin, Lanfranc, Lesueur, Rubens, Fra Giocondo, Murillo, Ribeira-l'Espagnolet, François

Franciœ, Fra Bartholoméo, Mazaccio, Ghirlando, Angelo (de Fiesole), Cimabué, Giotto, Giunto de Pise, van Eyck, Holbein, le Poussin et tant d'autres qui, depuis le XIIIe jusqu'au XVIIIe siècle, rivalisent d'efforts pour reproduire avec le pinceau les sublimités du Catholicisme. C'est Allegri, Palestrino, Pergolèse, Luigi Dentice, Moralès, Orlando Lasso qui font retentir les voûtes des cathédrales des plus suaves et des plus imposantes mélodies inspirées par le génie chrétien ; puis ce sont les sculpteurs, les architectes, en tête des quels marchent Michel-Ange, Bramante, Giocondo, Jacques de Vignole, Palladio, Ghiberti, Luc de la Robbio, Nicolas et André (de Pise,) Donatello qui, eux aussi, déploient dans le plus admirable essor les ailes de leur génie sous ce ciel chrétien où la munificense des pontifes les appelle ; car ce sont les papes qui stimulent, exaltent toutes ces intelligences pour la plus grande gloire de Dieu et la plus grande édification des hommes. Un d'eux, Saint Grégoire-le-Grand, avait bien compris l'utilité de

l'art pour l'instruction des masses lorsqu'il disait : « Les images sont les livres de ceux qui ne savent point lire : on ne les adore pas, mais on y voit ce qui est adorable. »

Et encore ne parlè-je pas de l'éloquence catholique. De quel immense éclat ne brilla pas la chaire aux XVIIe et XVIIIe siècles, avec les Bossuet, les Massillon, les Bourdaloue, les Fléchier, les Mascaron et tant d'autres dont les noms m'échappent !... Vit-on jamais une plus admirable expansion de l'idée chrétienne, un plus splendide rayonnement du génie de la parole?.. Il est impossible de le nier, l'Église prêtait son caractère imposant et sublime à tout ce qui s'inspirait d'elle !

Partant de cette donnée, que l'on considère un moment ce que le protestantisme et la philosophie ont fait pour l'art et qu'on le compare à l'irrésistible élan que lui a imprimé la Rome catholique. Mais non, un parallèle n'est pas possible entre une réalité éblouissante et le néant. Ce qui n'est pas ne peut se comparer à ce qui est immense. L'art

est pourtant un des véhicules les plus puissants de la civilisation. Le protestantisme n'a pas d'art; le réalisme ferait mieux de ne pas prétendre en avoir un. Le positivisme du culte réformé a été fatal aux développements de l'imagination: il a tué l'enthousiasme. Quant aux philosophes, en prêchant l'irréligion, en établissant le règne de la matière, en niant l'âme ils ont détruit le goût du beau et arrêté l'essor de l'art. On peut dire qu'ils ont coupé les aîles au génie et qu'ils l'ont ensuite noyé dans le flot impur des sensualités. Quelle différence avec le Catholicisme!.. Une religion, je le répète, qui se fait un cortége de toutes les hautes intelligences, qui fait resplendir la pensée sous toutes les formes, en même temps qu'elle conduit doucement le genre humain à la liberté et à la vertu, ne saurait équitablement être taxée d'indignité, d'oppression ni d'obscurantisme.

Encore n'ai-je rien dit de ces majestueuses basiliques que le Catholicisme a semées sur tous les points du globe et dont le dénom-

brement semble impossible à faire. L'Église a marqué partout la trace éclatante de son passage par des monuments impérissables qui attestent sa grandeur et son amour de l'humanité. Ses adversaires, au contraire, lorsqu'ils sont sortis de l'ombre ont empli le monde de désastres, de doutes et de ruines. Reconnaissons donc que l'Église fut véritablement la mère de l'art, comme elle avait été la mère de la science et de la liberté. Où en serait le progrès aujourd'hui si son action impulsive n'avait à chaque pas été entravée par tous les pouvoirs qui ont successivement caressé l'ambitieuse pensée de s'asservir les peuples ?

C'est dans la profondeur sans limites de sa foi que l'Église a puisé les forces nécessaires à l'accomplissement d'œuvres aussi multiples. Ses ennemis ne l'ignorent point. Déshérités de cette grâce d'en haut, qui seule pousse aux grandes choses, ils en sont réduits, même en la critiquant, à rendre hommage à la

puissance invincible par le secours de laquelle on ébranle les montagnes. Il est des heures où ces hommes de désolation mêlent quelques aveux à leurs négations et à leurs railleries. On croirait des lueurs de vérité sillonnant le ciel nébuleux de leur intelligence. Semblables à des aveugles qui insultent la lumière, ils n'en peuvent pourtant pas méconnaître absolument les bienfaits. Ecoutez l'un d'eux : « La foi est une ignorance qui croit en savoir et qui, dans certains cas, en sait peut-être plus long que la science. » [1]

Et cet autre qui bat habilement monnaie avec son impiété, entendez-le aussi : « La France ne serait pas ce qu'elle est si l'on n'avait cru mille ans à la Sainte-Ampoule de Rheims. Il nous est facile, à *nous autres impuissants que nous sommes,* d'appeler cela mensonge et, fiers de notre *timide honnêteté,* de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec nos *scrupules* ce

[1] **Victor Hugo.** — *William Shakespeare.*

qu'ils firent avec leurs *mensonges*, nous aurons le droit d'être pour eux sévères. » [1]

Voilà des aveux précieux, imprimés d'hier, et émanant de sources peu suspectes d'un excès d'orthodoxie.

Au XVIIe siècle, au milieu des crises que traversait l'Europe, de nouvelles difficultés surgirent pour le Saint-Siége; elles prenaient leur source dans des points de doctrine faussement interprétés par Jansénius, évêque de Gand, puis d'Ypres. Ce Jansénius, imbu des hérésies du Baïanisme, chercha à attribuer aux pures idées de Saint-Augustin un caractère d'héréticité qu'elles n'ont jamais eu. En vue de faire prévaloir ses fausses doctrines, il publia l'ouvrage intitulé *Augustinus* qui devint un sujet de discorde au sein même de la grande famille catholique. Jansénius protestait de sa soumission au Saint-Siége en même temps qu'il propageait des erreurs si dangereuses pour la foi et qui ne manquaient point d'analogie avec celles de Luther et de

Renan. — *Vie de Jésus*, p. 253.

Calvin. Urbain VIII ne se laissa pas toucher par ces assurances trompeuses : il condamna le livre en 1642. Les propositions soutenues dans *l'Augustinus* furent de nouveau l'objet d'une condamnation solennelle en 1653, par Innocent X. Je n'entrerai point dans les détails de cette longue querelle du Jansénisme à aquelle les parlements de France, toujours hosti es à Rome, prirent une part active, mais peu honorable. Il me suffira de rappeler que la doctrine émise par Jansénius tendait à introduire une sorte de fatalisme dans la foi, qu'elle faisait de l'homme une machine et de Dieu un tyran. En cette circonstance, les papes se montrèrent comme toujours les défenseurs énergiques du dogme dont Dieu les a faits les dépositaires. Ils firent preuve d'une constance que le triomphe couronna. Néanmoins, comme toutes les hérésies dont le but est de briser l'unité de l'Église, le Jansénisme contribua à propager des erreurs auxquelles l'avenir devait faire porter des fruits amers pour les peuples. En effet, nous avons

vu dans la quatrième partie de cet ouvrage que plusieurs socialistes modernes ont utilisé l'hérésie de Jansénius au profit de leurs utopies, puisque les opinions émises par eux en matière de foi sont identiquement conformes à celles contenues dans *l'Augustinus*.

Dans les premiers siècles du Christianisme, on vit fréquemment l'Église préserver les peuples de la colère des barbares, apaiser les haines, calmer les ressentiments. Plus tard, au moyen-âge, elle usa également de son ascendant pour protéger les faibles contre les colères ou les injustices des puissants de la terre. Elle rapprochait les chefs rivaux, et souvent, par la seule force morale, elle parvenait à rétablir l'harmonie entre des prétentions qu'on eût pu croire inconciliables. Elle prévint aussi bien des malheurs. Cette belle mission, dictée par le divin esprit de l'Évangile, les papes ne l'abandonnèrent point dans les temps modernes. Entr'autres exemples, l'histoire nous montre Innocent V se constituant médiateur entre les républiques Italiennes;

Jules III, travaillant de tout son pouvoir à mettre un terme à l'antagonisme entre Charles-Quint et Henri II. Comme pour donner lui même l'exemple de l'oubli des injures il fesait la paix avec Octave Farnèse. En 1592, Clément VIII réconcilia la France et l'Espagne par le traité de Vervins. En 1668, Clément IX, non moins heureux dans ses tentatives, parvint à faire sentir à Louis XIV qu'il devait à l'humanité et à son salut de mettre des bornes à ses conquêtes. En suite de ces remontrances, la France et l'Espagne traitèrent de la paix qui fut signée à Aix-la-Chapelle. Benoît XIV, mû par le même esprit, tenta d'opérer un rapprochement entre le clergé et le parlement de Paris. Il donna à cet effet un bref que le dit parlement decréta de suppression. La conciliation guidait constamment l'Église, tandis que les résistances venaient des pouvoirs temporels que leurs passions aveuglaient.

Quoi qu'il en soit, il est impossible de méconnaître que ce sont là de grands services rendus à l'humanité quand on songe

que les ambitions ou les rivalités des princes se traduisent en effusion du sang de leurs sujets et produisent dans l'état social un désordre nuisible à la marche de la civilisation.

L'histoire est bien éloquente dans ses révélations: il lui suffit parfois d'un mot pour renverser tout un échafaudage de mensonges laborieusement combinés. Je ne parle assurément point de cette histoire qui, altérant les faits ou les omettant à dessein, se complaît à l'apologie du crime, mais de celle où l'on trouve la juste appréciation des actions mémorables et des grandes choses accomplies. Cette histoire là, de laquelle l'esprit de parti n'obtient pas d'indignes complaisances, nous apprend que Cornélius Loos, de Mayence, le jésuite Tanner et surtout le Père Frédéric Spée, luttèrent avec autant d'énergie que de succès contre la folie et l'inhumanité des procès de magie, de sorcellerie et de sortilèges.[1] Ne voyons-nous pas là encore l'Église aux prises avec les préjugés et les supersti-

[1] J. Alzog — *Histoire universelle de l'Eglise*, p. 631.

tions barbares qu'elle s'est constamment appliquée à détruire? N'était-ce pas là servir la cause du progrès et de l'humanité?

Cette histoire impartiale nous fait voir aussi la Rome catholique, toujours animée d'un véritable esprit de libéralisme, se prononçant en faveur des peuples opprimés et contre leurs oppresseurs. En effet, quels efforts ne tenta pas la papauté au XVIe siècle et même aux siècles suivants pour arracher à son enfer l'Irlande persécutée à cause de sa foi, affamée, décimée, à cause des richesses de son sol, par le gouvernement d'un pays qui se targue d'être la vivante expression du libéralisme et du respect des droits des nationalités? Quand les philosophes, ces prétendus amis du genre humain, applaudissaient au démembrement de la Pologne, les papes ne firent-ils pas des efforts inouis en vue d'empêcher la perpétration de cet abominable forfait qui éveillait des remords jusque dans l'esprit pourtant peu scrupuleux de l'impératrice Catherine? Leurs efforts, pour rester stériles,

n'en furent pas moins constants. Ils ne purent que gémir avec larmes en voyant ce malheureux pays mis en lambeaux par les trois vautours qui s'arrachaient comme une proie ses dépouilles palpitantes. Aujourd'hui encore, impuissante à lui prêter l'appui du glaive, ayant épuisé tous les appels à la clémence, c'est par ses prières et ses protestations que Rome combat en faveur de son affranchissement.

Le passé de l'Église est rempli de ces faits qui témoignent avec une invincible autorité qu'à toutes les époques cette grande institution s'est montrée pénétrée d'un véritable esprit d'initiative dans ce qui touchait au bonheur des sociétés et que son influence a parfois été décisive; seulement cette initiative n'a cessé d'être calme, réfléchie, mesurée dans son action, comme il convient pour tout ce qui émane d'un pouvoir dont la responsabilité est d'autant plus considérable qu'il est plus élevé.

Avant de clore ce livre j'éprouve le besoin de rappeler les actes de quelques uns

de ces nobles pontifes que les difficultés politiques et religieuses mirent aux prises, soit avec les divers éléments révolutionnaires des deux derniers siècles, soit avec les souverains qui, dissimulant leurs tendances absolutistes sous les dehors d'une fausse philosophie, rêvaient secrètement d'anéantir la puissance romaine qu'ils rencontraient, trop souvent à leur gré, entre eux et leurs sujets.

Parmi ces vénérables pasteurs, je signalerai Clément IX, qui institua une congrégation chargée d'aviser aux moyens de soulager le peuple, qui établit des fabriques de laine et d'étoffes et rendit le commerce libre entre les provinces. Voltaire dit de lui : « Ami des lettres sans faire de vers, pacifique, économe et libéral, père du peuple, il avait à cœur deux choses dont il ne put venir à bout : d'empêcher les turcs de reprendre Candie et de mettre la paix dans l'Église de France. »[1] Quel éloge de la part d'un ennemi ! De son côté, après avoir énuméré ses rares qualités,

[1] Voltaire. — *Essai sur les mœurs.*

un auteur catholique conclut ainsi : « Par tous ces actes si dignes du chef suprême de l'Église, l'excellent pontife s'attira l'amour et le respect des romains et l'affection de toute la chrétienté. » [1]

Clément X, qui employait aux besoins publics tous ses revenus privés et, à une époque où les préjugés de caste étaient encore si vivaces, publiait une loi établissant que la noblesse romaine ne dérogeait point en se livrant au grand négoce. C'était là une marque de considération donnée à l'industrie et au commerce qui en devinrent plus prospères. Il y a certainement loin de ces sentiments aux vues étroites que des adversaires sans vergogne se sont complus à prêter aux chefs de la Catholicité. Clément X soutint les polonais dans leur guerre contre les turcs. Du reste, il était, au dire de Voltaire même, « honnête homme et pacifique comme son prédécesseur. » [2]

[1] Chantrel. — *Hist. des papes*, T. XXI, p. 40.
[2] Voltaire. — *Essai sur les mœurs.*

Innocent XI, sur le compte duquel s'exprime ainsi un historien protestant:[1] « Afin de supprimer la vénalité des charges à sa cour, il rendit à vingt-quatre secrétaires-apostoliques l'argent qu'ils avaient donné pour obtenir la leur. Il se montra d'autant plus libéral à contribuer pour la guerre des turcs; le clergé d'Italie dût lui-même y consacrer une partie de ses revenus. »[2] C'est ce même pape qui s'écria en apprenant les fameuses dragonnades de Nantes: « Jésus-Christ ne s'est pas servi de cette méthode; il faut conduire les hommes dans le temple et non pas les y trainer. » Au surplus le clergé français, par la voix de Fénélon, de Fléchier, de Mascaron et de Bossuet, c'est-à-dire de ses représentants les plus illustres, se prononça également contre ces moyens aussi impolitiques que violents.

Innocent XII, qui disait à ses parents en les éloignant de Rome pour ne pas céder à leurs demandes de faveurs: « Mes neveux ce

[1] Schrœck.
[2] Cité par Chantrel. — *Hist. des papes*, T. XXI.

sont les pauvres.» Et de fait, les malheureux recevaient les marques de ses libéralités. «Il leur céda même le palais de Latran, où ils étaient soignés et entretenus. Il réunit dans un nouvel hôpital les mendiants invalides, les enfants nécessiteux et surtout les orphelins, qui excitaient vivement sa charité, furent non seulement reçus et nourris dans un hospice spécial, l'orphelinat de Saint-Michel, mais encore instruits dans les arts et métiers... Il aimait à promouvoir des offices les plus bas aux plus élevés des hommes inconnus, mais capables et méritants.» [1] Ce dernier fait est tellement rare dans les annales publiques qu'il constitue à lui seul un éloge que la plume serait heureuse d'accorder plus souvent.

Clément XI qui, en 1720, alors que la peste ravageait Marseille et que le noble évêque Belzunce s'immortalisait par son dévoûment, envoya trois navires chargés de grains pour venir en aide aux misères occasionnées par la contagion. «Sa mort, dit un auteur, révéla

[1] Chantrel. *Histoire des papes*, T. XXI, p. 201.

toute l'étendue de sa charité pour les pauvres : on trouva une liste de plus de six cents familles qui subsistaient de ses aumônes. »[1]

Benoît XIV, dont Voltaire disait dans un distique latin : « Voici Lambertini, la gloire de Rome et le Père de l'univers; il embellit de ses vertus le monde qu'il a enseigné par ses écrits. » Après un tel éloge, est-il nécessaire d'ajouter qu'il protégea l'agriculture, qu'il établit de nombreuses fabriques, qu'il mit un frein au goût immodéré du luxe si fatal à la fortune et souvent à la moralité des familles, qu'enfin il institua des sociétés savantes qui servirent à propager les connaissances humaines.

Pie VI, le doux pontife, le martyr, inaugura le commencement de son pontificat par la création du magnifique musée Pio-Clémentin. Le 14 janvier 1777, il ordonna le dessèchement des marais Pontins, entreprise gigantesque dans laquelle avaient échoué les empereurs Nerva et Trajan, aux premier et deuxième siècles de l'ère chrétienne, et le roi Théodoric.

[1] J. Chantrel. — *Histoire des papes*, T. XXI, p. 202.

Le but était de rendre de vastes terrains à l'agriculture et de supprimer un foyer permanent de pestilence pour la population romaine. Pensée généreuse et féconde, digne de l'âme d'un pontife. On le voit, c'étaient là de belles prémices, des gages de paix et de concorde. Hélas! il n'en recueillit guère la récompense. L'avenir lui réservait un calice d'humiliations et d'amères douleurs qu'il devait vider jusqu'à la lie. Aucune tristesse ne lui fut épargnée. A cette époque où l'esprit d'impiété dominait, « il semblait, dit un auteur, que les cours de l'Europe eussent pris à tâche de remplacer l'antique respect qu'on témoignait aux papes par la plus inconvenante hauteur et l'arbitraire le plus inique. »[1]

Pie VI, accouru à Vienne pour y défendre les droits de l'Église indignement violés, avait jugé l'âme de l'empereur d'après la sienne. C'est le fait des natures généreuses de croire à la générosité des autres. Il se heurta aux anciennes prétentions du césarisme germa-

[1] J. Alzog. — *Histoire universelle de l'Eglise.*

nique, que l'invasion des idées nouvelles avait réveillées aussi intraitables que jamais. De quelqu'esprit de conciliation et de mansuétude qne le Saint-Père se montrât pénétré, il ne put obtenir justice. Joseph II et son ministre Kaunitz le reçurent insolemment, avec cette différence toutefois que, là où le maître s'était montré arrogant et sec, le favori se fit brutal et grossier. Kaunitz s'était formé à l'école philosophique, et Joseph II, comme tous les souverains absolus de l'époque, se donnait quelque peu le ton de n'y être pas étranger. Quoiqu'il en soit, de tels faits n'étaient malheureusement pas rares depuis le commencement de la grande décadence religieuse et sociale. Avant ce jour, Louis XIV avait usé de procédés non moins blamâbles à l'égard d'Innocent XI et d'Alexandre VIII, lors des difficultés soulevées à l'occasion du droit de *régale*; mais ces procédés le grand roi les avait rachetés par son entière soumission à Innocent XII. Victor Amédée de Savoie, Philippe d'Anjou, les ducs de Parme et de Plaisance en avaient usé de

même envers Clément XI; le roi de Portugal et la république de Gènes ne s'étaient pas montrés moins hostiles à Clément XIII. C'étaient là les signes du temps. Comme on vient de le voir, ces tristes exemples eurent des imitateurs : le mal en a toujours.

Pourtant rien ne découragea Pie VI à qui Dieu préparait de nouvelles et plus cruelles épreuves. Victime du courant révolutionnaire, il lutta longtemps contre la persécution et l'injustice avant d'être arraché par la violence du trône pontifical pour venir s'éteindre dans l'exil. Son âme était douloureusement ulcérée des malheurs de l'Église, mais son cœur contenait un trésor de pardons. Avant de retourner à Dieu, il avait vu la religion spoliée, outragée, détruite presque partout dans ce vieux monde où il ne lui restait de sanctuaires qu'au fond du cœur des fidèles. Il avait vu par milliers assassiner les ministres du culte. C'était aux jours de la grande hécatombe, quand la liberté était un mot et la terreur une réalité; quand l'esprit Gaulois s'exerçait en

plaisanteries sinistres au sujet de la guillotine, cette reine du jour, que le peuple appelait, gaiement le *rasoir national;* quand, par une atroce dérision, Paris avait des *bals de victimes* et dansait le soir sur les tombes comblées pendant la journée; quand enfin les idées nouvelles règnaient sans obstacle et que Champagneux pouvait adresser à la police de Lyon des instructions contre les prêtres, afin qu'on détruisît «*ces bêtes sauvages d'autant plus dangereuses qu'elles prêchent la paix au moment où on les égorge.*»

La Révolution et l'Église ne se trouvent-elles pas résumées toutes deux dans ce fait et dans ces quelques paroles?

C'est ensuite Pie VII, dont la vie ne fut pas moins troublée que celle de son prédécesseur; « Pie VII de sainte et douce mémoire, dit M. Villemain, ce pontife qui sera dans l'avenir un des représentants de la grandeur morale au XIXe siècle. »[1] Doué d'une activité prodigieuse et d'un irrésistible amour du bien,

[1] Villemain. — *La France, l'Empire et la Papauté.*

malgré les embarras politiques de son règne, il rétablit l'ordre dans les finances dilapidées durant la période révolutionnaire ; il publia des édits pour la restauration des mœurs et promulgua une amnistie ; il signa le concordat de 1801 avec la France, celui de 1817 avec la Bavière et celui avec les Deux-Siciles, en 1818 ; il organisa le cadastre ainsi que l'administration hypothécaire dans ses états ; il encouragea l'agriculture, proclama la liberté du commerce, créa des hôpitaux et abolit les priviléges. Y a-t-il beaucoup de nations, parmi les plus avancées, qui soient aujourd'hui aussi bien partagées.

Lorsqu'après un amer exil de six années Pie VII revint à Rome au milieu de l'allégresse générale, il rendit un décret qui promettait à son peuple un code civil, un code de commerce et un code de procédure. L'Angleterre n'en est pas là. Il eut l'honneur de rétablir officiellement dans le monde catholique la Compagnie de Jésus que Clément XIV avait dû supprimer sous l'injuste pression des gou-

vernements soumis à l'influence des idées révolutionnaires. Cette mesure, qui fait autant d'honneur à son équité qu'à l'élévation de son esprit, prouve qu'il appréciait le mérite et qu'il honorait la vertu.

Enfin Grégoire XVI, si pieux, si instruit qu'en l'appelant à faire partie du Sacré-Collége Léon XII avait dit à son sujet : « Nous nous sommes fait une loi de n'élever aux dignités de l'Église que des hommes qui brillent par une renommée bien méritée de piété et de savoir et qui se sont frayé la carrière des honneurs par cette voie sainte et légitime et par nulle autre. »

A ce pontife incomba la rude, mais glorieuse tâche de combattre les funestes doctrines de Saint-Simon, de Fourier, d'Owen, de l'abbé Châtel, et enfin la plupart des dissolvantes théories socialistes écloses depuis la restauration. Chacun sait qu'il ne faillit point à ce devoir, qu'il mit en œuvre toutes les ressources de son énergie pour garantir autant que possible le monde catholique de la con-

tagion des fausses idées, notamment par la publication de son remarquable encyclique du 15 août 1832. Grégoire XVI favorisa les sciences et les lettres, imprima aux missions une impulsion nouvelle et, par une bulle de décembre 1839, condamna la traite des noirs à une époque où les gouvernements les plus libéraux de l'Europe n'avaient encore pris aucune mesure décisive pour en amener la suppression. D'autres papes avant lui s'étaient déjà prononcés dans le même sens. Les républicains protestants des États-Unis comprennent les questions d'humanité et de liberté d'une manière bien différente que ces pontifes catholiques qu'ils accusent dédaigneusement de ne pas s'élever à la hauteur des idées civilisatrices. Hé bien, ces mêmes républicains qui fêtent aujourd'hui avec tant d'ostentation les bourreaux de la Pologne, peuvent redoubler de dédain à l'égard de la papauté, car sous Grégoire XVI, comme sous tous les papes et comme en ce moment même sous Pie IX, elle se montra ennemie des oppresseurs des nationalités. Un histo-

rien s'exprime ainsi au sujet de Grégoire XVI : « Il dénonçait au monde les injustices de la Russie à l'égard de la Pologne et les horribles persécutions auxquelles le czar Nicolas soumettait les catholiques fidèles; il faisait trembler le czar lui-même, venu à Rome en 1845, et étonné d'entendre un vieillard, un pontife désarmé lui parler avec une liberté et une franchise qu'il ne connaissait pas. »[1]

Il y a loin de là aux battements de mains des philosophes du XVIIIe siècle et aux illuminations des démocrates américains en 1863! Et pourtant philosophes et républicains n'en sont pas moins considérés encore par les masses, qu'on abuse avec des mensonges et qu'on étourdit par des clameurs, comme les vrais amis du genre humain et de la liberté. Inconcevable anomalie! étrange aveuglement!... C'est que la foule ne se nourrit guère que d'erreurs. Celui qui captive son admiration n'est pas toujours celui qui accomplit le plus

[1] Chantrel. — *Histoire des papes*, T. XXIII, p. 212.

d'œuvres, mais celui qui fait le plus de bruit et qui déploie le plus d'audace.

Me voici arrivé à Pie IX. Une large place devrait ici être consacrée à ce souverain Pontife; mais ce serait déborder le cadre de la présente étude. Je me réserve d'ailleurs de publier prochainement un travail complet sur le règne du chef actuel de l'Église. Il est de grandes figures qui ne souffrent pas une esquisse. Pour le présent peu de mots suffiront.

Ame ferme et bienveillante, esprit droit, pénétrant, à la hauteur de tous les progrès, Pie IX a accompli de grandes choses en dépit des obstacles suscités à plaisir par les ennemis de l'ordre et au milieu de terribles convulsions sociales. Pénétré de cette vérité catholique qu'il a lui-même exprimée ainsi : « Dieu veut être honoré en deux manières, c'est-à-dire et par la foi et par les œuvres», [1] il a prodigué les forces que lui laissait la

[1] *Bref aux évêques d'Autriche du 17 mars 1856.*

lutte contre l'envahissement du mal, à assurer le bien-être matériel et l'amélioration morale de son peuple. Est-il nécessaire de rappeler les remarquables travaux exécutés sous son impulsion ; les développements donnés aux sciences, aux lettres et aux arts ; les encouragements accordés au commerce, à l'industrie, à l'agriculture, à l'archéologie; les grandes entreprises, les œuvres de bienfaisance, de charité et d'utilité publique fondées ou perfectionnées, et enfin les réformes et les moyens destinés à accroître le bonheur de ses sujets et la prospérité de ses états? [1]

En mai 1856, M. le comte de Rayneval, ambassadeur de France à Rome, adressa à son gouvernement un long rapport sur la situation des États-Romains. Ce rapport, qui produisit alors une profonde sensation dans le monde politique, concluait ainsi :

« Ce que j'ai dit doit suffire pour prouver que toutes les mesures adoptées par l'admi-

[1] *Le gouvernement pontifical jugé par l'histoire, le bon sens et le droit.*

nistration pontificale portent le cachet de la sagesse, de la raison et du progrès »[1]

Un tel document, remarquablement raisonné, émanant d'un homme d'un caractère élevé et si bien en situation de connaître le fond des choses, ouvrit les yeux de ceux qui voulaient voir. Les autres tinrent les leurs obstinément fermés : on n'éclaire jamais quiconque a intérêt à ne pas l'être.

Disons rapidement ce que tenta Pie IX pour la liberté et quels fruits il en recueillit de la part des meneurs du parti de l'action. En 1848, après avoir préparé les esprits par de sages réformes dues tout entières à son initiative, il n'hésita pas à donner à son peuple, sous le nom de *Statut*, une constitution assise sur les bases du plus large libéralisme. Accueillie d'abord par des acclamations d'allégresse et de reconnaissance, cette constitution fut bientôt tachée par le sang de Rossi, l'intelligent ministre que le Saint-Père s'était

[1] *Rapport de M. le comte de* Rayneval *au ministre des affaires étrangères*, (14 mai 1856.)

choisi en dehors de l'Église. Par sa noble initiative, en courant au devant de tous les désirs, Pie IX s'imaginait avoir désarmé les partis, il les avait irrités, parcequ'il dérangeait leurs projets; il pensait, dans son cœur pur et droit, avoir ouvert la porte à la liberté, il l'avait ouverte à la révolution jalouse de son œuvre. Les libéraux assassinèrent la liberté. Leur rêve était toujours le même: la chute du pouvoir, la destruction des lois, l'anarchie. L'exil devint le prix des généreuses inspirations du Saint-Père. N'importe! il n'avait du moins pas failli à sa mission et l'amertume que des ambitieux infligeaient à son cœur, trouvait son âme sereine et sa conscience tranquille. N'est-ce pas d'ailleurs l'éternelle destinée de l'Église d'être persécutée, outragée en se dévouant à l'épanouissement de la liberté des peuples et au bonheur du monde?

Un dernier mot.

Veut-on savoir quels sont, avec les éléments révolutionnaires de toutes sortes, les ennemis implacables de cette souveraineté pontificale

à laquelle le monde entier est redevable de ses plus magnifiques conquêtes? Veut-on savoir quels sont ceux qui prétendent aujourd'hui la priver de ses états et la dépouiller de sa puissance?

C'est d'abord l'intolérante Angleterre qui, sous le masque d'une banale philanthropie de circonstance au service de ses intérêts, ose injustement accuser le Saint-Père de laisser son peuple dans l'ignorance, l'asservissement et la pauvreté. Et elle formule ce reproche, démenti par les faits, quand depuis des siècles les populations irlandaises, que Dieu créa si intelligentes, s'abrutissent, râlent, agonisent sous leurs huttes infectes, en proie à la fièvre, à la faim et soumises à la plus odieuse des oppressions; l'Angleterre dont tant d'enfants déshérités promènent leurs dégoûtants haillons sur le pavé des villes et, fantômes effrayants, cherchent l'oubli de leurs misères dans l'abrutissement du vice ou dans le suicide.

C'est encore l'Amérique, qui érige hardiment en dogme et protége de ses lois républicaines l'exploitation de l'homme par l'homme

au moyen de la traite et de l'esclavage; l'Amérique qui, issue de la révolution, prend parti pour les tyrannies contre les nationalités; l'Amérique, qui prône la libre expression des vœux populaires et qui pourtant frémit de colère en voyant le peuple mexicain, à peine arraché à la plus ignoble dictature, se constituer librement en monarchie constitutionnelle.

Ce sont enfin quelques-uns des états où règnent les doctrines de Luther et de Calvin et où la démagogie entretient un foyer permanent d'agitation sous la complaisante protection des lois.

Tels sont les alliés de la révolution dans la guerre à outrance entreprise contre cette imposante puissance papale que l'univers a vu dix-huit cents ans durant sur la brèche, luttant sans relâche contre tous les fléaux qui ont assailli et désolé le genre humain: l'ignorance, la persécution, la barbarie, l'esclavage, la peste, la guerre, le duel, la famine, l'erreur, l'orgueil, la dépravation et l'incrédulité.

Hé bien, je ne crains pas de le demander: y a-t-il un seul des états hostiles que je viens

de citer dont les populations jouissent, au point de vue matériel et moral, d'un bien-être égal à celui des populations romaines? Y en a-t-il un qui ait, comme le gouvernement des pontifes, épargné à ses sujets le poids des impôts et le terrible impôt de sang des guerres? Y en a-t-il un qui ait donné d'aussi salutaires exemples de vertu, de justice et de loyauté; qui ait dispensé l'instruction et l'éducation avec une aussi paternelle sollicitude? La papauté, accusée d'indifférence à l'égard du peuple, compte aujourd'hui à Rome seulement plus de soixante institutions scholastiques, trente-quatre écoles régionnaires, dix-neuf hôpitaux, contenant près de cinq mille lits, soixante-cinq établissements pieux où l'on recueille et assiste chaque année vingt-sept mille personnes. Dans tous ces établissements, fondés sous les auspices des papes et secourus de leurs deniers, il n'est pas dépensé moins de vingt-six millions de francs par année. [1]

[1] Massimo Turina. — Journal *l'Armonia*.

Est-ce qu'aucun des bienfaits de la civilisation la plus avancée est refusé à ces populations romaines que travaille si fortement l'élément démagogique? Est-ce que Rome n'est pas éclairée au gaz? Est-ce que les chemins de fer ne sillonnent pas déjà le pays? Est-ce que leur réseau ne s'étend pas chaque jour davantage? Est-ce que le télégraphe électrique, cette dernière expression du progrès matériel, ne fonctionne pas dans les états pontificaux aussi régulièrement qu'à Londres, à New-York, à Berlin et à Genève? Si la ville Éternelle n'a pas de luttes d'hommes et de combats de coqs, est-ce que les populations ne jouissent pas d'un degré de gaieté, de sobriété, de foi religieuse et de bien-être qu'il est rare de rencontrer dans les contrées du *chacun pour soi* où ces sortes d'exercices se pratiquent? Est-ce que l'on fouette les soldats du Saint-Père? Est-ce que l'on pend à Rome ou dans les provinces? Est-ce qu'on y trafique des grades de l'armée? Est-ce que les sujets du pape sont dévorés par les taxes? Est-ce que les lois des états-pontificaux ont jamais autorisé le mari à vendre sa femme sur

le marché, la corde au cou? Est-ce qu'on connaît à Rome cette hideuse corruption électorale pratiquée à l'aide de l'alcool et du mensonge? Est-ce que le vrai peuple romain, celui qu'on s'efforce de peindre en martyr, envie le sort de l'irlandais, du yankee ou de l'émigrant allemand que la faim chasse de chez lui jusqu'au-delà des océans? Est-ce qu'il se plaint d'autre chose que du rôle qu'on veut lui faire jouer dans la burlesque comédie révolutionnaire, ainsi que du trouble qu'on entretient autour de lui depuis qu'on l'a fait l'involontaire instrument des partis? Est-ce qu'il aime enfin cet occulte *Comité national* qui dispose arbitrairement de son sort, réglemente ses moindres actions et qui, au nom de la liberté, lui défend de rire, d'être gai, lui ordonne de fuir les fêtes, afin de témoigner qu'il souffre, qu'il est malheureux, asservi et opprimé?

Pour quiconque a vécu en Italie ces questions sont toutes résolues d'avance. Et, qu'on le sache bien: malgré les efforts de la révolution, malgré ses menaces, malgré les

moyens extrêmes qu'elle emploie, malgré aussi le malaise que cherchent à entretenir des politiques hostiles à la papauté, il existe à Rome, dans l'âme du peuple, une sérénité, une joie, un rayonnement, conséquence naturelle du bien-être et de la sécurité, qui contraste d'une façon singulière avec la tristesse morne, apathique et énervante des cités populeuses de tant d'états d'où émanent les critiques.

Néanmoins il est vrai qu'à Rome il arrive fréquemment qu'on répande des poudres empoisonnées dans les salles de bal ou de spectacle, avec l'intention d'empêcher le peuple de s'y rendre; il est vrai qu'on lance des bombes fulminantes au milieu de la foule réunie dans les rues et dans les cafés et qu'ainsi on tue, blesse et terrorise les citoyens; mais ce sont-là, nul ne l'ignore, les moyens qu'emploie le parti révolutionnaire, qui témoigne suffisamment, par ces prémices, de ce que seraient ses œuvres le jour de son triomphe. En vérité, les gouvernements qui,

empiétant sur le domaine démagogique, se posent en détracteurs d'une puissance aussi expansive que la Rome catholique, feraient sagement de se montrer plus soucieux des intérêts des peuples confiés à leurs soins, plutôt que de s'apitoyer sur les besoins supposés de certains peuples plus heureux, dont ils embrassent la cause sans qu'il y ait pour eux la moindre nécessité de le faire. On aimerait à les voir faire preuve de plus de bienfaisance dans leur propre pays et de moins de philantropie au-dehors. Et puis, il serait vraiment temps de rejeter de côté cet attirail de vieux mensonges, de masques pleureurs à l'usage de tous les ennemis de la foi et qui n'ont d'autre effet, en agissant sur les cerveaux faibles ou exaltés, que de maintenir la société actuelle dans le déplorable état morbide où elle s'agite au seul avantage des mauvaises passions. Non, l'intérêt de parti n'est jamais de bonne foi! Prétendre que les papes, ces éternels promoteurs du progrès humain, ces infatigables dispensateurs de la lumière, refusent

de suivre la marche progressive du siècle, c'est en imposer sciemment à la conscience publique, c'est fausser la vérité dans ce qu'elle a de plus élémentaire. Il est grand le nombre des protestants impartiaux qui leur ont rendu une justice que la haine politique et la rage révolutionnaire ne rougissent point de leur refuser.

Que veulent enfin ces adversaires acharnés ? Que prétendent-ils établir sur ce sol favorisé du soleil et béni de Dieu? Où l'on néglige assurément le fer et la houille, mais où l'on fait fleurir les arts et prospérer l'agriculture; où l'on n'entend guère les râles du désespoir ni les hoquets de l'ivresse, mais où l'âme est bercée au doux rythme des chansons ?

Pourquoi donc ces froids et égoïstes philantropes du nord sont-ils dévorés du besoin de changer ce paradis en enfer?.. Hélas! C'est là le triste problème. Il est facile à résoudre. D'abord il y a une proie à absorber, une puissance à détruire, une digue à renverser.

Oh ! disons-le hautement, outre le bénéfice net de l'affaire, le secret, mais véritable grief contre la papauté, de la démagogie et de ceux qui pactisent avec elle, c'est qu'elle représente l'ordre, c'est qu'elle prêche la discipline, ces principes de toute liberté, ces fondements indispensables de tout bonheur social.

Digitized by Google

CONCLUSION.

Digitized by Google

CONCLUSION.

A présent je me résume en peu de lignes.

Eclairés par l'imposante autorité des faits, si nous admettons que les actes accomplis par l'Église furent marqués au cachet de la sagesse et du dévouement, il devient également impossible de méconnaître que l'influence que cette institution exerça sur l'état social à été considérable. Servant de contrepoids à tous les maux occasionnés par la réforme et le philosophisme, elle permit au progrès de n'être pas complètement arrêté dans sa marche ; elle devint un point de ralliement pour tant d'âmes égarées par les décevantes doctrines répandues dans le monde depuis bientôt quatre cents ans ; elle fortifia les chancelants et

consola les fidèles en main tenant intacte la tradition du juste, du vrai, du beau et du bien au sein même d'une société corrompue, ébranlée dans sa base et qu'on précipitait vers sa ruine au moyen de la débauche, de l'irréligion et de l'esprit de révolte. En ces terribles conjonctures, l'Église ne cessa de montrer le fond du gouffre à ceux qu'on y poussait, d'opposer la liberté à la licence, de faire des appels désespérés aux consciences en délire, car elle n'ignorait point, comme le remarque Saint-Augustin, « qu'il n'y a pas de mort plus funeste pour les âmes, que la liberté de l'erreur. »

Au surplus l'Église savait que le monde vit d'exemples et elle s'appliqua à lui en donner d'admirables. Au milieu du désordre des idées et de la démence des passions, elle apparut toujours dévouée, résignée, sereine, comme pour témoigner que la vertu n'était pas un mot, que la chasteté n'était pas une chimère, que la sagesse n'était point une illusion, que l'ordre, la charité et l'équité étaient encore de ce monde d'où on les supposait à jamais

bannis. En un mot, elle fut, dans la limite que les circonstances imposèrent à son action, un frein au mal, un encouragement aux généreuses résistances. « Invisible, mais présente, dit un auteur, son action a pénétré la civilisation au sein de laquelle nous nous mouvons et nous enveloppe à notre insu. Nous nous en plaignons même par moment, comme nous nous dérobons aux rayons du soleil dont l'éclat nous blesse parfois, quoiqu'après tout nous ne vivions que de sa chaleur; mais qu'on se figure l'éternelle nuit qui suivrait la destruction de cet astre, et on aura une idée de ce qu'aurait à souffrir le monde des âmes le jour où la papauté aurait disparu. » [1]

Oui, l'on ne saurait trop le répéter, avec tant d'éléments contraires déchaînés sur l'humanité, c'en était fait de la foi, du progrès, de la civilisation, c'est-à-dire du bonheur des hommes, si cette puissante institution, qui émane directement de Dieu, ne se fut, sans repos ni trève, tenue sur la brèche, occupée à re-

[1] **Léonce de Guirand.** — *Quelques mots sur la question italienne.*

pousser l'invasion ennemie et à réparer les désastres faits par l'esprit de perdition. L'Église avait à défendre son œuvre: elle qui n'avait jamais failli ne faillit pas davantage dans cette lutte suprême que trois cent cinquante ans de durée n'ont pas encore conduite à son terme. Elle puisait son énergie dans son essence même et dans cette vérité éternelle qui est pour elle un gage certain du triomphe: « L'erreur passe, la vérité reste. » Le torrent qui emportait dans son cours désordonné les mœurs, les lois, les droits, les croyances, les libertés et même les trônes se brisa à ses pieds: il l'ébranla sans la détruire. Tout ce qui était de ce monde disparaissait dans le tourbillon de la tourmente, seule l'Église resta debout. Au nom du droit, on lui ravit ses droits; au nom de la justice, on l'abreuva d'iniquités, de calomnies et d'outrages; au nom de la liberté, on la priva de son indépendance, on la dépouilla de ses biens, on restreignit son pouvoir, on affaiblit son prestige. Frappée par tant d'ennemis, battue par tant de tempêtes, rien

n'abattit son courage, rien ne lassa sa constance. Elle résista, pour rendre intact à Dieu le dépôt qu'il lui avait confié : elle se sauva pour sauver l'humanité.

C'est que seule elle a conservé la foi dans sa pureté primitive et céleste ; c'est que seule, au milieu de la fièvre des uns et du profond découragement des autres, elle éprouve encore ces grands tressaillements que ressentait le Divin Maître à la vue des souffrances des brebis de son troupeau.

Pour terminer, j'emprunte à un écrivain allemand quelques lignes qui résument ma pensée avec un bonheur d'expression auquel je n'ose me flatter d'atteindre :

« Et tel est l'avenir des peuples, dont partout éclatent déjà les signes précurseurs. Après de longs et tristes égarements ils reporteront, pleins de regrets et de désirs, leurs regards vers la Croix victorieuse ; ils chercheront et trouveront le remède aux maux de la société, aux perturbations politiques, dans l'Église du Christ dont l'ineffable et maternelle tendresse

a de tout temps guéri toutes les blessures, soulagé toutes les souffrances avec le baume qui découle de la Croix et la vertu divine que recèle la parole apostolique. Le temps approche où, comme aux jours terribles de l'invasion des barbares, la croix de Jésus-Christ redeviendra la bannière des combats et l'étendard de la paix, l'Église catholique, la libératrice de tous les peuples, la consolatrice du genre humain. » [1]

Mais pour atteindre ce magnifique but que poursuit l'Église avec une infatigable persévérance, il faudrait lui laisser, dans toute sa plénitude, la liberté d'action qui lui est nécessaire ; il faudrait que toutes ses milices marchassent sans entraves dans la voie lumineuse où l'esprit de Dieu les conduit ; il faudrait que leurs dévouements ne fusssent plus paralysés par les déclamations furibondes d'une démagogie en démence ou par les menées occultes de quelques politiques égoïstes ; il faudrait enfin que l'expansion de l'idée chrétienne fût affranchie de tous les obstacles que

[1] J. Alzog. — *Hist. universelle de l'Eglise*, p. 782.

les partis lui opposent. Le monde entier y est intéressé : il ne doit point laisser arracher le ciseau de la main des artistes s'il tient à voir compléter l'œuvre.

Sans nul doute le grand travail humanitaire entrepris par les soldats du Christ s'opère chaque jour malgré les résistances et il s'accomplira en dépit des clameurs, des utopies, des mensonges et des haines, car la dernière victoire ne saurait être remportée par l'Esprit des ténèbres ; mais le navire arrive moins vite au port lorsqu'il est secoué par la tempête et tourmenté par des courants contraires.

En vue de combattre les influences dissolvantes des derniers siècles, que les hommes de bonne volonté réunissent leurs efforts et qu'ensemble ils s'écrient avec l'énergie que donnent l'amour du bien et le sentiment du juste :

«Révolutionnaires, assez de fiel, assez de colères, de ravages. Votre passage a laissé partout des traces trop profondes pour que votre

souvenir ne reste point gravé à jamais dans la mémoire des hommes !.. Vous avez obtenu la gloire à laquelle vous aspiriez ; soyez satisfaits. De grâce, ne poussez pas davantage le monde vers les abîmes. Assez longtemps vous avez chatouillé la fibre populaire au profit de vos intérêts individuels, assez longtemps vous avez fait bouillir la marmite domestique au feu des passions que votre souffle attise ; ce sont vos fureurs et vos impostures qui retardent l'épanouissement du bonheur général. N'arrêtez pas davantage l'œuvre de Dieu dans sa marche... On ne fonde rien par le désordre et la haine ; vous le savez, mais que vous importe ! pourvu que vos besoins soient satisfaits et vos rancunes assouvies. Hé bien, nous vous adjurons de toutes nos forces : faites trève un moment ; apaisez les passions que vous avez allumées et avec lesquelles vous jouez ; respectez l'Église, respectez le prêtre, cet humble pionnier de la civilisation ; ne vous jetez plus entre lui et l'humanité dont vous vous proclamez faussement les apôtres ; laissez-

le accomplir sa sainte mission, laissez-le guérir les plaies que vous avez faites. Méchants, ayez pitié des bons; hommes de trouble, faites grâce aux hommes de paix; viveurs, dégustez joyeusement vos vins capiteux, mais laissez les serviteurs de l'Église s'abreuver aux sources pures; repus, ayez quelques égards pour ceux qui jeûnent; débanchés, respectez au moins les chastes; riches, n'outragez pas les pauvres; arrogants, soyez cléments aux humbles; égoïstes, n'accablez point ceux qui vivent de sacrifices et d'abnégations; athées et impies, n'insultez plus aux hommes de foi; que le bruit de vos sarcasmes et de vos blasphèmes ne se joigne point au tumulte strident de vos orgies pour étouffer la voix consolante de ceux qui prient pour tout ce qui souffre et qui demandent même à Dieu le pardon de vos iniquités. Résignez-vous à rentrer dans votre obscurité native: le monde respirera et la régénération sociale sera complète! »

TABLE DES MATIÈRES.

Introduction 3

Première Partie. Les Réformateurs: leurs principes, leur morale 15

Deuxième Partie. Les Réformateurs: leurs œuvres . 67

Troisième Partie. Les Philosophes: leurs idées, leurs principes, leur morale et leurs actes 123

Quatrième Partie. Les Socialistes: leurs principes, leur morale, leur influence 235

Cinquième Partie. L'Église catholique: ses actes, son influence 321

Conclusion 423

Digitized by Google

Google

Digitized by Google

Digitized by Google